

**Bulletin trimestriel
de la Fondation Auschwitz n° 67**

avril-juin 2000

TABLE DES MATIERES

3	Baron Paul HALTER : <i>Editorial.</i>
7	Yannis THANASSEKOS : <i>Auschwitz à l'école ?</i>
17	Franck SCHWAB : <i>Devoir de Mémoire(s) ou Devoir d'Histoire ? : les questionnements et les débats d'une université d'été.</i>
25	Markus MECKL : <i>Héros et Martyrs. L'insurrection du ghetto de Varsovie dans la mémoire.</i>
33	Lilach CSILLAG : <i>La Shoah et le concept israélien du héros.</i>
57	James YOUNG : <i>Germany's Holocaust Memorial Question -and Mine.</i>
83	Gérard WAJCMAN : <i>Le cinéma et l'oubli.</i>
91	Maurice CLING : <i>Sur une page de Jean-Claude Pressac.</i>
97	Charlotte GOLDBERSZT : <i>Correspondance du Ghetto. Varsovie-Liège, 1934-1942.</i>
115	Stéphanie RISSE : <i>La Seconde Guerre mondiale et les Allemands dans les témoignages autobiographiques de l'Archivio Diaristico Nazionale (A.D.N.).</i>

Poésies, peinture, récit :

Hommage à Jacques ROZENBERG : Poèmes et exposition de peintures. 123

Haïm-Vidal SEPHIHA : Lettre à Paul Halter : *De Profundis Clamavi* (Baudelaire). 127

Informations :

- In Memoriam	131
- Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau 1999-2000	132
- Prix Fondation Auschwitz 1999-2000	135
- Concours de dissertation 1999-2000	138
- Séminaires	167
- Cahier international	169
- Appel aux rescapés	171
- Assemblée Générale	172
- Legs et donations	174
- Site Internet	175
- Avis	176

Dernières acquisitions et comptes-rendus 177

Baron Paul HALTER

Président de la

Fondation Auschwitz

EDITORIAL

Ce numéro fera la part belle aussi bien à l'histoire et à la mémoire des crimes et génocides nazis qu'à la présentation de rapports d'actions pédagogiques ou de manifestations plus culturelles liées à la transmission - et à l'évidente nécessité du rappel - de notre connaissance des faits auprès des jeunes générations et plus largement du grand public.

Ainsi notre directeur, Yannis Thanassekos, faisant suite au débat lancé par la réaction de Sophie Ernst relativement à la notion du «devoir de mémoire» (*Le débat*, n° 96, sept.-oct. 1997, pp. 122-140 et «A propos du livre *Eduquer contre Auschwitz*», *Revue de l'Histoire de la Shoah*, n° 168, mai-août 1998, pp. 227-234) pose les jalons d'une réflexion qui devrait aboutir à une meilleure compréhension des difficultés que soulève l'enseignement des crimes et génocides nazis. Professeurs et éducateurs devraient dès lors bénéficier des interrogations et des propositions que ces difficultés induisent et déboucher sur de nouvelles possibilités d'actions pédagogiques concrètes.

Franck Schwab, dans un registre similaire, nous livre les résultats d'une université d'été tenue à Toulouse l'an dernier sous l'égide de l'Institut National de la Recherche Pédagogique. Le thème, «Mémoires, histoire. Penser, dire et enseigner les drames et/ou les refoulés de l'histoire du temps présent», donna lieu à des commentaires et évaluations dont les aspects principaux nous sont rapportés.

Inaugurant la partie proprement historique de ce numéro, Markus Meckl nous propose une intéressante analyse des notions de Héros et de Martyrs dans le cadre de la perception moderne de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Cette contribution résume la thèse de l'auteur déposée en 1999 à la Technische Universität de Berlin en vue de

l'obtention du grade de docteur en philosophie. Entre réalité et mythe, la mémoire s'édifie par le jeu plus ou moins subtil d'attentes ou de reconnaissances en réponse aux nécessités de l'histoire du temps présent.

Dans la même veine, Lilach Csillag nous présente la Shoah vue sous l'angle du concept israélien du héros. Quels héros-bâtisseurs Israël reconnaissait-il au moment critique de sa naissance ? Comment l'atroce réalité de l'extermination du peuple juif pouvait-elle s'intégrer à l'image qu'offrait - ou que voulait s'offrir - l'Etat juif naissant ? L'irruption de l'immigrant survivant des camps nazis, vaincu et brisé, cadrerait-il à l'image que véhiculait le jeune Etat d'Israël ?

James Young, membre du Comité de rédaction de notre *Cahier International*, est non seulement réputé pour ses analyses portant sur la mémoire des rescapés des crimes nazis, mais l'est aussi pour ses études des mémoriaux. C'est à ce titre, et aussi parce qu'il fit partie du jury qui statua sur le choix du monument à ériger, qu'il nous expose les circonvolutions épiques, questions et arguties techniques - ainsi bien entendu que son avis personnel - afférents à la construction à Berlin du Mémorial central dédiés aux victimes juives du nazisme.

Auteur d'un merveilleux livre, *L'objet du siècle*, Gérard Wajcman s'interroge ici sur le bien-fondé du film *The Last Days*, co-produit par Steven Spielberg et la «Survivors of the Shoah Visual History Foundation». Tout n'est pas simple en ce bas-monde, et la réflexion, parfois, gagnerait à être mieux assurée. Si l'évidence du sujet, la Shoah, et les témoignages des témoins, semblent une force en soi, il n'en reste pas moins vrai que l'on se doit de s'interroger sur la portée de ce type de film et sur sa capacité à marquer le public et à l'informer.

L'ouvrage de Jean-Claude Pressac *Les crématoires d'Auschwitz*, paru en 1993, se présenta comme une démonstration de la pleine réalité de l'existence des chambres à gaz. La démonstration de cet «ex» révisionniste ne pouvait pas ne pas inquiéter Maurice Cling qui subodora immédiatement une nouvelle tentative, plus subtilement tordue peut-être que les précédentes, de remodeler l'histoire au profit d'un certain négationnisme. Cet article paru une première fois en 1996 dans la revue du C.D.J.C. *Le Monde Juif*, nous paraît un modèle de dépistage d'intentions douteuses sous couvert des meilleures intentions.

Au chapitre de la Mémoire, Charlotte Goldberszt nous présente une reconstitution de l'histoire de sa famille, largement emportée par la tourmente nazie, à partir principalement de cartes postales annotées, provenant du ghetto de Varsovie ou des camps de transit français, retrouvées dans le grenier familial au moment du décès de sa mère. Des quelques traces ainsi retrouvées resurgissent des moments forts de la vie des uns et des autres, des accents personnels issus du coeur de la tourmente.

Faisant en quelque sorte suite au texte évoqué ci-avant, il paraîtra certainement intéressant et utile à nos lecteurs de connaître les initiatives et le rôle de l'«Archivio Diaristico Nazionale» que nous présente Stéphanie Risse. Cette institution recueille les lettres, mémoires et journaux personnels des personnes ayant connu la guerre, l'emprisonnement et la déportation. Constatant le nombre impressionnant de documents archivés, l'on ne peut qu'être étonné de la richesse et de l'importance de ce pan d'histoire qualifiée de «mémorielle».

Yannis

THANASSEKOS

Directeur de la

Fondation Auschwitz

Auschwitz à l'école ?

Il y a quelque temps déjà, le mensuel français «Cahiers pédagogiques» m'avait demandé un article pour un dossier «Mémoire, Histoire et vigilance : Comment enseigner la Shoah». Comme le texte que je leur ai fait parvenir dépassait quelque peu l'espace qui m'était réservé, les responsables du mensuel ont eu l'amabilité et la compétence d'en extraire une version raccourcie mais parfaitement fidèle à l'essentiel de mon argumentation et à son économie générale. Cette version a été publiée sous le titre «Auschwitz nous parle d'aujourd'hui»¹. Le texte initial portait le titre «Auschwitz à l'école ?» et je le livre ici dans sa version intégrale. Le dossier «Comment enseigner la Shoah» du mensuel «Cahiers pédagogiques» comporte également toute une série d'autres articles particulièrement intéressants² dont la lecture ne peut qu'être profitable à tous les enseignants impliqués dans des projets pédagogiques relatifs à cette matière.

«AUSCHWITZ» A L'ÉCOLE ?

Depuis quelques années déjà les questions relatives à l'enseignement des crimes et génocides nazis constituent l'une des préoccupations majeures de certains milieux éducatifs ainsi que du monde associatif des survivants des camps de concentration et d'extermination. Conçus par des enseignants particulièrement motivés et réalisés dans un esprit qui combine souci didactique et militantisme citoyen, projets et activités pédagogiques prolifèrent d'année en année. Presque tous les colloques comportent invariablement un «volet» pédagogique permettant aux enseignants de fructueux échanges d'expériences tandis que de nombreuses rencontres visent à leur information. Le phénomène a pris

¹ *Cahiers pédagogiques*, décembre 1999, n° 374, 54^{ème} année.

² Patricia Amardeil, *Etudier Primo Levi* ; Anne-Marie Thomas, *Vu des USA* ; Dominique Natanson, *Qui de nous veille en cet étrange observatoire* ; Raoul Pantanella, *Denise Holstein : «Je suis vivante et je vous parle»* ; Jean-François Forges, *A propos du film de Claude Lanzmann et Les voyages scolaires dans les camps nazis* ; Robert Redeker, *Shoah en classe de philosophie* ; Jean-Michel Lecomte, *L'ensemble pédagogique «Sur la Shoah»*.

une ampleur telle qu'il est désormais difficile sinon impossible d'en donner un aperçu général satisfaisant tant du point de vue quantitatif que qualitatif. Dans le même temps, des débats plus circonstanciés commencent à voir le jour dans le but d'analyser et d'apprécier les lignes de force de l'expérience accumulée. Sous ce rapport les articles de Madame Emma Schnur¹ en réponse aux propositions pédagogiques avancées par des enseignants comme Jean-François Forges² et Robert Redeker³, ont eu l'effet d'un véritable pavé dans la marre. Dépassant, et de loin, le cadre précis des propositions présentées par ces deux professeurs, la teneur des contributions de Madame Schnur nous invite - par delà ses aspects apparemment polémiques -, à une réflexion plus générale sur les enjeux fondamentaux d'un tel enseignement.

Bien que j'ai eu l'occasion de m'informer du déroulement de plusieurs projets pédagogiques dans divers pays européens, je préfère m'en tenir ici à quelques réflexions limitées aux expériences que j'ai pu suivre de plus près en Belgique. Par conséquent l'analyse proposée ne prétend à aucune généralisation et invite plutôt à des comparaisons avec ce qui se passe dans d'autres pays. En revanche, les pistes de réflexions que je formule auront un caractère plus général et pourraient faire l'objet d'une discussion par delà les spécificités locales.

La première question que j'aimerais soulever concerne la formation des enseignants eux-mêmes relativement à cette problématique dont nous reconnaissons tous la complexité et les aspects éminemment interdisciplinaires. Partant des éléments d'une enquête fort partielle que nous avons réalisée en Belgique⁴ il en résulte que même les enseignants les plus motivés et les plus impliqués dans de tels projets présentent dans ce domaine un important - et parfois même accablant - déficit. Certes, cette défaillance ne peut être exclusivement attribuée aux enseignants qui font preuve non seulement d'une volonté avisée qui force l'admiration mais aussi d'un remarquable esprit d'initiative dans des contextes institutionnels et pédagogiques souvent adverses. Mais globalement, tout se passe comme si l'enseignement de cette thématique - complexe en soi et profondément marquée par son poids éthique et la présence bouleversante du témoin et du témoignage - pouvait, à la limite, faire l'économie des pré-requis cognitifs qui lui sont pourtant indispensables si l'on veut assurer un enseignement rigoureux et de qualité.⁵ Est-il permis, par exemple, de précipi-

¹ Emma SCHNUR, «Pédagogiser la Shoah ?», *Le débat*, n° 96, septembre-octobre, 1997, pp. 122-140 et «A propos du livre *Eduquer contre Auschwitz*», *Revue de l'Histoire de la Shoah*, n° 168, mai-août 1998, pp. 227-234.

² Jean-François FORGES, *Eduquer contre Auschwitz. Histoire et Mémoire*, ES Editeur, collection «Pédagogie», Paris, 1997, 155 p.

³ Auteur de nombreuses contributions sur la mémoire de la Shoah, notamment dans les revues *Les Temps modernes*, *L'Arche* et *Commentaires* où il relate ses propositions et expériences pédagogiques autour, entre autres, du film *Shoah* de Claude Lanzmann.

⁴ Yanniss THANASSEKOS et Anne VAN LANDSCHOOT, «Une enquête pédagogique», *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 58, janvier-mars 1998, pp. 7-73.

⁵ Il est vrai aussi que l'accumulation rapide des recherches dans les dix à vingt dernières années, rend particulièrement difficile leur intégration dans l'enseignement. Sous ce rapport, l'écart constaté entre la prolifération des projets pédagogiques et le niveau de formation que requiert un tel enseignement risque de se creuser davantage.

ter les élèves du terminal à une confrontation directe avec cette problématique sans leur avoir dispensé au préalable un enseignement approfondi et rigoureux sur la République de Weimar, les mécanismes de l'accession de Hitler au pouvoir, les structures complexes du III^e Reich et les divers aspects de sa politique - qui ne se réduisent pas tous à sa seule dimension criminelle ? On pourrait multiplier ce type de questions dans d'autres disciplines que celle de l'histoire, le résultat serait similaire. Que ce soit dans le domaine de la philosophie, de la littérature, de l'éthique ou de la religion, le traitement des questions que soulève l'enseignement d'une telle matière ne saurait se passer de la maîtrise de certains outils théoriques et intellectuels qui doivent nous guider aussi bien dans l'exploration des thématiques que dans la définition de la pédagogie à mettre en oeuvre. J'ai l'impression, confirmée par une série d'expériences personnelles, que tous ces pré-requis - pourtant incontournables pour l'intelligence des processus et des contextes - sont, soit négligés, soit formalisés à l'extrême, ce qui conduit - la pression du temps, des programmes et du calendrier commémoratif aidant - à sauter par dessus toute une série d'étapes préalables - aussi bien historiquement que conceptuellement - pour arriver au «chapitre Auschwitz» si ce n'est, purement et simplement, au «chapitre Shoah». Cette dernière «condensation» pédagogique exprime à son tour d'autres simplifications : notamment la réduction à une simple information formelle - si ce n'est l'évacuation pure et simple - d'une série d'autres pré-requis nécessaires, eux, à la compréhension du système répressif et de la criminalité nazis dans leur *globalité*. Certes, il y a des enseignants, en Belgique comme ailleurs, qui prennent soin d'éviter de tels télescopages, mais la tendance générale va en ce sens, du moins s'il m'est permis de me fonder sur les expériences qu'il m'a été donné de suivre de plus près. Je crois qu'une meilleure maîtrise de la part des enseignants de l'ensemble de ces connaissances préalables permettrait de mieux définir nos tâches pédagogiques et éviter leur compression moralisatrice dans la seule catégorie de «devoir de mémoire».

Pour conclure brièvement sur cette première question, je dirais qu'il convient en priorité - et avant même que les diverses initiatives pédagogiques sur le terrain ne finissent par se banaliser en raison de leur répétition quasi standardisée (voyages aux sites et lieux de mémoire, expositions, films, vidéos, récits des témoins dans les classes, concours divers, etc.) de discuter collectivement des initiatives à

prendre, y compris au niveau institutionnel, pour combler l'écart qui sépare la légitime focalisation pédagogique sur cette problématique et le niveau de formation et de connaissances contextuelles que requiert un tel enseignement. Je suis étonné par exemple lorsque j'évoque avec certains enseignants le fameux texte de Martin Broszat «Plaidoyer pour une historisation du national-socialisme»⁶ comme élément de réflexion sur les simplifications pédagogiques auxquelles on a souvent recours - en abusant parfois - dans la présentation en classe de l'histoire du III^e Reich. En dehors du fait que le texte lui-même est le plus souvent ignoré des enseignants - ce qui peut se comprendre -, leur attitude générale consiste à passer outre les problèmes historiographiques et éthiques qu'il soulève, en arguant *in fine* que ce genre de contributions relèvent davantage de la recherche que de l'enseignement dans le cycle secondaire. Je crois qu'il y a là méprise quant aux rapports qu'il convient d'établir, surtout dans une thématique pareille, entre l'élaboration de la connaissance et sa transmission⁷.

La deuxième question que j'aimerais soulever concerne l'usage pédagogique que l'on entend faire des crimes et génocides nazis - et de la Shoah en particulier - entendu qu'on les aborde non pas du point de vue de la description des mécanismes d'une criminalité étatique spécifique mais du point de vue du contenu même de cette expérience extrême et de sa signification en tant qu'elle affecte la conscience de soi.

Au sens large, l'usage pédagogique de «l'événement Auschwitz» (la «leçon d'Auschwitz») s'appuie sur la contre-valeur normative qu'on lui attribue en tant que contre-modèle à toute éducation politique et étalon négatif à tout État de droit. Sous ce rapport c'est à juste titre que l'histoire du national-socialisme apparaît irremplaçable - par sa force de suggestion en tant que contre-modèle de citoyenneté - pour l'orientation et l'univers conceptuels des temps présents. Plus toutefois on s'enfonce dans l'exploration de cette énigme que constitue la criminalité spécifiquement nazie, plus on s'aperçoit qu'on est en présence non pas tant d'un contre-modèle qui pourrait encore nous orienter mais devant un véritable trou noir où tout s'abîme et où les orientations se brouillent, s'estompent, sans issue. La négativité semble ici absorber tout, elle devient absolue, impossible à surmonter dialectiquement. Il est légitime par conséquent de se poser la question de savoir si, comment et dans quelle mesure l'on peut faire d'une telle négativité radi-

⁶ Martin BROSZAT, «Plädoyer für eine Historisierung des Nationalsozialismus», in Hermann GRAML et Karl-Dietmar HENKE (éd.), *Nach Hitler. Der schwierige Umgang mit unserer Geschichte. Beiträge von Martin Broszat*, R. Oldenbourg Verlag, Munich, 1987, pp. 159-173. Pour l'édition française voir, Martin BROSZAT, «Plaidoyer pour une historisation du national-socialisme», *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24, avril-septembre 1990, pp. 27-42 (traduit par Gérard Losson).

Voir aussi : M. BROSZAT / S. FRIEDLÄNDER, «Um die «Historisierung des Nationalsozialismus». Ein Briefwechsel», *Vierteljahrhefte für Zeitgeschichte* 36/2, avril 1988, pp. 339-372. Pour l'édition française de cette correspondance voir, M. BROSZAT / S. FRIEDLÄNDER, «De l'historisation du national-socialisme. Echange de lettres», *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24, op. cit., pp. 43-86 (traduit par Gérard Losson).

⁷ Derrière cette «précipitation» à enseigner la Shoah - souvent d'ailleurs dans un climat d'improvisations dû aux contraintes scolaires - il y a incontestablement le souci majeur et urgent d'une instruction civique aux valeurs démocratiques mise à mal par le contexte politique ambiant, mais peut-être aussi quelque chose d'autre qui a partie liée avec le contenu même de cette thématique. Nous sommes tous affectés en effet par l'angoisse profonde et dévastatrice que génère tout regard porté vers et sur cette expérience limite. Angoisse, mais aussi fascination. Il faut combattre beaucoup de résistances en soi pour emprunter les chemins escarpés d'un tel questionnement historique qui interroge les fondements mêmes de l'existence humaine. Lorsque l'enseignant, dans sa mission de transmission de connaissances et des valeurs, intègre cette thématique, il prend aussi en charge - dès lors qu'il ne se limite pas à une simple description factuelle - une part importante de cette angoisse souvent diffuse et sans prise. Pour la mettre à distance, un mouvement

spontané et inconscient le conduit alors à la décharger purement et simplement chez les élèves. Dans ce cas, le souci civique, légitime en soi et vécu dans l'urgence, sert aussi de mécanisme de défense, voir d'alibi. «L'événement Auschwitz» est l'événement par excellence qui sollicite massivement la bonne et la mauvaise conscience pour contourner la confrontation et s'en sortir indemne. J'ai pu observer à plusieurs reprises par exemple le manque d'une préparation adéquate des élèves lors de séances avec des survivants invités par les professeurs pour témoigner en classe. Ma remarque ne vise absolument pas à récuser les enseignants quant à leur compétence - ils sont eux-mêmes victimes d'un cadre scolaire peu propice à une telle préparation - mais à attirer leur attention sur le fait qu'il faut réfléchir par deux fois avant d'exposer les élèves à de tels récits. Cela, demain, concernera aussi les témoignages audiovisuels.

⁸ Il n'y a bien entendu dans mon propos aucune dévaluation du rôle de la Résistance et de son importance du point de vue pédagogique. Bien au contraire. Je crois même que c'est bien là la façon la plus justifiée et la plus efficace pédagogiquement pour enseigner à travers l'histoire, les principes de l'autonomie du sujet et de la liberté. Seulement il faut éviter de mélanger les registres aussi bien quant au fond que du point de vue pédagogique.

⁹ Jean-François Forges, op. cit., p. 127.

¹⁰ idem., p. 136

cale le sujet non pas d'une méditation intime mais d'un enseignement généralisé à grande échelle. Il y a, pédagogiquement parlant, une façon bien courante pour contourner cette question. Elle consiste à adopter une interprétation «pondérée» de cette négativité en faisant prévaloir, à contrepoint, des valeurs positives telles que les actes de résistance, actifs et passifs, ainsi que les divers types de solidarités qui ont pu se nouer à l'intérieur même de cet univers inhumain, de désolation et d'effroi. Cette manière de procéder qui se nourrit abondamment d'exemples édifiants - mais qui se réduit aussi parfois à une confrontation rhétorique d'images stéréotypées - se résume finalement, sur le plan de l'éthique, à la réaffirmation répétée d'une vérité «anthropologique» triviale du genre «en tout homme il y a le meilleur et le pire»⁸. Parce qu'elle présuppose la permanence et la stabilité des mécanismes d'identification et de contre-identification, il est permis d'avoir quelques réserves quant à l'efficacité pédagogique d'une telle «leçon», notamment et surtout lorsqu'elle s'adresse aux jeunes. Deuxièmement, une telle interprétation impliquerait que «l'événement Auschwitz» n'aurait, à tout prendre, rien ajouté de *plus* à l'état de nos connaissances pour ce qui est de l'histoire, de la société et de l'homme. Or c'est précisément cette question largement aporétique qui est à la base de notre extrême focalisation sur cette problématique : pourquoi et en quoi cette «connaissance inutile» bouleverse-t-elle notre rapport au monde - y compris nos connaissances, nos modes de pensée, nos valeurs, même les plus solidement ancrées, et nos traditions ? Il faut prendre acte de la radicalité de la question que nous a léguée Auschwitz : où peut-on prendre appui pour surmonter les effets dévastateurs de cette «perte totale de confiance au monde» qu'a irrévocablement introduit dans l'univers la survenue d'Auschwitz ? Question d'autant plus cruciale pour tout enseignant que son «premier objectif pédagogique (serait de) donner confiance dans le monde»⁹. Je comprends donc des enseignants qui, comme Monsieur Forges, se refusent à avoir recours à des lignes de fuite faciles et militent avec ardeur et conviction pour un enseignement qui prend en charge et assume la responsabilité d'une telle confrontation directe avec le fond du problème - «sans l'espérance rassurante et facile d'aucune consolation» comme il nous est précisé.¹⁰ Le choix du film *Shoah* comme outil didactique privilégié en dit suffisamment long quant à l'épreuve pédagogique qu'ils envisagent.

Reste pendante toutefois la question de savoir ce que «l'événement Auschwitz» a ajouté *de plus* dans nos connaissances *transmissibles* et la façon dont ce *plus* peut et doit être transmis - par la voie de l'enseignement s'entend. Sur ce terrain on ne saurait négliger l'importance des questions posées par Madame Emma Schnur. Comment ce «savoir», issu de cette expérience historique extrême, va-t-il affecter nos autres connaissances - largement cumulatives -, nos traditions de pensée, nos normes de socialisation et de comportement ? Simple ajout, choc aux effets imprévisibles, mutations en profondeur ? Peut-on prévoir et mesurer ses effets auprès de jeunes en voie d'acquisition de connaissances et de modes de socialisation à travers l'école ? Une telle question ne comporte nullement un jugement implicite quant au niveau de maturité des jeunes aujourd'hui. Le monde moderne, avec ses techniques de communication et de mise en spectacle de tout et de rien, les a déjà largement plongés dans un univers où les critères s'évanouissent, les valeurs se raréfient et où s'amplifie l'illusion d'une accessibilité directe et immédiate aux connaissances et à l'information. Ce dont il s'agit ici c'est de l'institution scolaire, et de son rôle dans l'acquisition des savoirs, des savoir-faire et des «savoir-être». C'est donc par rapport à cette mission qu'il faut envisager la place de «l'événement Auschwitz» dans l'enseignement. A moins qu'il ne s'agisse d'une connaissance initiatique, une telle optique pédagogique implique évidemment qu'il nous faut revoir à la baisse toute une série de qualificatifs tels que «intransmissible», «incompréhensible», «indicible», «inimaginable» largement utilisés pour qualifier l'événement. De même, sauf à vouloir condamner nos élèves à adopter une posture théologique de prostration et d'effroi devant les «voies impénétrables du mal absolu», il convient de ne point évacuer la question du *pourquoi*¹¹ ni se faire l'apôtre du seul *silence*¹² dans la transmission de «l'innommable». Si la confrontation avec «l'introuvable sens d'Auschwitz» n'aboutit à aucune connaissance *objectivable* et en cela même *transmissible*, alors on voit mal comment une telle thématique pourrait intégrer le circuit de l'enseignement et de la pédagogie¹³. Le risque consiste ici à confiner «Auschwitz» dans des espaces mémoriels irrémédiablement clos voués au rite, à l'émotion et à la commémoration qui mobilisent massivement l'événement non pas pour produire des effets de connaissance mais pour colmater l'effondrement du sens et du mental qu'il produit. Qualifier tout effort de compréhension d'«obscurité absolue»¹⁴ ne peut qu'inhiber nos facultés d'intellection, surtout chez les jeunes. Sans disposer des outils philoso-

¹¹ Curieusement, c'est R. Redeker, pourtant ardent défenseur de l'enseignement de la Shoah, qui pose avec fermeté cet interdit à la suite de Claude Lanzmann.

¹² Il est intéressant de constater que ceux qui prônent le «silence» comme seule attitude vis-à-vis de l'événement, sont ceux aussi qui sont les plus prolixes en écrit et en parole.

¹³ C'est pourquoi on voit mal comment défendre du point de vue pédagogique - comme semble pourtant le faire Jean-François Forges, p. 104-105 de son ouvrage - la thèse défendue par Claude Lanzmann selon laquelle «(...) nul savoir vrai ne préexiste à la transmission. C'est la transmission qui est le savoir même» (cité dans *Au sujet de Shoah*, Bellin, 1990, p. 279, d'après son article paru dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, «Le mal», n° 38, automne 1988).

¹⁴ C'est la position de C. Lanzmann, (voir note précédente), position que l'on retrouve aussi, sous des formes variées et généralement plus atténuées, chez beaucoup d'autres. Je comprends la radicalité de la position de Lanzmann comme une sorte de mesure prophylactique destinée à garder à jamais l'événement à distance mais qui risque de devenir contre-productive, y compris éthiquement, si elle fait l'impasse à toute compréhension contextuelle. J'entends par contexte, «l'environnement historique» dont la connaissance et la compréhension servent à combler ce que les documents ne nous disent pas.

phiques - qui parfois complexifient des évidences -, le simple réalisme des jeunes leur fait dire que si cela a été accompli par main d'homme, il n'y a aucune raison pour que des hommes ne puissent le comprendre. Mieux vaut donc formuler autrement la question : Qu'est-ce qui, en nous, sujet connaissant, résiste à une approche compréhensive du phénomène ? Éluder cette question c'est nous condamner à rester captif de la seule émotion et de la mise en spectacle de l'horreur qui ne produisent ni connaissance ni sens. Ici, tout effort de compréhension ne peut être que le résultat d'une lutte de corps à corps contre ce qui, dans l'événement même, défait en permanence cet effort lui-même, contre ce qui, dans cette expérience extrême, provoque l'effondrement de notre mental et paralyse nos facultés cognitives. Avant de parler d'une transmission par l'École, l'enseignant est-il lui-même suffisamment préparé et «équipé» pour affronter ces questions ?

¹⁵ L'ouvrage de Jean-François Forges pris à parti par Madame Emma Schnur, comporte, me semble-t-il, de nombreux garde-fous à cet égard.

De cette expérience, que faut-il donc transmettre ? A cette question, il y en a une autre, qui lui précède et que tout enseignant se pose comme un préalable : «Pourquoi et en quoi l'élève peut-il se sentir concerné par Auschwitz ?». A cette question nous répondons souvent soit par une surmobilisation affective et émotionnelle - l'impossibilité de rester indifférent devant l'immensité de la souffrance ; c'est l'appel à la compassion -, soit par la mise en évidence d'une menace préventive non dissimulée - «voilà ce qui risque d'arriver si l'on ne prend pas garde» ; c'est l'appel à la vigilance, la mémoire comme «vaccin civique». Certes, en soi, ces deux réponses sont tout à fait légitimes et fondées, mais qu'il me soit permis d'avoir quelques doutes quant à leur efficacité pédagogique, surtout dans le long terme. Pour déterminer ce qu'il faut transmettre de cette expérience je crois qu'il faut chercher en amont de ces deux réponses qui ne font que colmater les véritables difficultés d'un tel enseignement. De façon elliptique je dirais que la difficulté majeure d'«éduquer contre Auschwitz» (pour reprendre le titre de l'ouvrage de J.- F. Forges), ne réside ni dans les effets dévastateurs du savoir que l'événement nous signifie - problème dont je ne nie pas la gravité mais que l'on peut contrôler par une pédagogie appropriée¹⁵ -, ni dans la singularité déclarée radicale et absolue de l'événement - thèse qui risque de déshistoriciser l'événement et qui oublie que si singularité il y a c'est bien celle du *rapport* que nous entretenons avec l'événement -, ni dans son caractère dit *irréductible* à l'analyse rationnelle - thèse qui, si elle n'est pas rationnellement maîtrisée peut donner libre cours

à n'importe quelle interprétation spiritualiste du phénomène -, ni à l'horreur et à la violence absolues qu'il nous fait voir - thèse qui oublie que nous sommes aujourd'hui quotidiennement submergés par de telles images -, mais dans la difficulté de penser Auschwitz *pour nous-mêmes* dans sa tragique ambivalence : réalisation déchaînée, débridée, exacerbée, réalisation extrême, hors limite - et en cela précisément exceptionnelle, éthiquement inintégréable et cognitivement aporétique - de certains éléments inhérents pourtant aux formes et aux contenus des rapports sociaux qui régissent le fonctionnement normal de nos sociétés «normales». Nous vivons toujours dans des cadres et des contextes de vie qui ont rendu possible Auschwitz, constat qui tend à être effacé aussi bien par le temps qui nous éloigne de l'événement que par une certaine représentation qui fait d'Auschwitz la figure d'un mal absolu qui aurait frappé la société et l'humanité comme de l'extérieur. Prenons comme exemple le principe d'autonomie qui exprime la détermination de lutter contre tout ce qui contribue, dans les diverses pratiques sociales, à l'édification d'un type de conscience réifiée, c'est-à-dire d'un type de conscience oublieuse du principe d'autonomie comme une *fin* pour l'homme. Nous savons que dans sa forme paroxystique ce type de conscience et ce type de rapports sont au cœur même du principe d'Auschwitz : prendre les autres pour des «choses», c'est-à-dire nier en l'homme sa qualité d'être homme, principe d'autonomie et faculté d'autodétermination. Tel est le sens de la rupture d'humanité qui s'est produite massivement à Auschwitz et qui nous concerne tous car cette atteinte à l'autre est aussi une négation de soi-même. Contrairement à ce que l'on croit, la difficulté pédagogique majeure ne réside pas dans l'analyse et la présentation de l'univers concentrationnaire comme paradigme limite de cette configuration réificatrice de l'homme, mais bien dans le fait que dans son principe élémentaire cette configuration est présente et agissante dans le fonctionnement normal de nos sociétés. Il n'est pas nécessaire de démontrer ici, je pense, que le principe d'une telle conscience mutilée est inhérent aux relations sociales normales qu'induisent les structures de nos sociétés divisées, antagonistes et inégalitaires. Aucune sphère, aucune pratique sociale - économie, politique, culture, communication, la vie privée elle-même - n'est épargnée de ce type de conscience et de ce type de rapports, dans le fonctionnement normal de nos sociétés. «Éduquer contre Auschwitz» serait donc dépister, traquer, en nous-mêmes et dans toutes les pratiques sociales - y compris dans l'enseignement -, les mul-

tiples manifestations et infiltrations de ce type de conscience qui dégrade les autres et nous-mêmes - de façon imperceptible et insidieuse- au statut de moyens et de choses. L'objection majeure - qui serait aussi un soupçon - envers une telle argumentation consisterait à dire qu'elle contribue à normaliser voire à banaliser Auschwitz puisqu'elle se le représente comme un *engendrement*, fut-il brutal et paroxysmique, des conditions normales et des contextes de vie ordinaires. L'objection toutefois tomberait d'elle-même si l'on veut bien comprendre l'enjeu d'une telle démarche. Dois-je faire d'Auschwitz un épouvantail pour ramener l'autre à la «norme» sociale, politique et éthique, posée comme protectrice - y compris celle des Droits de l'Homme dont la déclamation est devenue quasi incantatoire - ou puis-je me permettre, prenant appui sur cette expérience extrême, non seulement d'interroger la normalité mais aussi de la compromettre, de la mettre au banc des accusés, d'en faire le procès au point de rompre la conciliation avec *ce qui est* ? Dans une telle approche «l'événement Auschwitz» cesse d'être cette négativité absolue qui paralyse la conscience et l'immobilise pour devenir le moment possible d'une critique radicale et positive du présent. Il cesse d'être cette «étrangeté» qui terrorise autant qu'elle fascine¹⁶ pour devenir un test historique crucial pour *dénormaliser* ce qui a été intégré et réconcilié jusqu'ici dans la conscience individuelle et collective - et dans notre sociabilité en général - comme précisément *normal* ou relevant du normal.

¹⁶ Cette question de la fascination qu'exerce la brutalisation des rapports humains par le nazisme et la guerre, il ne faut nullement la négliger. Elle a déjà fait l'objet de plusieurs discussions mais s'agissant de jeunes la prudence la plus extrême s'impose.

On pourrait prendre d'autres exemples qui peuvent, pédagogiquement parlant, servir - partant d'Auschwitz - à une réflexion approfondie sur les rapports ambivalents qu'entretiennent la «normalité» et l'«anormalité». Je songe à la question fondamentale que soulève l'institution bureaucratique et le réflexe techniciste dans la disjonction des moyens et des fins et dans la propension subséquente de traduire tout problème politique par un problème technique à résoudre. On sait, depuis qu'il ne nous est plus permis de scotomiser les bourreaux et les exécutants en les expulsant dans la sphère de la sauvagerie animale, que ces réflexes et comportements - bureaucratiques et technicistes - ont été non seulement reconnus comme des facteurs puissants dans l'accomplissement de l'innommable mais qu'il sont encore et toujours bien présents, au coeur même de la normalité et de contextes de vie actuels. La «pensée grégaire», qui a tant contribué, elle aussi, à l'exécution d'actes innombrables, n'est-elle pas de nos jours un mode de pensée bien présent même si elle a pris l'habit des revendications iden-

titaires, des replis communautaires et d'agressions nationalistes ? L' «homme de trop», devenu superflu, visée propre du totalitarisme nazi, n'est-il pas représenté aujourd'hui par le destin de ces milliers d'hommes et de femmes, jetés au rebut par l'insolence méprisante d'une technocratie qui ne regarde qu'elle-même, n'est-il pas devenu, par télévision interposée, notre voisin de palier en la personne de ces centaines de milliers de réfugiés qui parcourent les routes ici et ailleurs ?

On voit ce qui se joue dans un tel renversement des perspectives : le procès d'Auschwitz nous renvoie ici *ipso facto* - dès lors qu'on ne se limite pas à une simple indignation morale et spirituelle - à la critique sociale du présent, à la critique sociale *hic et nunc*. Aussi, je dirais, que s'il y a problème dans le comment enseigner Auschwitz c'est parce qu'il y a problème, problème majeur je pense, dans le comment enseigner aujourd'hui la pensée critique comme méthode d'accès à l'intelligibilité de l'histoire et du présent, dans le comment restaurer la critique comme praxis pour tenir le monde *tel qu'il est* à distance et *pour ne pas jouer le jeu, son jeu*. Cette situation n'est évidemment pas sans conséquences sur l'éducation en général, sur le comment enseigner Auschwitz en particulier. Aussi, c'est déjà une réponse qui se dessine aux questions formulées - sous forme d'objections - par Madame Schnur. Oui, ce savoir-là ne s'ajoute pas purement et simplement à nos autres savoirs, traditions et normes de comportement et de socialisation. Au contraire, il les interroge, les met en question, les modifie, voir les brise. Il instaure une distance protectrice par rapport à *ce qui est* et nous rend *étrangers* par rapport à ce qui est posé aujourd'hui comme une configuration normale et quasi naturelle des rapports sociaux existants. L'enseignant doit-il assumer, auprès de ses élèves, l'immense responsabilité de cette mise en question radicale du présent exposé à la critique d'Auschwitz ? Oui, il n'en a pas le choix ! Sinon son enseignement dans ce domaine ne sera qu'une façon pour lui de dorloter sa bonne conscience au moyen d'un discours incantatoire et moralisateur.

Si ce détour par Auschwitz aboutit à restaurer une critique vivante de notre société, alors sa leçon aura peut-être servi à quelque chose. Je crois que les enseignants qui, comme Jean-François Forges et tant d'autres, s'investissent corps et âme dans la préservation de la mémoire des crimes et génocides nazis sont sensibles à cette démarche et oeu-

Franck SCHWAB*

**Professeur d'histoire-
géographie**

vrent en ce sens aussi bien dans leurs cours que dans leur vie de citoyens.

Devoir de Mémoire(s) ou Devoir d'Histoire ? : les questionnements et les débats d'une université d'été

Du 9 au 13 Juillet 1999 s'est tenue à Toulouse, sous l'égide de l'Institut National de la Recherche Pédagogique, une université d'été qui avait pour intitulé : «Mémoires, histoire. Penser, dire et enseigner les drames et/ou les refoulés de l'histoire du temps présent».

En cette occasion, les rapports entre Mémoire, Histoire et Pédagogie furent longuement débattus, à propos de la shoah surtout, mais aussi de la guerre d'Algérie et de l'immigration qui apparaissent également à plusieurs reprises dans les programmes d'enseignement français pour les élèves de 14-15 et de 17-18 ans.

Sous quel angle aborder ces sujets, et pour chercher à atteindre quels objectifs en classe ? Quelle place accorder aux différentes mémoires de ces événements, et pour les traiter de quelle manière avec les élèves ? Quelle attitude enfin adopter à l'égard du témoignage, notamment lorsque le témoin est invité à s'exprimer devant les jeunes, comme il arrive si souvent que ce soit le cas aujourd'hui avec les anciens résistants et déportés, et comme il arrivera peut-être que ce le soit demain avec les anciens acteurs de la guerre d'Algérie ?

* Collège Montaigu de Jarville-la-Malgrange (Meurthe et Moselle, France). Membre du Comité National de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie (France),

Autant de questions que cette université suscita et qui amenèrent les collègues présents à engager une réflexion de fond

sur la nature, les finalités et, au bout du compte, le sens même de l'enseignement que nous dispensons au sein de nos établissements.

La mémoire, comme la citoyenneté, sont dans l'air du temps, et il se passe rarement plus d'une semaine sans que les médias, les hommes politiques, voire nos propres autorités n'évoquent à propos de telle ou telle question d'actualité plus ou moins dérangeante, plus ou moins brûlante, le nécessaire «devoir de Mémoire» ou le nécessaire «apprentissage de la Citoyenneté» dont la mise en oeuvre serait censée apporter la solution quasi miracle aux différents maux qui accablent notre société. Et d'en appeler aux enseignants, en particulier à ceux d'histoire, pour qu'ils redoublent d'efforts afin d'inculquer toujours plus et mieux ces valeurs civiques qui apparaissent désormais, avec raison, comme essentielles.

Ceci étant dit, l'irruption actuelle de la «Mémoire» et de ses exigences dans le champ social pose, au-delà de l'incantation magique des uns pour un monde meilleur ou du sacrifice des autres à la mode du temps, de vraies questions qu'un enseignant ne peut pas ignorer, parce qu'il est directement interpellé par la société dans la pratique de son métier, parce qu'il est également, dans certains cas, confronté à une vraie demande de la part des familles et des enfants. De plus, si l'école doit contribuer à l'intégration et à la formation citoyenne des futurs adultes, comme le veut la tradition de l'école publique depuis Condorcet, l'enseignant - et en premier lieu l'enseignant d'histoire - ne peut que réfléchir sur le sens et l'utilité de ce qu'il enseigne afin d'atteindre ce but.

En d'autres termes, il doit, à un moment ou à un autre, sur la question des rapports entre mémoire et histoire, être amené à se demander comment espérer transmettre, avec un savoir objectif, les valeurs de tolérance, de reconnaissance et de respect de l'autre si son cours ne reconnaît pas, ignore ou nie, la mémoire identitaire, familiale voire «communautaire» de l'élève. Il doit aussi être amené à se demander comment espérer intégrer le futur adulte dans la société et contribuer dès à présent à maintenir la concorde à l'intérieur des établissements scolaires, si au nom d'une conception réductrice de la mémoire nationale, on rejette tout ce qui ne lui appartient pas directement - la mémoire des républicains espagnols et des harkis par exemple - ou tout ce qui

la gêne - Vichy et la torture en Algérie, autres exemples - dans les oubliettes du savoir.

Il est donc heureux que l'INRP ait voulu lancer au sein de l'institution un grand débat sur la Mémoire, sur ce qu'elle est, sur ce qu'on pourrait en faire dans la classe et sur ce que doivent devenir en conséquence les contenus d'enseignement consacrés à des sujets aussi difficiles à traiter et aussi douloureux à évoquer que la shoah, la déportation, la guerre d'Algérie, ou encore l'immigration.

Les deux chevilles ouvrières de cette université ont été Mmes Kathy Hazan et Sophie Ernst, l'une historienne, l'autre philosophe - cette dernière plus connue sous le nom de plume d'Emma Schnur - qui ont illustré, par leur étroite collaboration, la tonalité résolument transversale et transdisciplinaire que ces journées d'étude ont voulu prendre. Les enjeux civiques des rapports entre mémoire et histoire se posant à l'ensemble de la communauté éducative, il était en effet logique de les aborder à travers les différents cycles d'enseignement et les différentes pratiques disciplinaires. Ont donc participé à cette université des professeurs de lettres et de philosophie, mais aussi des documentalistes, des directeurs d'école et des universitaires. Il va sans dire que, dans cet ensemble, l'histoire était particulièrement bien représentée, en raison des liens étroits qu'elle entretient depuis toujours avec l'éducation civique, et parce que de toutes les disciplines, cette matière est la seule qui travaille directement sur le passé comme matériau, et qui se retrouve donc en première ligne pour tout ce qui est enjeu de mémoire.

Cette diversité des origines et des horizons, jointe également à la diversité des expériences professionnelles - puisque la plupart des stagiaires avaient déjà entrepris avec leurs élèves des projets sur la mémoire - a été gage de richesse pour des débats qui ont été nourris par surcroît de l'apport d'un plateau d'intervenants au renom très affirmé.

L'université fut en effet ouverte par M. Joutard et close par M. Rousso, le premier posant devant les participants la problématique de la mémoire et de ses enjeux, le second retraçant l'évolution récente du rôle de l'historien dans la société, en liaison avec l'évolution de la demande sociale telle qu'elle s'est manifestée aux procès Touvier et Papon.

Parmi les nombreuses personnes qui prirent la parole dans l'intervalle de ces deux interventions, on peut citer entre

autres : sur la seconde guerre mondiale, M. Laborie qui traita de la mémoire des républicains espagnols ; Mme Levana Frenk, historienne au Yad Vashem, qui évoqua remarquablement les ghettos de Pologne ; Mme Wiewiorka qui anima un débat autour de son dernier livre *L'ère du témoin* (Plon, 1998), ou M. Brauman qui expliqua les raisons l'ayant amené à réaliser avec Eyal Sivan son film *Le spécialiste* à partir des archives du procès Eichmann.

Sur la guerre d'Algérie, Mme Mauss-Copeaux aborda la mémoire des appelés vosgiens ayant servi dans le Constantinois et M. Pervillé traça un tableau général des problèmes que pose l'enseignement de cette guerre.

Enfin, sur l'immigration, Mme Hanifa Cherifi fit état de son expérience de médiatrice au ministère de l'Éducation Nationale et présenta quelques-uns des cas de «foulards» qu'elle eut à régler, tandis que M. Temime parla, pour sa part, de l'esprit dans lequel il conduisit, à Marseille, son travail sur l'histoire des immigrations.

Ces personnes, et toutes les autres que l'on ne peut pas citer ici, fournirent des interventions très précieuses dont on doit, pour terminer, essayer de résumer en quelques mots la teneur : M. Joutard a d'emblée fait remarquer que la prise en compte des mémoires difficiles se plaçait en contradiction complète avec une longue tradition française qui a au contraire privilégié jusqu'à aujourd'hui - à travers l'école de Jules Ferry dont elle est toujours pour l'essentiel l'héritière - la transmission d'une mémoire nationale unique à forte imprégnation mythologique. Il a ajouté que si la prise en compte de mémoires «autres» est désormais nécessaire pour mieux répondre à la vérité historique et pour faciliter l'intégration d'élèves aux origines de plus en plus variées, cette évolution ne pourra cependant aller sans rencontrer de fortes résistances de la part des tenants d'une tradition républicaine «pure et dure».

M. Laborie a lui aussi plaidé pour que l'enseignement fasse place à la singularité des mémoires. Mais il a aussi et surtout rappelé la nécessité de distinguer très nettement l'histoire et la mémoire, la mémoire ne pouvant être pour lui qu'un objet de l'histoire qui doit, comme tout objet, passer sous le feu d'un véritable travail de déconstruction critique avant de pouvoir être en quelque sorte validé. C'est ce qu'il a brillamment accompli, dans le courant de son exposé, en analysant la mémoire des républicains espagnols. Il a, ce faisant, démontré que le discours historique et le dis-

cours mémoriel sont deux discours de natures différentes - en simplifiant à l'extrême : l'un «scientifique» et «objectif», l'autre affectif et identitaire - et qu'ils peuvent, en conséquence, être assez souvent amenés à s'opposer.

Mme Wieviorka a poursuivi dans le même sens en évoquant, à propos de son dernier livre, ces vecteurs du discours mémoriel que sont les témoins. Elle a montré comment, à partir du procès Eichmann, le témoignage s'inscrit historiquement dans un processus d'instrumentalisation de la mémoire dont l'historien, parce qu'il est historien, se doit de se démarquer. Par la même occasion, elle a dénoncé, à travers ce qu'elle a appelé «l'américanisation de l'histoire», la tendance actuelle à voir, derrière Steven Spielberg ou Goldhagen, dans la juxtaposition de témoignages bruts, la naissance d'une histoire nouvelle, enfin objective et totale, alors que cette addition de mémoires individuelles, livrées longtemps après coup et sans aucun questionnement, est selon elle la négation même de la science historique.

Le dernier mot est finalement revenu à M. Emile Temime qui, à propos de l'histoire de l'immigration, a plaidé pour que toutes les mémoires communautaires soient reconnues par l'enseignement mais aussi pour que leur prise en compte s'inscrive, parallèlement à cette reconnaissance, dans une globalité qui dépasse chacune d'entre elles afin de rattacher l'histoire individuelle de chaque groupe à l'histoire générale de tous les hommes.

On a touché là, sans vraiment s'en rendre compte sur le moment, je crois, au coeur de la réflexion ; car ce qui a été dit par M. Temime à propos des mémoires de l'immigration peut aussi bien s'appliquer à la mémoire juive de la Shoah, à la mémoire alsacienne de la seconde guerre mondiale ou aux mémoires pied-noir et musulmane de la guerre d'Algérie qui, toutes, ont le droit d'être reconnues dans leur singularité mais qui, toutes aussi, regardent l'ensemble de l'humanité, et qui, toutes enfin, se doivent d'être abordées en classe dans leur rapport à l'universel, dès lors que l'on souhaite promouvoir un enseignement humaniste de l'histoire qui mette l'accent sur ce qui unit les hommes plutôt que sur ce qui les différencie et les divise.

Arrivé à ce point de la réflexion, on pourrait résumer ce qu'on doit en retenir par les deux assertions suivantes :

1) *La Mémoire est un élément de l'identité.* Et parce qu'elle est un élément de l'identité, transmise par le milieu

familial, elle doit être reconnue et respectée par l'institution scolaire.

2) *La Mémoire n'est pas l'Histoire*. Et parce qu'elle n'est pas l'histoire, elle doit être mise en perspective avec les autres mémoires pour amener l'élève à faire véritablement de l'histoire et apprendre par là à utiliser son intelligence, ce pour quoi il est censé fréquenter l'école ; pour l'amener aussi à préparer son intégration dans une communauté élargie à la nation, à l'Europe et *in fine* à l'humanité, ce qui est le but d'un enseignement républicain à fondement universaliste tel qu'il existe en France.

À l'issue de cette université, il m'apparaît donc nécessaire, dans la mesure du possible, de ne pas opposer brutalement Mémoire et Histoire, de mieux rejeter l'une pour mieux défendre l'autre, mais de chercher à opérer une fusion harmonieuse entre les deux dans l'intérêt bien compris des élèves, de l'institution et en définitive de la Démocratie.

L'accueil de témoins dans les classes montre, s'il en était besoin, que cela est réalisable en ce qui concerne l'histoire de la résistance et de la déportation. Il ne s'agit pas, ce faisant, de faire venir n'importe qui : tout le monde connaît de «vieilles gloires» qui sont bien au-dessous de leur réputation ou qui limitent au caporalisme leur sens du contact avec les jeunes. Il ne s'agit pas non plus d'invertir les rôles et de transmettre avec soulagement sa craie au témoin pour qu'il fasse à notre place un cours d'histoire. Mais il s'agit bien plutôt d'intégrer le témoignage au cours et de donner la parole à des hommes ou à des femmes qui, dans leur jeunesse, se sont engagés, à un titre ou à un autre, pour défendre les valeurs démocratiques. Au-delà des oublis et des inexactitudes que comportent obligatoirement leurs témoignages - oublis et inexactitudes qui sont propres à tout témoignage humain - ces personnes sont seules à pouvoir transmettre avec une expérience sensible du passé - qui est le plus souvent, loin des héros d'images d'Épinal ou de séries américaines, celle des anonymes et des sans-grade - une foi en une certaine idée de l'homme. Leur discours rejoint ainsi les objectifs civiques que le professeur cherche à atteindre par d'autres voies avec les jeunes dans son enseignement de l'histoire.

Et si à un autre niveau ou dans un autre contexte, le témoin peut être porteur d'une volonté consciente ou inconsciente d'instrumentaliser le passé, il y a cependant bien dans ce

cas précis, qui est celui de la classe, complémentarité entre histoire et mémoire parce que la mémoire du résistant ou du déporté concorde sur le fond avec la vérité historique, et parce que les objectifs du professeur et du témoin devant les élèves sont les mêmes.

Il en irait bien sûr autrement avec d'autres témoins, à propos d'autres périodes où mémoire des uns et histoire générale de tous les hommes se confondent beaucoup plus difficilement, ainsi par exemple encore aujourd'hui de la guerre d'Algérie.

Cette université a donc débattu de questions qui, si elles sont dans l'air du temps, n'en sont pas moins des questions importantes, parce qu'elles sont, dans le domaine pédagogique en tous les cas, des questions de toujours.

Il reste à souhaiter que les Actes à venir transcrivent fidèlement la richesse et la variété des discussions qui ont été tenues et qu'ils puissent également ouvrir des pistes pour nos lendemains scolaires. Il reste à souhaiter aussi que cette université n'ait pas été une initiative isolée et qu'elle soit suivie par d'autres opérations du même type qui contribuent à faire évoluer la nécessaire réflexion que nous devons poursuivre sur le sens de ce que nous enseignons, notamment lorsqu'il s'agit de questions aussi graves et aussi porteuses d'enjeux civiques que celles de ces «mémoires difficiles».

Markus MECKL

**A la mémoire de
Jacques Rozenberg**

¹ Dank an Adeline Rosenstein, ohne deren Hilfe, dieser Text nie diese Form angenommen hätte.

² Hanna Krall, *Dem Herrgott zuvor-*
kommen, Frankfurt a. M. 1992,
S. 94.

Héros et Martyrs

L'insurrection du ghetto

de Varsovie dans la mémoire

Présentation de la thèse de l'auteur déposée en août 1999 à la Technische Universität de Berlin (Section «Communication et Sciences historiques») en vue de l'obtention du grade de docteur en philosophie.¹

L'insurrection du ghetto de Varsovie est un symbole central dans la mémoire du génocide des Juifs européens. Celle-ci fut et est considérée comme le symbole de l'héroïsme juif. C'est l'attribution de cette symbolique qui explique l'importance de l'événement dans la mémoire collective. Alors que la mort des juifs dans les chambres à gaz des camps d'extermination allemands fut recouverte d'épithètes lourdes de jugement moral comme «passif» ou «honteux», c'est de la grandeur que témoigne l'insurrection.

Le monument du ghetto de Varsovie exprime clairement cette différence : sur la face arrière, un relief creusé dans la pierre représente douze petites figures, la tête basse, emmenées par des gens en uniforme, tandis que sur la face avant, des figures humaines plus grandes que nature semblent jaillir de la masse de la pierre. Les sept personnes représentées sont jeunes et belles. Elles portent toutes des armes. «Or aucun des combattants n'a ressemblé à ces statues» rapporte Marek Edelman, le vice-commandant de l'insurrection qui ajoute : «Ils n'avaient ni carabines, ni ceintures de cartouches, ni cartes. Ils étaient noirs et sales. Mais le monument est sans doute comme il convient pour un monument, beau et en pierre blanche».²

L'artiste voulait souligner l'héroïsme des insurgés et le vice-commandant ne se reconnaît pas dans son monument.

³ Homère, *Ilias*, 9. Gesang, V. 410-416.

⁴ Marek Edelman, *Das Ghetto kämpft*, Berlin 1993, S. 77.

Mais il n'y a pas que le monument qui soit marqué par la volonté de faire ressortir l'héroïsme des insurgés ; les textes sur le ghetto obéissent à une logique qui met intentionnellement le moment de l'héroïsme en évidence. Tout comme le sculpteur s'est inspiré de représentations de héros bien connues, ainsi la littérature touchant au ghetto s'inspire jusque dans les années 80 des épopées antiques pour décrire les événements.

⁵ Rabbin Eisenberg, in : *Le Monde Juif*, 17. Jg., Juni-Juli 1962.

Ceci a pour conséquence que les insurgés, tels qu'ils apparaissent dans ces descriptions du ghetto de Varsovie, ressemblent à des héros classiques. Motifs et formes esthétiques mobilisées par l'épopée dominant la restitution des événements. Les règles générales du récit héroïque fournissent le fil conducteur de la reconstitution de l'histoire du ghetto. Elles déterminent le choix des sources et la façon d'en disposer. Elles sont pour les survivants eux-mêmes le critère décisif auquel ils subordonnent leur propre histoire.

L'histoire du ghetto de Varsovie offrait sans doute matière à la construction d'une épopée.

⁶ Lucy C. Dawidowicz, *Der Krieg gegen die Juden 1933-1945*, München 1987, S. 300.

Toutefois ce n'est pas l'insurrection qui détermina cette forme de représentation mais bien la double possibilité que cette forme offrait : aux survivants juifs d'obtenir une reconnaissance publique et surtout de donner, par la forme épique, une fonction politique et morale aux événements.

Car seul le héros fut reconnu après la guerre et c'est seulement sous forme de récit héroïque que l'insurrection pouvait être instrumentalisée à ces fins.

Il en résulte que les motifs utilisés dans la description du ghetto, s'ils sont bel et bien des éléments essentiels de l'épopée, ne sont en revanche certainement pas en mesure de rendre compte des expériences vécues dans le ghetto.

Le motif central du parcours du héros depuis Homère est le moment de la décision. Dans L'Iliade, Achille est confronté au choix entre d'une part, prendre les armes contre Troie et - comme sa mère Thétis le lui a prédit - d'y perdre la vie, sachant que cette mort lui vaudra honneur et gloire éternels, ou d'autre part, de rentrer chez lui pour y mener une longue vie paisible.³

Dans les descriptions du ghetto, le motif de la décision apparaît constamment de deux manières. Il y a tout d'abord le moment de la décision de rester «du côté du ghetto jusqu'au bout»⁴, décision toujours mise en évidence dans les

témoignages et citée dans les différents exposés. Ensuite les récits rapportent le moment de la décision de résister. Le motif du choix entre combattre ou ne pas combattre y est tellement dominant que l'histoire du ghetto ne se raconte plus qu'en fonction de ce point, voire se réduit à celui-ci. Ainsi dans l'ouvrage «Die Juden in Warschau» d'Ysraël Gutman, les chapitres sont intitulés simplement : «Ghetto - Clandestinité - Révolte». Cependant le choix entre combat ou non-combat n'est pas une simple description des possibilités d'agir de la population du ghetto, elle est chargée de valeurs morales, d'une interprétation à posteriori.

L'idée que la mort sans combat est jugée honteuse tandis que la mort au combat est honorable apparaît tout au long de l'histoire de la perception de l'insurrection et tient une place centrale dans les textes. Par exemple, lors d'un discours commémoratif donné en 1962 à Paris, le rabbin Eisenberg résume la situation dans le ghetto ainsi : «Pour décider que puisque mort il y aurait, ce ne serait pas mort infamante, mort honteuse mais cri de révolte».⁵

Cette interprétation morale rétrospective selon laquelle la population du ghetto se serait jugée dans les mêmes termes de combat ou de non-combat que la postérité, était censée être confirmée par des sources contemporaines de l'insurrection. La sentence d'Anielewicz, le leader de l'insurrection, se retrouve dans chaque ouvrage traitant du ghetto : «La seule question pour les juifs (...) était de choisir leur façon de mourir. Soit comme des moutons à l'abattoir, soit comme des hommes d'honneur».⁶

Peu de gens pourtant à l'intérieur du ghetto se rattachaient à une telle pensée. Juger un acte honteux ou honorable appartient au code moral d'un héros classique mais pour une grande partie de la population du ghetto ce code d'honneur n'avait pas cours. Juger ainsi se réfère à un système de valeurs que ne partagent pas les représentants de l'orthodoxie juive par exemple. Ils protestèrent contre la gloire faite aux insurgés après 1945 parce que pour eux le reproche d'être allés «comme des moutons à l'abattoir» était tout simplement «blasphématoire», émanant d'une évaluation complètement étrangère. Ainsi explique le rabbin Friedensohn : «Cette question (pourquoi ne se sont-ils pas défendus) ne préoccupe que les non-Juifs ou les Juifs qui ont adopté - des pieds à la tête - les valeurs du monde non-juif. (...) Derrière cette question se cache une conception fautive et païenne de l'honneur, de la dignité et de l'héroïsme juifs ; c'est un

⁷ Joseph Friedenson, «Pourquoi ne se sont-ils battus ?», in *Un chemin dans les cendres*, Paris 1993, S.155f.

⁸ J. E. Elten, «Sie kämpften nur um zu sterben», *Süddeutsche Zeitung*, 21. April 1953.

⁹ Stephan Hermlin, *Die Zeit der Gemeinsamkeit. Vier Erzählungen*, Berlin 1949, S. 58.

¹⁰ Leon Uris, *Mila 18*, Gütersloh s.d., S. 467.

¹¹ Gerald Reitlinger, *Endlösung. Hitlers Versuch der Ausrottung der Juden Europas 1939-1945*, Berlin 1979, S. 309.

¹² Reuben Ainsztein, *Jewish Resistance in Nazi-Occupied Eastern Europe*, London 1974, S. 645.

¹³ Edouard Etlér, «Entretien avec Marek Edelman», *Points critiques*, August/Oktobre 1993, No. 52, S. 40.

concept non-juif qui insulte en fait une génération entière de saints martyrs».⁷

Il n'y a pas que le motif de la décision qui se trouve reproduit dans le récit du ghetto mais aussi le fait que le comportement des insurgés au moment des combats soit défini par les qualités personnelles de ces derniers, les mêmes qualités que les auteurs antiques attribuaient à leurs héros : courage, audace, sang-froid et endurance. De son enfance, où le héros manifeste déjà son caractère remarquable, à la trahison, sans laquelle il aurait été impossible de vaincre plus d'un héros, les récits biographiques concernant les insurgés présentent de nombreuses analogies avec ceux de l'épopée. La figure du héros se doit d'être hyperbolique et la statue érigée en l'honneur d'Anielewicz dans le désert du Neguev n'échappe pas à cette règle et trouve son modèle dans le David de Michel-Ange. Quant à la mort du héros, elle correspond à l'image où le héros meurt en plein combat, marchant droit et la tête haute, comme le monument de Varsovie voudrait nous le faire croire. En effet seule une telle attitude au combat et surtout lorsqu'en plus le ciel est «clair et immaculé»⁸ permet par exemple à Stephan Hermlin de parler à propos de l'insurrection, du «Panorama d'une bataille antique».⁹

Dans la perception de l'insurrection du ghetto de Varsovie les Allemands jouent non seulement le rôle du meurtrier cruel et sans visage mais aussi celui du témoin de l'héroïsme des insurgés. En effet, le héros classique pouvait être sûr du respect et de l'estime de son adversaire. On trouve dans le roman «Mila 18» de Léon Uris un dialogue se déroulant juste avant l'insurrection, entre l'officier de presse allemand et l'officier SS chargé de l'anéantissement du ghetto. Voici les paroles qu'Uris fait dire à l'officier de presse allemand : «Savez-vous qui il reste en face, dans le ghetto ? Le seul homme sur mille qui de tout temps et à chaque civilisation, par le jeu de forces mystérieuses au-dedans de son âme, se lèvera à coup sûr et défiera n'importe quel oppresseur et n'importe quel tyran. Le seul homme sur mille dont le caractère indomptable ne pliera jamais. Le seul homme sur mille qui ne marchera pas tranquillement à l'Umschlagplatz».¹⁰

Pareil discours ne devrait pas avoir sa place dans des travaux scientifiques et pourtant ces derniers manifestent aussi la possibilité de faire certifier le caractère exceptionnel des insurgés par les Allemands ; que ce soit par des formules

comme «même Goebbels mentionne les comptes-rendus du Jüdischen Oberkommando dans son journal»¹¹, ou que ce soit en reprenant les paroles de Jürgen Stroop : «Nous nous sommes lentement et douloureusement rendus compte que nous luttons contre l'élite de la résistance juive».¹² Sans le moindre commentaire Reuben Ainsztein cite Jürgen Stroop, l'officier SS responsable de l'anéantissement du ghetto, qui parle d'une certaine élite. Et c'est précisément et exclusivement cette «élite» qui sera aussitôt honorée par la postérité.

Un dernier motif décisif du récit héroïque est la lutte du héros pour une cause supérieure. C'est Hector, dans l'Iliade, qui nous enseigne qu'«on ne périt pas sans gloire lorsqu'on se bat pour la patrie». S'il est vrai qu'un héros se bat nécessairement pour un idéal, qu'il est prêt à sacrifier sa vie dans ce combat, la question de la nature de cet idéal reste ouverte. C'est pourquoi on trouve dans la perception de l'histoire du ghetto depuis cinquante ans tout un éventail d'idées politiques et morales au nom desquelles les insurgés se seraient battus et qui varient selon le point de vue des auteurs. Ils se sont battus en héros nationaux pour Israël et la Pologne, en héros antifascistes pour le socialisme, ils se sont battus pour la justice, pour la liberté, pour la dignité et l'honneur, pour le droit des peuples et pour les droits de l'homme, ils ont servi tout aussi bien à justifier la lutte de l'O.L.P. contre Israël que la lutte contre l'énergie atomique du parti écologiste allemand.

Perçue comme un récit héroïque l'insurrection devient un «véhicule de sens», un symbole positif indéfini qui se laisse accaparer par n'importe quelle cause.

Lorsque Marek Edelman, qui n'était plus disposé à soutenir l'image publique du ghetto de Varsovie, déclara que tous les motifs de représentation qui dominaient jusque là l'histoire du ghetto étaient incapables d'en décrire la réalité, il rompit avec cette tradition de récits héroïques. Pour lui, s'il y a une analogie historique à établir, elle est négative : «Les circonstances aujourd'hui sont semblables à celles qui existaient dans le ghetto (...). Le ghetto aurait du être un signal d'alarme pour l'humanité et ne l'a pas été».¹³

Il y a un autre témoignage dans lequel l'insurrection ne sert pas à flatter la cause pour laquelle lutte son auteur. Le poète Czeslaw Milosz, témoin oculaire de l'anéantissement du ghetto, écrivit en 1943, un poème intitulé : «Pauvre chrétien voit le ghetto». Dans ce poème, Milosz

¹⁴ Carl-Christian Kaiser, «General Stroop meldet Vollzug. Ein Dokument-Bericht über die Vernichtung des Warschauer Ghettos», *Stuttgarter Zeitung*, 23. November 1960.

¹⁵ Ludwig Wolf, «Die Mauer um Muranow. Zum 20. Jahrestag des Warschauer Ghetto-Aufstandes», *Das andere Deutschland*, Hannover, 1. Woche Mai 1963.

¹⁶ «In gemeinsamer Kampffront gegen den Faschismus. Zum 19. Jahrestag des Aufstandes der jüdischen Bevölkerung im Warschauer Getto», *Die Tat*, Frankfurt am Main, 21. April 1961.

¹⁷ Michael Ludwig, «Sie kämpften um das Recht auf einen menschenwürdigen Tod. Gedenken an den Aufstand der Verzweifelten im Warschauer Ghetto vor fünfzig Jahren», *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 21. April 1993.

¹⁸ Vor 20 Jahren : «Aufstand im Getto», *Süddeutsche Zeitung*, 19. April 1963.

¹⁹ Klaus Bohnhof, «Aufstand gegen die SS-Henker. Warschauer Getto gab Beispiel für Tapferkeit ohne Hoffnung», *Braunschweiger Zeitung*, 24. April 1968.

²⁰ Rita Süßmuth, «Gedenkworte zum 50. Jahrestag des Aufstandes im Warschauer Ghetto», *Verhandlungen des Deutschen Bundestages*. 12. Wahlperiode. Stenographische Berichte, Bd. 167, Plenarprotokolle 12/145 - 12/156, 10. März 1993 - 30. April 1993, Bonn 1993, 152. Sitzung, 13003.

²¹ Erklärung des Bundeskanzlers Helmut Kohl zum 50. Jahrestag des Aufstandes im Warschauer Ghetto, hrsg. v. Presse- und Informationsamt der Bundesregierung, Nr. 137/93, 19. April 1993.

²² Erklärung des Bundespräsidenten Richard von Weizsäcker zum 50. Jahrestag des Aufstandes im Warschauer Ghetto, hrsg. v. Presse- und Informationsamt der Bundesregierung, Nr. 132/93, 16. April 1993.

²³ Erklärung des Bundesaußenministers zum 50. Jahrestag des Aufstandes im Warschauer Ghetto, in : BPA-Bulletin, April 1993, Dokument 6, Nr. 54621.

braque la mort des Juifs en accusation contre lui-même. Sa position de témoin est au centre du poème qui finit par la confession :

«J'ai peur, très peur,
Que dois-je lui dire, Juif du Nouveau Testament
Qui attend depuis deux mille ans le retour du Christ ?
Mon corps brisé me livre à son regard,
il me comptera parmi les assistants de la mort :
le non-circoncis».

Edelman et Milosz ne furent pas les seuls à déplorer l'indifférence du monde et l'attitude de la Pologne face à la destruction du ghetto. En particulier en République Fédérale d'Allemagne on a beaucoup insisté sur l'indifférence du monde et d'innombrables articles de presse reprochaient aux Polonais leur inactivité et leur antisémitisme. La différence qualitative entre ces deux constats identiques provient du choix de la forme littéraire de représentation du ghetto : en République Fédérale d'Allemagne, l'insurgé du ghetto de Varsovie étant considéré comme un héros, l'événement a été transmis sous une forme qui ressemble davantage à la tragédie classique. «Tragédie» y est le terme courant pour décrire - explicitement et métaphoriquement - le ghetto. Or il y a deux forces agissantes dans la tragédie classique : le héros et le destin - à ceux-ci s'ajoutent les commentaires du chœur - tandis qu'il n'y a pas d'auteur du crime en tant qu'acteur : Œdipe a succombé à son destin et non pas à un malfaiteur. En Allemagne, et ce n'est évidemment pas sans importance, les auteurs du crime n'apparaissent pas dans la représentation du ghetto de Varsovie.

Dès lors on emploie fréquemment des tournures passives pour parler de l'événement : «Environ 400.000 Juifs furent enfermés dans le quartier où vivaient auparavant près de 160.000 hommes». ¹⁴ «Un certain Judenrat fut constitué». ¹⁵ Ensuite «la masse des femmes, hommes, enfants et vieillards qui végétaient dans le ghetto fut décimée au début de l'année 1943, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quelques dizaines de milliers». ¹⁶ Ils «furent entassés (...) dans des wagons de marchandises» ¹⁷ et «durant la Sainte Semaine de l'année 1943 les derniers 60.000 Juifs furent exterminés». ¹⁸ Par qui ? - Dans le meilleur des cas on mentionne abstraitement des unités SS mais le plus souvent on ignore cette question. D'ailleurs rien n'empêchait de taire le nom des auteurs de l'extermination, du moment qu'il s'agissait de

Juifs qui voulaient «porter leur destin au moins avec dignité». ¹⁹

Le héros se bat toujours pour des valeurs avec lesquelles le commentateur peut s'identifier. Et dans la même mesure qu' en République Fédérale d'Allemagne, on fermait les yeux sur la commune nationalité avec les coupables, une soi-disant convergence des buts pouvait s'établir entre la RFA et les insurgés. En effet le premier article de la loi fondamentale de la République Fédérale d'Allemagne stipule : La dignité de l'homme est inviolable. A l'occasion du cinquantenaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, les politiciens les plus éminents de l'Allemagne (la présidente du Bundestag, le chancelier, le président et le ministre de l'extérieur) prirent officiellement position face à l'événement. Rita Süßmuth déclara : «Ils n'ont pas pu sauver leur vie mais leur dignité». ²⁰ Helmut Kohl évoqua le fait que la mémoire nous «oblige (...) à lutter pour la dignité de l'homme» ²¹, Roman Herzog, que les «hommes (...) se sont engagés pour la dignité et la liberté de la vie» ²² et Klaus Kinkel rendit hommage aux insurgés en déclarant : «Leur résistance fut la voie consciente vers la perte et la mort en toute dignité». ²³

En affirmant lors de discours commémoratifs que les insurgés du ghetto de Varsovie ont défendu leur dignité, les politiciens allemands célèbrent une valeur qui est censée être la norme de base du système de droit de la République Fédérale. La dignité, en devenant la raison première pour laquelle les Juifs insurgés ont lutté à Varsovie, crée aussitôt une égalité entre celui qui tient le discours commémoratif et les Juifs : elle assure aux insurgés qu'ils se sont battus pour la bonne cause et à l'Etat que l'on gouverne qu'il se porte garant d'une valeur juste. Ces déclarations semblent parfaitement plausibles mais seulement aussi longtemps que l'histoire est racontée sous la forme d'une tragédie classique.

Dans la possibilité de s'identifier au héros réside celle d'honorer la mort héroïque et pleine de dignité des insurgés.

Le poème de Milosz, qui renonce à montrer l'insurrection du ghetto comme une tragédie, ne permet pas cette mainmise : à la place de l'acclamation des héros, on y trouve un aveu de culpabilité, de ratage.

Il est certain que l'étendue du crime rend la compréhension des événements difficile. Mais le fait de répondre à cette

Lilach CSILLAG*

incompréhension en donnant au comportement des victimes une place centrale dans l'histoire mène à cette perspective vicieuse qui transforme un crime en tragédie.

Ce sont les Allemands qui avaient enlevé aux juifs du ghetto leur dignité et contesté leur droit d'exister.

Et lorsqu' un crime a été commis, ce n'est pas à la victime de rendre compte de son comportement mais à l'auteur du crime, de son crime.

* Mademoiselle Lilach Csillag est une jeune architecte israélienne venue suivre une formation doctorale en Histoire et civilisation (DEA) à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris. Le présent texte, rédigé après la lecture du livre de Tom Segev, *Le Septième Million. Les Israéliens et le Génocide*, fut présenté à la lecture du Professeur Enzo Traverso dans le cadre d'un séminaire en juin 1997.

La Shoah et le concept israélien du héros

**(Après la lecture du livre de Tom SEGEV,
*Le Septième Million. Les Israéliens et le
Génocide*)**

Ces lignes sont nées principalement de la lecture du livre *Le Septième Million. Les Israéliens et le Génocide* de l'historien israélien Tom SEGEV.

Paru en Israël en 1991, l'ouvrage décrypte le nœud complexe d'interférences créées dans la société israélienne à ses débuts par ce vaste terme de «Shoah». Segev commence son étude au début des années trente avec l'apparition du Nazisme et la termine soixante ans plus tard, à l'aube des années quatre-vingt-dix. La rencontre entre les Israéliens et les survivants de la Shoah après la guerre (et au niveau abstrait entre le terme «Israélisme» et le terme «Shoah») est à l'origine un grand drame humain. Ensemble, ils devaient bâtir un Etat et construire une société nouvelle. Les uns et les autres avaient à passer par un processus de changement radical pour pouvoir vivre ensemble.

Les prochaines pages vont essayer de cerner l'un des nombreux sujets traités par l'auteur, tenteront de l'isoler et de développer les points que Segev ne peut qu'effleurer, étant donné l'ampleur de son œuvre. Nous nous efforcerons de décrire les sources de «la notion israélienne d'héroïsme», soigneusement et efficacement élaborée en Israël à partir de la colonisation sioniste en Palestine à l'orée du siècle et d'examiner comment la Shoah a été envisagée sous l'éclairage de cette notion depuis son apparition jusqu'à aujourd'hui, en étudiant quelle place on avait laissé aux

victimes et aux survivants dans cette conception. Nous nous demanderons si, durant cette période, et face aux conséquences de la Shoah, les Israéliens ont modifié leur définition du concept du héros.

Avant de commencer, il semble nécessaire de clarifier un point qui reste obscur dans le livre de Segev. Dans l'utilisation du terme «israéliens», employé dans le but de différencier les Juifs vivant en Israël des «Juifs de diaspora» il demeure une imprécision sémantique, car la plupart des «israéliens» étaient eux-mêmes des immigrants venus de diaspora et, même quand ils étaient nés en Israël, leurs parents étaient des immigrants de fraîche date. Chaque vague d'immigration (Alyah) transformait automatiquement ceux qui étaient arrivés avec la vague précédente, en «israéliens» aux yeux de ceux qui venaient d'arriver. Chacun des nouveaux immigrants en était à une étape différente du processus qui le transformait en «israélien», et chaque Israélien se dépouillait peu à peu de sa «peau diasporique».

¹ Comme beaucoup d'autres historiens, Segev est incapable d'expliquer ce phénomène ambivalent. D'une part, il parle de «rupture idéologique et affective», d'autre part, il met l'accent sur le fait que beaucoup d'Israéliens avaient des parents proches en Europe.

Segev est conscient de l'imprécision du terme «israélien» et il le reconnaît parfois. Mais, un lecteur qui ne serait pas versé dans la dynamique sociale de l'absorption de l'immigration en Israël, risquerait de déduire qu'il s'agit de deux entités nationales complètement séparées, et non pas de l'évolution progressive de la même entité, dont chaque étape aboutit à différentes proportions d'«Israélisme» et de «Diasporisme»

La Rencontre

Avant même que la situation ne devienne critique en Europe, 500.000 Juifs étaient déjà installés en Palestine, la Terre d'Israël. La plupart d'entre eux étaient originaires de l'Europe de l'Est et d'Allemagne, et avaient immigré par vagues successives surtout depuis la fin du siècle précédent. La majorité de ces immigrants étaient jeunes, instruits, laïques et souvent nourris d'une conception socialiste du monde. Ils avaient quitté leur famille et leurs études, et débarquaient en Israël, convaincus de la nécessité d'emprunter la voie tracée par le Sionisme, prêts à travailler dans l'industrie et l'agriculture, ce que la société juive européenne de l'époque jugeait révolutionnaire et insensé. Les premiers sionistes s'étaient considérés et avaient été vus par leurs communautés, comme l'élite des jeunes.

Le conflit violent avec les Palestiniens, habitant dans le pays, avait obligé les premiers sionistes à apprendre l'usage

des armes et à se défendre. Le «nouveau Juif» qui s'était créé, agriculteur, frugal, bronzé, fier et armé, était en opposition complète avec l'image classique du Juif diasporique. La société juive en Israël, voulait renouveler son image en retournant à une structure sociale saine dont la langue devait être l'hébreu conformément à l'esprit du rêve sioniste. Les nouveaux Israéliens étaient imprégnés d'une foi profonde, presque mythique, en la supériorité de leur image, image renforcée avec l'établissement de l'Etat d'Israël, et symbolisée par le dur cactus au fruit piquant à l'extérieur et doux à l'intérieur, la figue de barbarie, le «Sabra».

Les nouvelles d'Europe qui parvenaient en Israël au début des années quarante étaient terrifiantes. Contrairement à ce qui s'est longtemps dit en Israël, Segev donne la preuve formelle que les journaux israéliens avaient informé leurs lecteurs, en temps plus ou moins réel, sur ce que subissaient les Juifs dans les pays occupés par les Allemands. Il apparaît pourtant que la réalité de la vie en Israël, et surtout la rupture idéologique et affective avec les Juifs de la diaspora, empêchaient les Israéliens de s'identifier sincèrement et personnellement à leurs frères juifs en Europe et de sympathiser avec leur souffrance et leur destin tragique.¹

Certes, les Israéliens se considéraient comme les frères des Juifs européens. Ils n'avaient renié ni l'histoire juive ni même la tradition religieuse et leurs sources dans le passé diasporique. Mais les premiers sionistes vivant en Palestine, s'estimaient en position d'«avant garde» nationale, de noyau dur, générateur d'un «homme nouveau» dans la nouvelle société hébraïque. Ils avaient détesté la diaspora, ils l'avaient reniée.

A l'époque de la Shoah, on gravait dans l'esprit de la deuxième et de la troisième génération israélienne l'impossibilité pour les Juifs de vivre en diaspora. Ce refus s'accompagnait d'un profond mépris pour le mode de vie considéré comme dégénéré, déformé, et corrompu des Juifs diasporiques. Ecrasés par la catastrophe, les Juifs européens leur semblaient encore plus misérables. Le Génocide était décrit comme une défaite juive, comme la punition évidente pour tous ceux qui n'avaient pas obéi à l'appel sioniste.

Avec le temps qui passait, face aux informations relativement précises sur l'extermination systématique des Juifs, les leaders sionistes comprirent qu'ils ne pouvaient rester indifférents face aux événements. Ils commencèrent alors à organiser de grandes manifestations, des assemblées, des

² Depuis toujours, le Sionisme distinguait entre ceux qui avaient librement choisi de venir en Israël, animés d'idéaux sionistes, et ceux qui y étaient arrivés parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix. Cette distinction paraît complètement erronée, car même ceux qui avaient immigré en Israël longtemps avant la guerre, en choisissant «librement» leur but, l'avaient décidé en fait dans un contexte antisémite de persécutions et de pogroms.

³ Ben-Gourion se plaignait en 1942 : «L'extermination du Judaïsme européen est une catastrophe pour le Sionisme ; il n'y aura plus personne avec qui construire le pays !» (p.121). D'après Segev, pour Ben-Gourion la Shoah était d'abord un crime contre le Sionisme.

jours de jeûne et de deuil. Tom Segev estime qu'il ne s'agissait pas de l'expression d'une vraie douleur partagée, d'une solidarité sincère avec leurs frères en Europe, mais d'une démonstration conventionnelle ; on reprochait souvent, au contraire, aux victimes de la Shoah de s'être laissé humilier par les nazis et tuer sans la moindre résistance. C'est la vision «israélienne» du monde qui interdisait aux israéliens de comprendre pourquoi les Juifs ne s'étaient pas battus, au moins pour le droit de «mourir dans l'honneur». En opposant une «mort misérable», imposée, passive, «féminine» et déshonorante à une «mort héroïque», active, délibérée «masculine» et sioniste, les Israéliens disposaient d'un prétexte pour considérer les victimes et les survivants de la Shoah avec mépris et arrogance.

Dans la logique sioniste les Juifs avaient besoin d'un pays indépendant, confrontés qu'ils étaient et qu'ils seraient partout et toujours à la discrimination et aux persécutions. Dans l'esprit des pères fondateurs du mouvement sioniste les Juifs de l'exil ne pouvaient que disparaître tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. Mais, ceux qui étaient venus en Israël, pas à cause des motifs sionistes mais, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas eu d'autre choix, furent souvent objets de condescendance et de mépris. «Ce paradoxe faisait partie intégrante de l'idéologie sioniste et forgea la mentalité de la société juive en Israël» écrit Segev. Il rapporte les paroles de David Ben-Gourion au début des années trente : «Il y a eu ce type qui s'appelait Hitler, en Allemagne. Hitler a fait son apparition et les Juifs ont commencé à venir» (p. 46).²

A la fin de la guerre, les survivants commencèrent à rejoindre en masse la terre d'Israël mais après la fondation de l'Etat en mai 1948, l'arrivée des réfugiés prit l'allure d'un véritable raz de marée. La majorité d'entre eux avait passé par les ghettos et les camps de concentration ou d'extermination et traversé d'innombrables souffrances et privations. Les voyant démunis de tout, physiquement et moralement atteints, les israéliens perçurent qu'ils n'étaient pas les acteurs jeunes, héroïques et forts du rêve sioniste dont la réalisation semblait ainsi s'éloigner. Ces arrivants étaient fort loin de ressembler à des sionistes enthousiastes habités par un esprit pionnier et une vision nationale.

Aux yeux des israéliens précédemment installés, la Shoah anéantissait l'espoir d'une immigration élitiste, conquérante et forte, apte à construire une société renouvelée

issue d'idéaux choisis et pas de situations imposées et de départs forcés. La constatation des «dégâts» causés par la Shoah provoquait une déception douloureuse et frustrante.³ Les survivants, de leur côté, pesaient de tout leur passé diasporique sur les israéliens, qui, pour beaucoup, ne s'en sont pas complètement libérés. «La fierté des israéliens face aux survivants, était donc souvent destinée à cacher ce qu'ils étaient eux-mêmes», explique Segev, autrement dit, les israéliens voyaient les immigrants, comme leur propre reflet, ce qu'ils n'appréciaient guère.

⁴ «Métiers de l'air» en allemand.

Les israéliens tentaient de transformer les nouveaux immigrants («Olim» en hébreu) et de faire de ces réfugiés réduits à l'impuissance de fiers «sabras», afin de les rendre compatibles avec le modèle que leurs devanciers s'étaient donné. Il fallait doter les survivants d'une nouvelle personnalité qui intégrerait des valeurs neuves : «Il faut leur donner l'amour de la patrie, l'éthique du travail et une morale humaine», pensait le «Mapai», parti travailliste de Ben-Gourion (p.192). De tels propos n'eurent pas seulement pour effet de propager des stéréotypes politiques et sociaux négatifs du survivant. Dans le pays, on redoutait de se trouver face aux rescapés, face à leurs infirmités physiques et psychologiques, face à leur souffrance et à leurs craintes.

Suivant leur idéologie, les kibboutzim s'investissaient dans l'effort d'absorption des immigrants, surtout des jeunes, de manière plus ou moins organisée. Mais les kibboutzim de l'époque étaient plongés dans les sempiternelles discussions idéologiques sur le mode de vie souhaitable dans leur société. C'est pourquoi la capacité et la volonté des kibboutzim d'intégrer les rescapés dépendaient tout à la fois de la faculté et du désir de changement de ces jeunes et de leur soumission totale au mode de vie kibboutzique qui n'avait strictement rien voir avec ce qu'ils avaient connu en Europe avant la guerre.

Devenu l'un des symboles de l'existence sioniste en Israël, le kibboutz exigeait de chacun qu'il s'adaptât à un seul et unique système de valeurs, de normes et de sensibilité. Il ne savait et ne pouvait répondre ni aux besoins ni aux angoisses de chaque individu. L'élitisme idéologique et social de ses membres les avait conduits à faire le sacrifice de leur confort personnel et de leurs propres biens pour aider les immigrants, en échange de quoi ils exigeaient d'eux qu'ils sacrifient leur passé diasporique, qu'ils l'oublient presque, et qu'ils reconnaissent la supériorité du mode de vie de

leur nouvelle communauté. Si les «Olim» voulaient rester ce qu'ils étaient, ils n'avaient qu'à chercher une communauté plus ouverte et plus tolérante. On les blâmait souvent pour leur refus de devenir agriculteurs, leur volonté de faire des études supérieures, ou simplement pour leur désir de vivre en ville.

Les sionistes travaillistes à la tête de la société juive avant l'établissement de l'Etat pensaient qu'il fallait créer en Israël une texture sociale originale, totalement différente de celle qui caractérisait la vie juive en exil. Ils souhaitaient que le peuple juif puisse revenir au travail agricole en abandonnant les «luft gescheften»⁴, les métiers traditionnels juifs. La vie urbaine était, selon le Sionisme Marxiste, un symptôme de dégénérescence sociale et morale. Le retour à la terre était censé donner naissance à «l'homme nouveau» que l'on espérait forger en Israël. C'est pourquoi, en répartissant les certificats d'immigration reçus des Anglais (mandataires de la Palestine entre 1918 et 1948), les Israéliens donnaient la préférence à ceux qui, théoriquement, avaient le potentiel voulu pour participer à la construction du pays. Ils privilégiaient les jeunes sionistes socialistes, en bonne santé et si possible, ceux qui avaient suivi une formation agricole.

Avant la guerre et même au tout début des hostilités, les représentants du mouvement kibboutzique en Allemagne avaient reçu de la Gestapo l'autorisation d'emmener en Israël des «pionniers potentiels» choisis parmi les jeunes juifs qui se trouvaient dans les camps de concentration. «La recherche historique» écrit Segev, «donne l'impression qu'ils ne sont pas venus en premier lieu pour essayer de sauver des vies, mais pour chercher la jeune main d'œuvre nécessaire en Israël». Ils recherchaient des israéliens potentiels, des jeunes susceptibles de s'adapter rapidement au stéréotype «sabra», l'homme de la terre et de la nature fort et brave.

La rencontre avec les prisonniers juifs dans les camps allemands avant et pendant la guerre, avait suscité en Israël la question inévitable et angoissante : que faire des réfugiés non sionistes et inaptes à participer à l'élaboration de la nouvelle société israélienne ? Quelle était la place des faibles, des vieux et des malades dans l'action sioniste ? «Dieu seul sait comment la pauvre petite terre d'Israël pourrait intégrer ce fleuve humain et s'en sortir avec une structure sociale saine» écrivait Chaïm Weizmann qui sera le premier pré-

sident de l'Etat (p. 56). Un an et demi après la fin de la guerre, la «Hagana» (l'organisation militaire qui précéda Tsahal) commença à mobiliser de jeunes juifs parmi les réfugiés des camps recueillis par l'armée américaine. La sélection y était moins stricte. Il n'était pas question de les associer aux combats de libération de la terre (Ben-Gourion s'y était opposé), mais de les faire passer, avant leur arrivée en Israël, de leur état de «débris humains» à une jeunesse fière et forte, telle «qu'on ne pourra plus les différencier des «sabras» israéliens» écrit Segev (p.169) ; il rapporte les paroles de Haïm Yehil l'un des envoyés israéliens dans les camps après la guerre :

«Notre attitude à l'égard des survivants ne fut pas seulement déterminée par des raisons humanitaires mais bien plutôt par l'évaluation de la part qu'ils pourraient prendre à notre lutte. C'est pour cette raison que nous n'avons pas toujours été très tendres avec eux. En dépit de notre compréhension du sort des survivants et de leurs attentes fondamentales, nous avons maintenu entre eux et nous une certaine distance. Nous n'avons pas déclaré que les survivants et la terre d'Israël ne faisaient qu'un, nous avons plutôt mis l'accent sur le fait qu'il allait falloir déployer de grands efforts, tant mentaux que physiques, pour pouvoir s'unir à la terre d'Israël.» (p.170).

Quand la guerre d'Indépendance éclata (1947), Ben-Gourion changea d'avis, et autorisa le recrutement de ces jeunes réfugiés à la guerre. Parmi les jeunes mobilisés, beaucoup espéraient trouver dans l'armée israélienne un accueil chaleureux et la fraternité légendaire des combattants, dont ils avaient entendu parler depuis les camps américains. Mais cela aussi était fermé, réservé aux «sabras». Tout les distinguait des soldats israéliens, leur langue, leur mentalité et leur manque d'expérience et de qualifications militaires. Très rapidement, ils furent perçus comme des combattants misérables, des lâches, emprisonnés dans leur passé. Environ vingt-deux mille survivants de la Shoah participèrent à la guerre d'Indépendance, un combattant sur trois. Un combattant mort au combat sur trois était un survivant de la Shoah. L'ethos israélien de l'héroïsme l'avait oublié.

Les héros ne parlent qu'hébreu.

Les premiers sionistes se voyaient enjamber 2000 ans d'exil et renouer ainsi avec l'existence juive indépendante qui

⁵ cf. BRUG, Mully, *Du sommet de Massada au cœur du ghetto, le mythe comme histoire*, éd. Hakibboutz Hameuchad, Israël 1996. voir aussi : BITAN, Dan, *On Sagi Pore'ah, mythes d'héroïsme combattant au début du Sionisme (1880-1903)*, éd. Hakibboutz Hameuchad, Israël 1996. ZRUBAVEL, Yaël, «Entre légende et histoire : Tel-Haï dans l'histoire populaire», *Myth and Memory. Transfigurations of Israeli Consciousness*, Institut Van Leer, Jérusalem, 1995 (p.189).

avait précédé l'expulsion romaine. C'est donc surtout dans la Bible qu'ils puisaient les symboles caractéristiques du héros. Les israéliens aimaient, depuis toujours, se comparer au petit David osant combattre Goliath uniquement avec quelques pierres dans la main. L'histoire de Samson suscitait aussi l'admiration : en se sacrifiant, il entraîna des centaines de Philistins avec lui dans la mort. Les sionistes aimaient à se référer à la dynastie Hashmonéenne, les fils des Maccabées qui régnaient sur la Judée et la Terre d'Israël au deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

⁶ Rabbi Moshe Ben-Meimoun

⁷ La comparaison, et même la confusion, entre «mourir au nom de Dieu» et «mourir au nom de la Terre d'Israël» se trouve, de manière indubitable, dans l'idéologie reflétée par le droit sioniste religieux israélien, surtout après la guerre des Six jours et la colonisation juive des Territoires occupés. Cf. FEIGAH, Michaël, «Laisser les morts partir», *Myth and Memory. Transfigurations of Israeli Consciousness*, Institut Van Leer, Jérusalem, 1995 (p.304)

Mais, l'épisode le plus symbolique de la conception israélienne du héros se situait au premier siècle pendant la grande révolte juive contre les romains. Trois ans après la conquête de Jérusalem et du reste du pays par les romains, quelques familles juives Zélotes résistaient encore retranchées sur le mont «Massada», situé au cœur du désert de Judée. Après plusieurs mois d'un siège féroce, les révoltés décidèrent de mettre le feu à leurs greniers encore pleins, et de se suicider tous, hommes, femmes et enfants, pour échapper à la captivité et à l'exil. L'histoire de Massada symbolise l'allégorie de l'héroïsme juif et de la «mort dans l'honneur». Depuis le tout début du Sionisme, les membres des mouvements de jeunesse prêtaient serment à Massada. Tsahal adopta plus tard cette tradition qui s'est maintenue jusqu'à nos jours : des cérémonies de quelques-unes de ses unités se déroulent dans ce site désertique qui raconte l'histoire d'un suicide collectif. Entre l'époque de Massada et le début du Sionisme, s'écoulèrent 2000 ans d'exil presque sans que de vraies manifestations d'héroïsme s'inscrivent dans la narration historique sioniste. D'après elle, il n'existe pas de héros en diaspora. Les héros ne parlent que l'hébreu. Qui imaginerait un héros parlant yiddish ?

Le héros suivant dans la liste des mythes sionistes est né en Russie mais mourut en Galilée. Même aujourd'hui, tous les enfants israéliens connaissent par cœur la phrase : «Il est bon de mourir pour sa patrie». Le mythe sioniste rapporte ces mots, prêtés au héros manchot Yossef Trumpeldor, quelques secondes avant sa mort au cours de la bataille livrée pour défendre la petite colonie Tel-Haï en 1920. ⁵

Les habitants de Tel-Haï combattaient pour défendre leur foyer dans leur nouvelle patrie, témoignant d'un changement indubitable de mentalité. Les nouveaux Juifs en Israël, abandonnaient le comportement passif caractéristique des

Juifs diasporiques, et la bataille de Tel-Haï devint un symbole.

«Il est bon de mourir pour sa patrie» n'a toutefois pas été inventé à Tel-Haï. Cette phrase n'est que la version sioniste d'un concept très juif : «la mort au nom de Dieu». Cette notion, comme elle fut comprise tout au long de l'histoire, évoquait la mort choisie par un Juif pour échapper à la conversion et ne pas risquer de trahir son Dieu. Alors «mourir pour sa patrie» peut se traduire par «mourir au nom de la Terre d'Israël» : Mourir, pour ne pas trahir la Terre d'Israël. Le Ramban ⁶, un grand philosophe juif du Moyen-âge, avait élargi le terme «mourir au nom de Dieu» en constatant que chaque Juif mort à cause de son identité juive, devait être considéré comme un saint, même s'il n'avait pas eu le choix entre la vie en se convertissant, et la mort en tant que Juif. ⁷

L'ethos israélien, ne pouvait donc, ni accepter ni supporter une mort banale, une mort dénuée de sens et d'idéal. Déjà durant la Shoah, on disait en Israël que les victimes étaient mortes «au nom de Dieu» ; comment, en effet, avaient-ils pu mourir sans raison, pour rien, sans une auréole de sainteté ? Autrement dit, même la culture israélienne laïque avait besoin, paradoxalement, de se rattacher au vocabulaire des héros juifs religieux.

La conception du monde sabra, la rupture affective et l'impossibilité de comprendre la situation physique et psychologique dans laquelle se trouvaient les Juifs dans les ghettos et dans les camps d'extermination, interdisaient aux israéliens de concevoir comment les nazis pouvaient assassiner des Juifs sans qu'ils se défendent. Segev cite les paroles de Yoël Palgi, l'un des parachutistes envoyés en Europe par la direction israélienne pendant la guerre :

«Partout où j'allais, la question fusait : Pourquoi les Juifs ne se sont-ils pas révoltés ? Pourquoi sont-ils partis comme des agneaux à l'abattoir ? Je me rendis compte soudain que nous avions honte de ceux qui avaient été torturés, abattus et brûlés. Il existe une sorte de consensus autour du fait que les morts de la Shoah étaient des personnes sans valeur. Inconsciemment nous avons accepté la vision nazie selon laquelle les Juifs étaient des sous-hommes. L'histoire est en train de nous jouer un tour bien amer : n'avons nous pas fait nous-mêmes le procès des six millions de morts ?» (p. 223).

⁸ Segev pense-t-il que les survivants avaient accepté l'accusation en leur for intérieur ?

Dans les premières années d'après guerre, beaucoup de survivants avaient l'impression de devoir s'excuser d'être restés en vie. Leurs seules histoires concernaient la survie quotidienne, et ils ne trouvaient pas de public attentif. Les Israéliens avaient besoin de vrais héros combattants. «Pourquoi ne se sont-ils pas battus pour leur vie ?» était la question qui flottait au-dessus des têtes des victimes et des survivants de la Shoah. Les leaders israéliens et les journaux exprimaient des sentiments de honte et même un dégoût face au comportement de Juifs durant l'extermination. L'impression dominante était : «à nous, 'les Israéliens', cela n'aurait pas pu nous arriver, nous ne nous serions pas laissé mener à la mort comme des agneaux à l'abattoir ; nous aurions combattu jusqu'à la mort même en sachant qu'il n'y avait aucune chance de salut».

Une fois, pendant la guerre, et en théorie seulement, les Israéliens eurent à affronter ce dilemme. La progression de l'armée allemande en Europe, l'arrivée des forces de Rommel en Egypte en automne 1942 rendaient possible la conquête de la Palestine par les Nazis. Devant le danger réel qui se rapprochait, les Juifs d'Israël furent plongés dans une profonde anxiété, l'invasion allemande était pour eux l'équivalent d'une Shoah. On envisagea l'évacuation des femmes et des enfants des régions frontalières. Mais tandis qu'on se préparait à cette éventualité s'éleva un vaste débat entre les partisans de la vie à tout prix et ceux de la mort dans l'honneur. Pour les leaders, le devoir imposait de s'armer et de lutter jusqu'à la mort et non d'émigrer ou de se soumettre. Ce patriotisme poussé à l'extrême dessinait l'image que l'élite sioniste se faisait d'elle-même, celle d'une avant-garde nationale : le déshonneur de la reddition ne les terrifiait pas moins que l'invasion elle-même. On en revenait au suicide dans l'honneur, à l'esprit de Massada. En 1942 déjà, les Juifs israéliens s'appuyaient sur la doctrine de «la mort dans l'honneur» pour condamner leurs frères d'Europe qui n'avaient pas pris les armes contre les nazis. «Le problème avec les Juifs en exil, c'est qu'ils préférèrent une existence de chien battu à la mort dans l'honneur» déclara Itzhak Gruenbaum de l'Agence Juive. Selon lui, il n'y avait aucun espoir de sauver quoi que ce soit du projet sioniste en cas d'invasion, «nous devons tout au moins laisser dans notre sillage une légende semblable à celle de Massada» disait-il (p. 89-90). Nous ne saurons jamais si les Israéliens auraient choisi une mort héroïque, laissant aux générations suivantes une légende sioniste éternellement glorieuse ou s'ils se seraient soumis à l'autorité d'un Judenrat

local, léguant à jamais un héritage de honte et d'ignominie car les Allemands ne parvinrent pas à Jérusalem.

Sept ans plus tard en revanche, pendant la guerre d'Indépendance, l'alternative ne fut plus seulement théorique. L'armée égyptienne attaqua le kibboutz «Nizanim». Les membres du kibboutz se battirent pendant quinze heures et perdirent trente des leurs. Les Egyptiens avaient déjà pénétré dans le kibboutz ; plutôt que mourir, le reste des combattants, avec leurs femmes et leurs enfants, se rendit et fut fait prisonnier. «Comportement de traîtres» décrète Ben-Gourion dans son journal. Dans le journal «feuille de combat» éditée par Tsalal on avait écrit : «Mieux vaut mourir dans les tranchées de la patrie, plutôt que de se rendre à l'envahisseur meurtrier. Etre fait prisonnier par l'envahisseur : honte et mort !» (p. 567). Nul récit n'illustre aussi parfaitement quel lourd fardeau le culte de l'héroïsme faisait peser sur les Israéliens. L'histoire de Nizanim devint un symbole de lâcheté et de trahison. «Comme les survivants de la Shoah» dit Segev, «qui croyaient secrètement en leur disgrâce, les membres de Nizanim aussi étaient pris au piège de cette morale qui ne glorifiait que les héros morts, méprisant ceux qui avaient préféré la reddition et la vie plutôt que la «mort dans l'honneur» (p. 586).⁸

Le soulèvement du ghetto de Varsovie permit à ses membres de «mourir dans l'honneur» et d'imposer aux Allemands un recul momentané dans l'esprit de Samson. En même temps, ces héros effaçaient l'image des Juifs diasporiques allant à la mort comme des agneaux à l'abattoir, et dérobaient le monopole de l'héroïsme juif aux israéliens, ce qui les embarrassait d'autant plus que les rebelles du ghetto n'avaient reçu aucune aide de leur part. Pourtant, la mythologie locale récupéra la rébellion comme si elle était sienne sous prétexte que l'initiative de la lutte revenait aux cercles sionistes du ghetto et que la plupart des combattants appartenaient aux mouvements de jeunesse sionistes.

C'est sous le même éclairage que fut présentée la mission des parachutistes venus d'Israël et lâchés en Europe nazie pour recueillir des informations au profit des Anglais et accessoirement pour aider les Juifs, surtout moralement. Selon Segev, c'était une manière de tenter, à la dernière minute, de convaincre les Juifs européens que les Juifs d'Israël se mobilisaient pour eux. La majorité de ces parachutistes, âgés d'une vingtaine d'années et émigrés d'Europe quelques années plus tôt, étaient des membres des kib-

boutzim qui s'étaient portés volontaires. Au nombre de trente, dont trois femmes, ils avaient été déposés derrière les lignes ennemies à la fin de l'année 1944 par des avions britanniques. Leur mission avait donné naissance à un mythe. A la veille de leur départ pour cette dangereuse mission, Ben-Gourion leur demanda de s'assurer que «le peuple juif reconnaissait la Terre d'Israël comme sa terre et sa forteresse». Eliyahu Golomb, l'un des leaders de la «Hagana», déclara qu'il fallait montrer au peuple juif «une attitude fière» (p.108). Malheureusement, la mission de ces courageux parachutistes ne servit à rien. La guerre était presque finie, ils étaient très peu nombreux et très peu qualifiés pour cette mission ambitieuse. «La légende était plus grande que ses héros» dit Segev. Près de la moitié d'entre eux furent faits prisonniers et sept furent exécutés. Cette mission devint néanmoins un exemple et une source d'émulation pour la jeunesse israélienne. Leurs actes, leurs lettres et leurs souvenirs firent désormais partie de l'héritage d'Israël. Dans la légende qu'ils firent naître, force est de remarquer que l'on mit plus l'accent sur leur sionisme et leur origine kiboutzique que sur l'Europe dans laquelle s'était forgée leur personnalité et développée leur vaillance avant leur émigration en Israël à l'âge adulte. Rappelons encore que les héros ne parlent que l'hébreu...

Immédiatement après la fin de la guerre, quelques groupes de jeunes Juifs ressortissants de camps nazis avaient commencé de s'organiser pour se venger des Allemands. Certains avaient décidé d'agir de manière indépendante, d'autres rejoignirent la Police Secrète Soviétique, cadre dans lequel ils eurent l'occasion de tuer quelques soldats nazis. Certains eurent l'idée ambitieuse d'empoisonner les sources d'eau de quelques villes allemandes, ce qui aboutit à l'intoxication de quelques centaines d'officiers S.S. prisonniers dans un camp américain.

Théoriquement, les Juifs qui avaient essayé de se venger des Allemands auraient accédé au panthéon de l'héroïsme israélien. Mais en Israël, on tendait à étouffer les sentiments de vengeance. Les fantômes de vengeance des survivants de la Shoah appartenaient, comme la Shoah elle-même d'ailleurs, à un monde étranger et lointain, et de toute façon la mort de tel ou tel Allemand ne pouvait en aucun cas faire avancer la lutte sioniste et l'établissement de l'Etat juif.

Alors, la plupart de ceux qui avaient participé à des actes de vengeance choisirent de garder le silence. Certains accordèrent des entretiens à condition de rester anonymes, d'autres consignèrent leurs souvenirs dans des archives. «La plupart préférèrent se taire et il est impossible de savoir ce qu'ils voulaient cacher» écrit Segev en estimant qu'ils voulaient cacher quelque chose par leur silence ; «leurs actions, aussi limitées fussent-elles, ou bien le fait de ne pas en avoir fait davantage. De quelque point de vue que l'on se place, leur mission avait été une mission impossible et moralement équivoque» (p.185). En fin de compte, leurs actions avaient été ponctuelles et n'avaient pas produit grande impression. Pour les israéliens c'était trop tard. Ils n'eurent pas droit à une place dans le panthéon à la gloire d'Israël.

Le Tournant

Les années qui suivirent la guerre furent marquées par la fondation de l'Etat d'Israël, annoncée en mai 1948 au cours de la guerre d'Indépendance. Le rêve sioniste devenait réalité. Les premières années de l'état, se déroulèrent de violents combats contre les Arabes (s'opposant à la décision de l'ONU de diviser la Palestine, la Terre d'Israël en deux Etats) et le pays dut s'efforcer d'absorber les nombreux immigrants Juifs venant d'Europe et des pays arabes. La situation économique était dure et une politique d'austérité et de rationnement fut instaurée. En 1956 Tsahal était appelé à une deuxième guerre : la guerre de Sinäi.

La Shoah, bien que largement utilisée par les leaders sionistes comme un de principaux arguments pour justifier la création d'un Etat juif, restait un événement embarrassant, dont on ne parlait pas, comme si elle était gommée de la conscience publique. Plongés dans leurs douleurs, leurs deuils, leurs difficultés à s'insérer dans la vie sociale et professionnelle dans leur nouvelle patrie, les survivants restaient muets. Les journaux parlaient de tout autre chose. La Shoah était devenue tabou, la boîte de Pandore à n'ouvrir à aucun prix. Ce n'était pas une décision consciente, mais un consensus latent : moins on parlerait de la Shoah, mieux ce serait, tant au niveau national, qu'au niveau personnel. Comme si enfreindre la règle rendait la cohabitation très difficile.

Malgré le «grand silence» des années cinquante cependant, chaque événement vécu par la société israélienne

⁹ Les relations diplomatiques avec la Pologne ont été rompues en 1967 au moment de la guerre des Six jours et les pèlerinages aux camps de concentration ont cessé. Les visites reprurent au début des années quatre-vingt-dix après la chute du rideau de fer et l'ouverture de l'Europe de l'Est.

Cf. aussi : Ohana et Wistrich, *The Presence of myths in Judaism, Sionisme and Israelisme*, 1996, Institut Van Leer, Jérusalem : «Les visites à Auschwitz sont devenues des cérémonies d'inauguration à l'Israélisme...» (p.31).

était vu et examiné, consciemment ou inconsciemment, à travers le prisme du génocide. Les guerres, les discussions idéologiques, les scandales politiques et surtout le grand débat sur les réparations allemandes, avaient progressivement modifié l'image que les Israéliens avaient d'eux-mêmes et leur comportement vis-à-vis de la Shoah. Lentement et graduellement, de manière presque insensible, la Shoah devenue légitime, le processus générait des changements dans la signification des termes qui l'avaient accompagnée, comme «victime», «héroïsme», «honneur» et «honte».

Le tournant de cette évolution fut le procès d'Adolf Eichmann qui eut lieu à Jérusalem en 1961. Eichmann avait été capturé par les Services Secrets israéliens après 15 ans d'une vie paisible en Argentine. Transporté secrètement en Israël, jugé et condamné à mort, il fut le seul à avoir été légalement exécuté en Israël jusqu'à ce jour. Apparemment, Israël n'avait pas fait de grands efforts pour le rechercher. Il était tombé dans ses mains.

Le procès signalait un tournant significatif dans les relations des israéliens envers la Shoah et sa place dans la narration israélienne et son concept du héros. Les effroyables récits, transmis en direct par la radio, pénétraient la conscience collective et déclenchaient un processus long et complexe à travers lequel les Israéliens qui n'avaient pas vécu les horreurs de la Shoah en venaient à s'identifier aux victimes et aux survivants et à leurs souffrances. Les caractéristiques distinctives séparant les «israéliens» des «Juifs de la Shoah» commençaient à s'estomper. Beaucoup d'israéliens s'apercevaient que chacun d'eux, théoriquement, auraient pu faire l'expérience de la Shoah. De ce fait, on ne la voyait plus seulement comme une catastrophe collective nationale mais comme l'accumulation d'innombrables épreuves individuelles. On constatait peu à peu, l'impossibilité de comprendre et de juger quand on ne l'avait pas traversée. Au terme du procès, le poète Haïm Gouri, qui avait éprouvé de la honte aux premiers récits des témoins, écrivit : «Nous devons demander pardon au nombre incommensurable de personnes que nous avons jugées dans nos cœurs, nous qui avons été en dehors. Nous les avons jugées sans nous demander si nous en avons le droit» (p. 423). L'amélioration de leur image et de leur expression linguistique permit aux survivants de commencer à parler et à donner des interviews. Les «petites» histoires de lutte et de survie quotidienne qui avaient semblé si étrangères devenaient bien plus proches, racontées en hébreu. Les jeunes,

la génération du «baby boom» de l'après-guerre, nés avec l'Etat, entreprenaient de s'intéresser à la Shoah. En 1966, une première délégation de jeunes visita les camps de concentration en Pologne. «Nous sommes sortis israéliens et nous sommes rentrés Juifs» disaient-ils.⁹

L'évolution entamée par la société israélienne au procès d'Eichmann se poursuit dans les années soixante. La période de la fondation de l'Etat était révolue, Ben-Gourion avait démissionné, la grande aventure sioniste, inspirée et héroïque, arrivait à son terme. Il semble que le principal exploit du nouveau Premier Ministre Levi Eshkol ait été d'imposer à son peuple une routine sans gloire, sans héros. Beaucoup de jeunes israéliens étaient déçus et frustrés : ils avaient été élevés dans le culte idéal des grandes réalisations, et voilà que tout était déjà accompli. L'économie entrait dans une phase de récession grave. Le taux de chômage était élevé ; la polarisation religieux/laïcs et les écarts sociaux s'approfondissaient.

Mi-mai 1967, le Président égyptien Gamal Abed El-Nasser chassa les forces des Nations-Unies qui patrouillaient dans le Sinäï et la bande de Gaza depuis dix ans. Il annonça la fermeture du détroit de Tiran, seul accès au golfe d'Eilat et interdit aux bateaux israéliens d'y naviguer. Il signa ensuite une alliance défensive avec la Jordanie et la Syrie. On pressentait la guerre. Les radios arabes diffusaient sans cesse des menaces, la propagande arabe parlait de «l'extermination totale» d'Israël et de «l'abattage» de ses habitants. La signification exacte demeurait vague, mais une vraie «crainte d'extermination» se répandait dans le pays. Les hommes partis à l'armée, les femmes et les lycéens creusaient des tranchées et remplissaient des sacs de sable ; on recensait les jardins publics et les terrains de basket pour les convertir éventuellement en cimetières. Tout le monde se préparait à déplorer des dizaines de milliers de victimes, imaginait que ce ne serait pas seulement «une autre guerre», mais une extermination, une Shoah. «Seule une nation hantée par le souvenir d'une extermination de masse pouvait se préparer aussi méticuleusement» écrit Segev. (p. 453)

La guerre éclata en juin 1967 et en six jours Tsahal occupait un territoire trois fois plus grand que la superficie initiale de l'Etat. Les forces aériennes israéliennes entraient dans la légende. La conquête de la vieille ville de Jérusalem, au cœur de laquelle se trouvent le mont du Temple et le Mur des Lamentations, transformait la glorieuse victoire en

euphorie ou s'embrasaient tous les sens. Les retrouvailles avec les lieux saints auréolaient la victoire d'une atmosphère messianique quasi-mystique. L'histoire sioniste s'enrichissait d'un nouveau chapitre. La combativité des soldats ainsi que leur surprenante victoire était attribuée, entre autres, à la conscience aiguë de la Shoah chez les combattants ; «... à nos côtés, combattaient les six millions» racontaient-ils (p. 457).

L'angoisse qui avait précédé la guerre des Six jours et la victoire éclatante ramenaient la Shoah sur le devant de la scène. Les premiers doutes concernant l'occupation des Territoires naquirent immédiatement après la guerre. Certains soldats affirmèrent qu'en raison de la Shoah il leur était difficile d'agir comme des militaires en territoire conquis. D'autres pensaient qu'Israël devait refuser de revenir à ses anciennes frontières à cause de la Shoah. Abba Eban, ministre des Affaires étrangères, désignait les frontières d'avant 1967 sous le vocable de «lignes d'Auschwitz».

¹⁰ Comme la doctrine sioniste, l'Etat d'Israël avait depuis toujours vanté Israël auprès des communautés juives dans le monde comme l'endroit le plus sûr pour les juifs.

¹¹ Cf. l'article de Ohana et Wistrich déjà cité : «Le dernier clou dans le cercueil du Sabra mythologique fut mis à la guerre du Kippour» (p.22).

¹² Au contraire de ces mots, l'une des photos les plus célèbres de la guerre des Six jours montrait des soldats israéliens émus aux larmes à leur arrivée au Mur des Lamentations lors de l'occupation de la vieille ville de Jérusalem.

A l'aube des années soixante-dix, un changement radical intervint dans l'enseignement de la Shoah dans les écoles israéliennes, changement qui prenait ses racines à l'époque du procès Eichmann. Il semble que le sentiment de force et de sécurité que les israéliens ressentaient après la grande victoire leur permettait de renoncer à la recherche de l'«héroïsme» dans la Shoah et de révéler les histoires des anti-héros. Il était demandé aux enseignants de centrer leurs cours sur les destins individuels de personnages tels qu'Anne Frank et Janush Korczak. Les manuels plus récents choisirent d'évoquer les atrocités à travers le témoignage des survivants désignés par leur nom, renforçant ainsi la crédibilité des informations et l'identification de l'élève avec la victime. Ils donnèrent une place secondaire à la résistance juive, la présentant comme un phénomène marginal et non comme le summum de l'honneur. Quant à la mort des victimes, elle ne fut plus considérée comme la pire des hontes. On soulignait les efforts quotidiens des juifs pour survivre dans les ghettos et dans les camps, pour conserver leur dignité humaine jusqu'à la dernière minute. Graduellement la seule survie physique et psychologique dans les conditions de la Shoah devenait une sorte d'héroïsme, susceptible de servir d'exemple.

Décider de mettre l'accent sur les tragédies individuelles plutôt que sur un événement national révélait un changement majeur dans l'état d'esprit en Israël. A la suite de la gran-

de vague d'immigration américaine, véhiculant un esprit libéral, l'israélien apprenait de plus en plus à parler à la première personne du singulier. Un «je» banal supplanta le «nous» héroïque autrefois si glorifié. Cette tendance s'exprimait aussi dans les kibboutz qui perdaient beaucoup de jeunes attirés par la vie urbaine. On avait l'impression qu'Israël était déjà mûr pour transformer les anciens clichés patriotiques en valeurs humanistes universelles, écrit Segev, «ce qui cadrerait bien avec le débat politique sur le destin des Territoires Occupés et les palestiniens». Sur ce point, Segev semble traduire l'idéologie de la gauche israélienne à laquelle il appartient. Les cercles de la droite sioniste-religieuse, dont l'influence commençait à croître pendant cette période, pensaient, à coup sûr, autrement.

L'euphorie qui suivit la guerre des Six jours cessa brutalement avec les attentats terroristes palestiniens contre des objectifs juifs et israéliens dans le monde. Les palestiniens et les pays arabes signifiaient aux israéliens que la lutte continuait. La guerre du Kippour qui éclata en 1973 et prit Israël par surprise montrait aux israéliens et au monde entier qu'Israël n'était pas forcément, malgré tout, l'abri le plus sûr pour les juifs ¹⁰. Les israéliens éprouvaient un sentiment d'isolement total : «Israël risquait d'être exterminé et personne ne faisait rien !» En fin de compte, Israël gagna la guerre. Mais cette victoire ne ressemblait pas à la précédente. Israël n'avait fait «que» défendre ses frontières au prix de combats exceptionnellement meurtriers. L'image légendaire de Tsahal, décrite comme une armée toute puissante, commençait à s'effriter ¹¹.

Le portrait du héros que les jeunes soldats devaient symboliser aux yeux du public était pesant. A la fin des années quatre-vingt, Yossi Peled, général de Tsahal, disait à ses soldats qui pleuraient aux funérailles de leurs amis tués dans une bataille, qu'il n'y avait pas de honte à cela. Le lendemain, le chef d'état-major de l'époque, Dan Shomron, déclara à la presse israélienne que «les vrais soldats ne pleuraient pas» (p. 586)¹². C'était peut-être sa manière d'exprimer que les larmes sont un symptôme «juif», diasporique, féminin. Autrement dit, un comportement inapproprié aux «sabras» durs et masculins.

Néanmoins, le bouleversement advenu après la guerre du Kippour, faisait que la diaspora et la Shoah n'étaient plus perçues comme «féminines» et passives, au contraire de l'acte sioniste «masculin» et actif. La Shoah n'était plus

considérée comme un événement historique, mais comme une expérience collective qui continuait d'influer sur le présent, un jalon légitime de l'histoire juive-israélienne. Les cérémonies de la journée commémorative pour les combattants de Tsahal morts au combat et celle de la Shoah se ressemblaient de plus en plus. La semaine qui les sépare devenait un temps de souvenirs, une période de deuil et d'enseignement des valeurs nationales. L'intégration de la Shoah dans le cursus de l'éducation nationale est devenue de plus en plus importante avec les années, et au moment du procès de John Demjanjuk en 1987 à Jérusalem, la plupart des jeunes israéliens en savaient beaucoup plus sur la Shoah que leurs parents à l'époque du procès d'Eichmann.

L'humour noir des soldats

Face aux grands attentats meurtriers des groupes terroristes palestiniens, les cas d'agressions (et dans certains cas d'assassinats) de voyageurs arabes par de jeunes israéliens excités, augmentaient. L'appel «mort aux arabes» retentissait fréquemment dans la rue israélienne, et les expressions de haine et de racisme anti-arabe s'entendaient même parmi les représentants des partis de l'extrême droite élus à la Knesset, le parlement israélien.

Pendant l'été 1989, la presse israélienne révéla qu'un groupe de soldats servant dans les Territoires Occupés, avait pris le nom d'unité «Mengele», ce que Tsahal traduisait aux journalistes comme une manifestation d'humour noir des soldats. Quelques mois après le déclenchement de l'Intifada dans les Territoires Occupés, Tsahal décida de faire cesser les visites organisées de soldats au musée «Lohamei Hagetaot» consacré à l'histoire de la Shoah. On découvrait que les événements dans les Territoires provoquaient des expressions politiques extrêmes et opposées. Quelques soldats disaient qu'après la visite au musée, ils ne pouvaient plus prendre part aux actions de répression dans les Territoires. D'autres, au contraire, déclaraient que ce qu'ils avaient vu dans le musée représentait des modèles de comportement possible vis-à-vis des manifestants, les lanceurs de pierres palestiniens. Le phénomène inquiétait le département éducatif de Tsahal. Paradoxalement, on s'apercevait que la conscience de la Shoah légitimait les expressions de haine et de racisme, et on s'empressait de lancer un programme éducatif pour essayer d'enrayer ces attitudes. Malheureusement, avec la prolongation de l'Intifada, devenue une routine pour de jeunes soldats qui n'avaient jamais

connu d'autre réalité, les actes graves d'humiliation et de violence se multipliaient. Quelques procès militaires provoquèrent un débat juridique et public sur l'essence d'un «ordre réellement illégal» qu'un soldat doit impérativement refuser. Chacun des participants à ce débat, dans les tribunaux, dans la presse ou autour de la table familiale, utilisait la Shoah pour renforcer ses arguments.

Parmi les articles de plus en plus nombreux sur les actes des soldats israéliens dans les Territoires occupés, l'un d'eux titré «Pour oublier» fut publié dans les médias provoquant une tempête dans l'opinion publique. L'auteur, Yehuda Elkana, était membre de l'Académie israélienne et dirigeait l'Institut de l'histoire des sciences et des idées de l'université de Tel-Aviv ainsi que l'institut Van Leer de Jérusalem. Il s'était demandé quelle était l'origine des actes perpétrés par les soldats israéliens dans les territoires occupés. Il parvenait à la conclusion que l'attitude de la société israélienne à l'égard des palestiniens ne relevait pas de frustrations d'ordre personnel, mais d'une profonde peur existentielle alimentée par une vision bien précise de la Shoah tendant à faire du peuple juif l'éternelle victime d'un monde hostile. «Je considère que cette vieille croyance à laquelle tant d'israéliens souscrivent aujourd'hui constitue, paradoxalement, la tragique victoire de Hitler» écrivait Elkana (p. 578). «Si le Génocide n'avait pas investi si profondément la conscience nationale, le conflit entre les juifs et les palestiniens n'aurait pas produit des réactions aussi 'aberrantes'». (On peut, semble-t-il, interpréter ce texte ainsi : sans la «crainte de la Shoah», les émotions face aux palestiniens n'auraient engendré que des sentiments de haine «normale» contre un ennemi, et non pas des sentiments «racistes» au sens pur. L.C.). «Je ne vois pas de plus grand danger pour l'Etat d'Israël que la façon systématique dont la Shoah a été instillée dans la conscience des israéliens... Qu'espérons-nous que de jeunes enfants tirent de cette expérience ?.... Que peut faire un enfant de ces souvenirs ? «Souvenez-vous» peut être entendu comme un vieil appel à la haine aveugle.»

La polémique causée par l'article fit grand bruit. Segev note que certains disaient que les paroles d'Elkana étaient une «atrocité morale, pédagogique et psychologique» (p. 580). On peut en effet s'interroger sur la manière dont les jeunes Israéliens interprètent les leçons de la Shoah et envisagent le contenu de termes comme «peur», «force», «faiblesse» et «armée». Cette question n'a pas été entière-

ment étudiée. La société israélienne devrait l'examiner avant qu'il ne soit trop tard.

Tout comme le racisme, le refus des soldats de servir dans l'armée reflète des doutes nés à l'ombre de la Shoah, et comme le racisme, met la démocratie et la notion de l'«héroïsme» à l'épreuve. Les premiers refus de servir dans les Territoires furent déclarés tout de suite après la guerre des Six-jours et perçus au début comme un phénomène étrange et embarrassant de l'extrême gauche. Les israéliens, de droite comme de gauche, pensaient que la défense de la démocratie imposait aux soldats de Tsahal d'obéir aux ordres de l'armée et de servir dans les Territoires, même si leur conscience s'y opposait. En Israël, le service militaire a toujours été considéré non seulement comme une nécessité, mais aussi comme l'un des piliers de l'identité individuelle et collective. A ce titre, refuser de servir dans les Territoires équivalait en quelque sorte à une trahison et à une mise à l'écart. Ces refus de servir dans les Territoires se multiplièrent au cours des années quatre-vingt-dix durant lesquelles l'Intifada continuait à s'étendre. Les objecteurs de conscience tiraient argument du fait que la répression de la révolte palestinienne conduisait parfois Tsahal à violer les droits de l'homme. Ils faisaient souvent allusion à la Shoah. Des dizaines d'Israéliens qui refusaient de participer aux opérations militaires furent emprisonnés. Dès que le refus de servir dans les Territoires fut devenu admissible (surtout dans le milieu de l'intelligentsia laïque de Tel-Aviv), on enregistra de plus en plus de refus de servir dans l'armée en général. L'ampleur du phénomène est encore relativement réduite mais elle augmente régulièrement. La plupart des jeunes israéliens font leur service militaire, toutefois, comme l'homosexualité qui osa sortir de la clandestinité à partir des années quatre-vingts, le refus de servir ne fut plus considéré comme une tare sociale ou une honte comme auparavant.

L'image de Yossef Trumpeldor, représentant du héros israélien idéal, n'enflamme plus l'imagination de la jeunesse israélienne. Il est devenu un personnage historique contre lequel on exerce largement humour et satire. Peu de jeunes laïques connaissent l'histoire de Massada en détail. En mars 1997 des officiers de Tsahal décidèrent de ne plus faire prêter serment à leurs soldats en ce lieu. Le soldat israélien n'est plus crédité du mythe héroïque du «berger hébreu» forcé de prendre les armes pour se défendre. Tsahal, comme il apparaît aujourd'hui dans les médias mondiaux, est une

armée sophistiquée et violente, qui poursuit une occupation et exerce la répression. La tragédie du peuple palestinien remplace celle des juifs. Mais la Shoah sert toujours d'arrière fond dans la conscience collective des israéliens, qu'ils soient citoyens ou soldats. Chacun d'eux y puise les leçons et les conclusions qui lui semblent utiles.

Manches courtes

Les changements de la société israélienne envers la Shoah et en particulier à l'égard de l'«héroïsme» peuvent servir de révélateurs pour juger de l'évolution idéologique et sociale traversée par la société en général et, plus précisément, des modifications de la perception de sa propre image. Le terme d'«héroïsme» continue de se transformer, de changer de visage et de place sur l'échelle des valeurs qui sert de cadre à l'éducation des enfants israéliens. Les actes héroïques qui ont un impact sur la jeunesse israélienne de nos jours sont dépourvus des caractéristiques «israéliens» ou «sionistes». Presque tous proviennent du monde du cinéma, d'internet ou de la télévision parlant anglais.

Le processus d'insertion de la Shoah dans l'histoire de l'Israël sioniste, défi immense auquel devait s'affronter la conception israélienne du héros, se poursuit et d'autres affrontements sont à prévoir. Caractérisée au début par les sentiments de honte et de dédain que les israéliens éprouvaient face au comportement des juifs pendant la guerre se laissant emmener comme «des agneaux à l'abattoir», il était incompatible avec l'image sioniste du nouveau juif. L'«héroïsme» appartenait aux combattants sionistes parlant hébreu ; la Shoah était un chapitre déshonorant dans l'histoire diasporique. Paradoxalement, au fur et à mesure que l'on s'éloignait de l'époque de la Shoah, sa marque, en tant que traumatisme personnel et familial, devenait plus profonde et influençait la vie émotionnelle et la façon de penser des israéliens. La Shoah devenait une source à laquelle les israéliens puisaient des composants de leur identité personnelle ou collective. Au cours des années, l'«Israélisme» a adopté la Shoah comme une part tragique et légitime de son propre passé sur laquelle on n'ironise plus. En Israël aujourd'hui, les survivants de la Shoah n'éprouvent plus de honte à porter des chemises à manches courtes laissant voir les chiffres bleus tatoués sur leur bras.

Segev choisit de clore son livre sur la description des israéliens pendant la guerre du Golfe. C'est aussi à ce moment

que se termine l'écriture du livre (1991). Le déclenchement de la guerre du Golfe a provoqué une profonde crainte en Israël. Les rumeurs sur la capacité chimique de l'Iraq se vérifiaient. Pour la première fois depuis l'établissement de l'Etat, la peur se focalisait sur le destin de l'individu, sa famille, ses biens à l'arrière et non pas sur l'existence collective. Ce fut une guerre sans héros. Les israéliens n'ont pas passé la guerre au front, mais cachés dans leur maison, isolés sous leur masque à gaz, avec leur famille, dans une pièce étanche protégée par du plastique. Des milliers d'habitants le long de la côte abandonnaient leur maison comme des réfugiés. Tel-Aviv devenait une ville fantôme. Ceux qui étaient restés dans leur maison, hommes, femmes et enfants, étaient blottis les uns contre les autres, réduits à l'impuissance et s'attendant au pire.

Israël n'a pas tenté de riposte militaire face aux missiles irakiens qui tombaient à Tel-Aviv. Beaucoup d'israéliens interprétaient cette absence de réaction comme un signe de soumission, de peur, une déshonorante reddition sous la pression américaine. «Plus de cent ans de Sionisme, d'Israélisme et d'héroïsme, et cinquante ans d'indépendance ne sont pas parvenus, semble-t-il à sauver les israéliens de leur destin «juif»», conclut Segev. Tout au long de son ouvrage, l'auteur insiste sur le fait que les israéliens ont été impuissants à créer en Israël un esprit radicalement différent de celui qui a depuis toujours caractérisé la société juive en diaspora. Pour lui, les juifs d'Israël ne forment qu'une des autres communautés juives du monde. Ils ne s'en distinguent que par un meilleur sort pendant la guerre et l'autosatisfaction de leur image. «Avec les années» dit Segev, «la ressemblance entre Israël et le mode de vie de la communauté juive traditionnelle a augmenté». L'avant-garde nationale initiale s'y est transformée en une communauté juive traditionnelle : le pays s'est isolé et s'est coupé de son environnement ; religion, culture, valeurs et mentalité sont différents de celles des pays qui l'entourent ; ses voisins sont hostiles et menacent sa sécurité. Le danger extérieur, le terrorisme palestinien et leur arrogance collective, rassemblent les israéliens et les enferment dans un sentiment constant de peur. L'instabilité de leur situation est un sentiment dominant, puisque tout peut, à tout instant, arriver.

Cette atmosphère particulière au «Staatel», la petite ville juive d'Europe de l'Est, dont les premiers immigrants en Israël avaient la nausée, a rattrapé les israéliens malgré

eux. Le modèle qu'ils avaient essayé de se dessiner s'est estompé au cours des années. Les héros sionistes des guerres sont devenus de vieux portraits couverts de poussière qui ne jouent plus qu'un rôle mineur dans la vie politique, sociale et culturelle israélienne. Dans le courant des deux dernières décennies, surtout depuis la guerre du Kippour, se manifeste une tendance à «briser les idoles» (dont Tom Segev est l'un des représentants) qui s'étend maintenant à la recherche historique, à la littérature et aux médias. Elle s'accompagne de cynisme et d'humour noir qui permet d'ironiser sur les valeurs phares de la génération précédente telle que «héroïsme», «sacrifice» et «vision» qui apparaissent dépassées et ridicules dans une société capitaliste équipée de communications informatiques.

La société israélienne avait jeté aux orties ses héros mythologiques. Aujourd'hui, la plupart des israéliens s'accordent à dire que les derniers mots de Yossef Trumpeldor n'étaient probablement qu'une malédiction succulente en russe.

Mais, contrairement aux mythes sionistes et israéliens, et à la mise à nu des héros sionistes avec leurs fautes et leurs faiblesses, la Shoah et «les six millions» sont restés présents dans la conscience collective israélienne et, comme le Saint des Saints, intouchables. Ebranler les mythes associés à la Shoah ou les utiliser comme des objets de plaisanterie ne passe guère. Les turbulences politiques et économiques, les vagues d'immigration qui se succèdent et la lutte des palestiniens pour leur indépendance posent des défis idéologiques, sociaux et économiques constants aux israéliens, encore engagés dans la création de leur propre identité et de celle de leurs héros.

Epilogue

Le livre de Segev a vu le jour en Israël en 1991.

En février 1993, un Juif habitant Hébron assassinait 27 palestiniens pendant qu'ils priaient aux tombeaux des Patriarches. La tombe de l'assassin, tué par les soldats israéliens arrivés sur le site, est devenue un lieu de prière et de pèlerinage pour certains groupes de l'extrême droite israélienne.

Le 4 novembre 1995, le Premier ministre Ytzhak Rabin fut assassiné. Ytzhak Rabin était, par son apparence, sa personnalité et sa biographie, le «sabra» idéal que les pre-

**Prof. Dr. James E.
YOUNG,
Dept. of English and
Judaic Studies -
University of
Massachusetts at
Amherst**

miers sionistes voulaient créer en Israël. Né sur la Terre d'Israël, il fut commandant pendant la guerre d'Indépendance et chef d'Etat-major durant la guerre des Six jours. En tant que Premier ministre il amena son peuple à signer un accord de paix avec les palestiniens en 1993 après avoir fait réprimer l'Intifada d'une main de fer à l'époque où il était ministre de la Défense. Jusqu'à quel point l'histoire ne raille-t-elle par ses héros ?

L'assassinat de Rabin par un jeune israélien religieux, lié aux cercles de l'extrême droite, héritier de la tradition de Tsahal et du mouvement des jeunes sionistes-religieux «Bnei-Akiva» marque, plus que toute autre chose, la fin du mythe du «héros israélien» de ce siècle.

Il est encore difficile de prévoir quelles implications aura l'assassinat de Rabin sur le terme «héroïsme» en Israël, mais le fait que l'assassin soit devenu un héros glorieux dans certains cercles extrémistes pourrait peut-être annoncer la naissance d'un «héros israélien» d'une nouvelle sorte.

Bibliographie

SEGEV Tom, *Ha-Milyon Hashvi'i. Les Israéliens et la Shoah*, 1ère édition, Jérusalem, 1991.

SEGEV Tom, *Le Septième Million. Les Israéliens et le Génocide*, éd. française, 1993.

SEGEV Tom, *1949 - Les Premiers Israéliens*, Jérusalem, 1986.

WISTRICH, Robert ; OHANA, David (Editeurs), *Myth and Memory. Transfigurations of Israeli Consciousness*, Institut Van Leer, Jérusalem 1995.

Germany's Holocaust Memorial Question-and Mine

¹ This essay elaborates and expands on themes I first explored in «The Counter-monument : Memory against Itself in Germany Today», *Critical Inquiry* 18 (Winter 1992), pp. 267-296. Also see James E. Young, *The Texture of Memory : Holocaust Memorials and Meaning* (New Haven and London, 1993), pp. 27-48.

L'article du Prof. Dr. Young, membre du comité de rédaction du Cahier International - International Journal édité par notre Centre d'études et de documentation rend compte des innombrables difficultés de parcours liées à la pertinence et au choix de la construction d'un mémorial «central» dédié aux victimes juives du nazisme devant être érigé à Berlin. Rédigé avant les dernières élections allemandes, ce texte s'achève sur une interrogation concernant la position qu'adoptera le nouveau gouvernement mené par le chancelier Gerhard Schröder. Celui-ci décida, en juin 1999, d'avaliser le choix du projet de Peter Eisenman (un champ de 2.700 stèles de béton auquel sera adjoint un centre d'information) dont la mise en chantier devrait débiter prochainement.

² For a record of this competition, see *Denkmal für die ermordeten Juden Europas: Kurzdokumentation*, Berlin, Senatsverwaltung für Bau- und Wohnungswesen, 1995. For a collection of essays arguing against building this monument, see *Der Wettbewerb für das «Denkmal für die ermordeten Juden Europas»: Eine Streitschrift*, Berlin, 1995. On his proposal to blow up the *Brandenburger Tor*, see Horst Hoheisel, «Aschrottbrunnen - Denkstein-Sammlung - Brandenburger Tor - Buchenwald. Vier Erinnerungsversuche», in Nicolas Berg, Jess Jochimsen, and Bernd Stiegler, eds, *Shoah - Formen der Erinnerung: Geschichte, Philosophie, Literatur, Kunst*, Munich, 196, pp. 253-266.

I. Introduction

Among the hundreds of submissions in last year's competition for a German national memorial to the murdered Jews of Europe, one seemed especially uncanny for the ways it embodied the impossible questions at the heart of Germany's memorial process. Artist Horst Hoheisel, already well-known for his negative-form monument in Kassel, proposed a simple, if provocative anti-solution to the memorial competition: blow up the *Brandenburger Tor*, grind its stone into dust, sprinkle the remains over its former site, and then cover the entire memorial area with granite plates. How better to remember a destroyed people than by a destroyed monument?

Rather than commemorating the destruction of a people with the construction of yet another edifice, Hoheisel would mark one destruction with another destruction. Rather

³ Andreas Huyssen, «The Monument in a Post-modern Age», in James E. Young, ed. *The Art of Memory: Holocaust Memorials in History*, Munich, 1994, p. 11.

than filling in the void left by a murdered people with a positive form, the artist would carve out an empty space in Berlin by which to recall a now absent people. Rather than concretizing and thereby displacing the memory of Europe's murdered Jews, the artist would open a place in the landscape to be filled with the memory of those who come to remember Europe's murdered Jews. A landmark celebrating Prussian might and crowned by a chariot-borne Quadriga, the Roman goddess of peace, would be demolished to make room for the memory of Jewish victims of German might and peacelessness. In fact, perhaps no single emblem better represents the conflicted, self-abnegating motives for memory in Germany today than the vanishing monument.¹

Of course, such a memorial undoing will never be sanctioned by the German government, and this, too, is part of the artist's point. Hoheisel's proposed destruction of the *Brandenburger Tor* participates in the competition for a national Holocaust memorial, even as its radicalism precludes the possibility of its execution. At least part of its polemic, therefore, is directed against actually building any winning design, against ever finishing the monument at all. Here he seems to suggest that the surest engagement with Holocaust memory in Germany may actually lie in its perpetual irresolution, that only an unfinished memorial process can guarantee the life of memory. For it may be the finished monument that completes memory itself, puts a cap on memory-work, and draws a bottom line underneath an era that must always haunt Germany.²

Like other cultural and aesthetic forms in Europe and America, the monument - in both idea and practice - has undergone a radical transformation over the course of the 20th century. As intersection between public art and political memory, the monument has necessarily reflected the aesthetic and political revolutions, as well as the wider crises of representation, following all of this century's major upheavals, including both First and Second World Wars, the Vietnam War, the rise and fall of communist regimes in the former Soviet Union and its eastern European satellites. In every case, the monument reflects both its socio-historical and aesthetic context: artists working in eras of cubism, expressionism, socialist realism, earthworks, minimalism, or conceptual art remain answerable to both the needs of art and official history. The result has been a metamorphosis of the monument from the heroic, self-aggrandizing figu-

rative icons of the late 19th century celebrating national ideals and triumphs to the anti-heroic, often ironic and self-effacing conceptual installations marking the national ambivalence and uncertainty of late 20th century post-modernism.

In fact, Andreas Huyssen has even suggested that in a contemporary age of mass memory production and consumption, there seems to be an inverse proportion between the memorialization of the past and its contemplation and study.³ It is as if once we assign monumental form to memory, we have to some degree divested ourselves of the obligation to remember. In the eyes of modern critics and artists, the traditional monument's essential stiffness and grandiose pretensions to permanence thus doom it to an archaic, premodern status. Even worse, by insisting that its meaning is as fixed as its place in the landscape, the monument seems oblivious to the essential mutability in all cultural artifacts, the ways the significance in all art evolves over time. In this way, monuments have long sought to provide a naturalizing locus for memory, in which a state's triumphs and martyrs, its ideals and founding myths are cast as naturally true as the landscape in which they stand. These are the monument's sustaining illusions, the principles of its seeming longevity and power. But in fact, as several generations of artists - modern and post-modern, alike - have made scathingly clear, neither the monument nor its meaning is really everlasting. Both a monument and its significance are constructed in particular times and places, contingent on the political, historical and aesthetic realities of the moment.

Unlike the utopian, revolutionary forms with which modernists hoped to redeem art and literature after World War I, much post-Holocaust literature and art is pointedly anti-redemptory. The post-Holocaust memory artist, in particular, would say, «Not only is art not the answer, but that after the Holocaust, there can be no more Final Solution». Some of this skepticism has been a direct response to the enormity of the Holocaust - which seemed to exhaust not only the forms of modernist experimentation and innovation, but also the traditional meanings still reified in such innovations. Mostly, however, this skepticism has stemmed from these artists' contempt for the religious, political or aesthetic linking of redemption and destruction that seemed to justify such terror in the first place.

⁴ T.W. Adorno, «Engagement», in *Noten zur Literatur III*, Frankfurt am Main, 1965, pp. 125-27.

⁵ Saul Friedländer, *Memory, History and the Extermination of the Jews of Europe*, Bloomington and Indianapolis, 1993, p. 55.

⁶ Theodor W. Adorno, *Prisms*, trans. Samuel and Shierry Weber, Cambridge, MA, 1981, p. 27, p. 19.

⁷ For a brilliant elaboration on the «ever-dying» of the avant-garde, see Paul Mann, *The Theory-Death of the Avant-Garde*, Indianapolis and Bloomington, 1991.

⁸ Saul Friedländer, *Nazi Germany and the Jews, Volume I: The Years of Persecution*, New York, 1997, p. 3.

Indeed, of all the dilemmas facing post-Holocaust writers and artists, perhaps none is more difficult, or more paralyzing, than the potential for redemption in any representation of the Holocaust. Some, like Adorno, have warned against the ways poetry and art after Auschwitz risk redeeming events with aesthetic beauty or mimetic pleasure.⁴ Others like Saul Friedländer, have asked whether the very act of history-writing itself potentially redeems the Holocaust with the kinds of meaning and significance reflexively generated in all narrative.⁵ Though Friedländer also questions the adequacy of ironic and experimental responses to the Holocaust, insofar as their transgressiveness seems to undercut any and all meaning, verging on the nihilistic, he also suggests that a postmodern aesthetics might «accentuate the dilemmas». And even by Friedländer's terms, this is not a bad thing: an aesthetics that remarks its own limitations, its inability to provide eternal answers and stable meaning. Works in this vein acknowledge both the moral obligation to remember and the ethical hazards of doing so in art and literature. In short, postmodern responses devote themselves primarily to the dilemmas of representation, their difficulty and their irresolvability.

⁹ For elaboration of this theme, see Matthias Winzen, «The Need for Public Representation and the Burden of the German Past», *Art Journal*, 48, Winter 1989, pp. 309-14.

For many artists, the breach itself between events and their art now demanded some kind of representation: but how to do it without automatically recuperating it? Indeed, the postmodern enterprise is both fueled and paralysed by the double-edged conundrum articulated first by Adorno: not only does «Cultural criticism share the blindness of its object», he wrote, but even the critic's essential discontent with civilization can be regarded as an extension of that civilization.⁶ Just as the avant-garde might be said to feed on the illusion of its perpetual dying, postmodern memory-work seems to feed perpetually on the impossibility of its own task.⁷

In Germany, once the land of what Saul Friedländer has called «redemptory anti-Semitism», the possibility that art might redeem mass murder with beauty (or with ugliness), or that memorials might somehow redeem this past with the instrumentalization of its memory, continues to haunt a post-war generation of memory-artists.⁸ Moreover, these artists are both plagued and inspired by a series of impossible memorial questions: How does a state incorporate shame into its national memorial landscape? How does a state recite, much less commemorate, the litany of its misdeeds, making them part of its reason for being? Under what

memorial aegis, whose rules, does a nation remember its own barbarity? Where is the tradition for memorial *mea culpa*, when combined remembrance and self-indictment seem so hopelessly at odds? Unlike state-sponsored memorials built by victimized nations and peoples to themselves in Poland, Holland, or Israel, those in Germany are necessarily those of the persecutor remembering its victims. In the face of this necessary breach in the conventional «memorial code», it is little wonder that German national memory of the Holocaust remains so torn and convoluted. Germany's «Jewish question» is now a two-pronged memorial question: How does it remember events it would rather forget? How does it build a new and just state on the bedrock memory of its horrendous crimes?

Nearly fifty years after the defeat of the Nazi regime, contemporary artists in Germany still have difficulty separating the monument there from its fascist past. German memory-artists are heirs to a double-edged postwar legacy: a deep distrust of monumental forms in light of their systematic exploitation by the Nazis and a profound desire to distinguish their generation from that of the killers through memory.⁹ In their eyes, the didactic logic of monument - their demagogical rigidity and certainty of history - continues to recall too closely traits associated with fascism itself. How else would totalitarian regimes commemorate themselves except through totalitarian art like the monument? Conversely, how better to celebrate the fall of totalitarian regimes than by celebrating the fall of their monuments? A monument against fascism, therefore, would have to be monument against itself: against the traditionally didactic function of monuments, against their tendency to displace the past they would have us contemplate - and finally, against the authoritarian propensity in monumental spaces that reduces viewers to passive spectators.

One of the most fascinating results of Germany's memorial conundrum has been the advent of its «counter-monuments»: brazen, painfully self-conscious memorial spaces conceived to challenge the very premises of their being. At home in an era of earthworks, conceptual and self-destructive art, a post-war generation of artists now explore both the necessity of memory and their incapacity to recall events they never experienced directly. To their minds, neither literal nor figurative references suggesting anything more than their own abstract link to the Holocaust will suffice. Instead of seeking to capture the memory of

¹⁰ For a detailed discussion of the Harburg counter-monument, see James E. Young, *The Texture of Memory*, pp. 27-48. Also see Achim Konneke, ed., *Das Harburger Mahnmahl gegen Faschismus/The Harburg Monument against Fascism*, Hamburg, 1994.

¹¹ From «Forwort», in *Sefer Yizkor le-kedoshai ir (Przedec) Pshaytask Khurbanot ha'shoah*, p. 130, as quoted in Jack Kugelmass and Jonathan Boyarin, eds., *From a Ruined Garden: The Memorial Books of Polish Jewry*, New York, Schocken Books, 1983, p. 11.

¹² On the «missing gravestone syndrome», see Joost Merloo, «Delayed Mourning in Victims of Extermination Camps» in Henri Krystal, ed., *Massive Psychic Trauma*, New York, 1968, p. 74.

events, therefore, they recall primarily their own relationship to events, the great gulf of time between themselves and the Holocaust. For this generation of German artists, the possibility that memory of events so grave might be reduced to exhibitions of public craftsmanship or cheap pathos remains intolerable. They contemptuously reject the traditional forms and reasons for public memorial art, those spaces that either console viewers or redeem such tragic events, or indulge in a facile kind of *Wiedergutmachung* or purport to mend the memory of a murdered people. Instead of searing memory into public consciousness, they fear, conventional memorials seal memory off from awareness altogether; instead of embodying memory, they find that memorials may only displace memory. These artists fear rightly that to the extent that we encourage monuments to do our memory-work for us, we become that much more forgetful. They believe, in effect, that the initial impulse to memorialize events like the Holocaust may actually spring from an opposite and equal desire to forget them.

In the time that follows, I would like first to recall a handful of the counter-monuments I have already discussed at much greater length elsewhere and to add a few more recent installations to the discussion. In this way, I might both refine and adumbrate the concept of counter-monuments in Germany, the ways they have begun to constitute something akin to a «national form» that pits itself squarely against recent attempts to build a national memorial to the «murdered Jews of Europe» in the center of the country's re-united capital, Berlin. As before, I find that the ongoing debate in Germany has been especially instructive in my own considerations of the monument's future in this decidedly anti-redemptory age. But then, I would like to trace my own evolution from one who opposed in principle a central, national memorial in Berlin to Europe's murdered Jews to one who has joined the search for just such a national memorial, the only foreigner and Jew appointed to this memorial's *Findungskommission*.

II. Countermonuments in Context

Widely regarded as two of Europe's most provocative artists of «erasure» and self-abnegation, Jochen Gerz and Esther Shalev-Gerz are still best-known for their disappearing

«Monument against Fascism» in Harburg-Hamburg, dedicated in 1986. It consisted of a 12-meter high lead covered column that was sunk into the ground as people inscribed their names (and much else) onto its surface; on its complete disappearance in 1994, the artists hoped that it would return the burden of memory to those who came looking for it. With audacious simplicity, their «counter-monument» thus flouted a number of memorial conventions: its aim was not to console but to provoke; not to remain fixed but to change; not to be everlasting but to disappear; not to be ignored by its passersby but to demand interaction; not to remain pristine but to invite its own violation; not to accept graciously the burden of memory but to throw it back at the town's feet.¹⁰

In keeping with the bookish, iconoclastic side of Jewish tradition, such a monument also recalled that the first «memorials» to the Holocaust period came not in stone, glass or steel at all - but in the narrative that filled spaces now empty of Jews. As the preface to one of the *Yizker Bikher* (Memorial Books) commemorating a lost Jewish community suggests, «Whenever we pick up the book we will feel we are standing next to (the victims') grave, because even that the murderers denied them».¹¹ The shtetl scribes hoped that when read, the *Yizker Bikher* would turn the site of reading into memorial space. In response to what has been called «the missing gravestone syndrome», the first sites of memory created by survivors were thus interior spaces, imagined gravesites.¹²

In his next memorial installation at Saarbrücken, Jochen Gerz seems to have recapitulated not only this missing gravestone syndrome but also the notion of the memorial as an interior space. Celebrated in Germany for his hand in Harburg's vanishing monument, Gerz was appointed in 1991 as a guest professor at the School of Fine Arts in Saarbrücken. In a studio class he devoted to conceptual monuments, Gerz invited his students to participate in a clandestine memory-project, what he regarded as a kind of guerilla memorial action. The class agreed enthusiastically, swore themselves to secrecy, and listened as Gerz described his plan: Under the cover of night, eight students would steal into the great cobblestone square leading to the Saarbrücker Schloss, former home of the Gestapo during Hitler's Reich. Carrying book bags laden with cobblestones removed from other parts of the city, the students would spread themselves across the square, sit in pairs,

¹³ For the details of this project, I am indebted to personal correspondence and conversations with Jochen Gerz, as well as these articles, among others: Barbara v. Jhering, «Duell mit der Verdrängung», *Die Zeit*, 14 February 1992; Amine Haase, «Mahnmale gegen Faschismus und Rassismus», *Kunst und Antiquitäten* 1 / 2, 1992 : 12-14 ; Jacqueline Lichtenstein and Gerard Wajeman, «Jochen Gerz : Invisible Monument», *artpress*, april 1993, E1-E6.

¹⁴ «Art, in its conspicuousness, in its recognizability, is an indication of failure», Jochen Gerz has said. «If it were truly consumed, no longer visible or conspicuous, if there were only a few manifestations of art left, it would actually be where it belongs - that is, within the people for whom it was created». From Doris Von Drateln, «Jochen Gerz's Visual Poetry», *Contemporanea*, September 1989, p. 47.

swill beer, and yell at each other in raucous voices, pretending to have a party. All the while, in fact, they would stealthily pry loose some 70 cobblestones from the square and replace them with the like-sized stones they had brought along, each embedded underneath with a nail so that they could be located later with a metal detector. Within days, this part of the memorial-mission had been accomplished as planned.¹³

Meanwhile, other members of the class had been assigned to research the names and locations of every former Jewish cemetery in Germany, over 2,000 of them, now abandoned, destroyed, or vanished. When their classmates returned from their beer-party, their bags heavy with cobblestones, all set to work engraving the names of missing Jewish cemeteries on the stones, one by one. The night after they finished, the memory-guerillas returned the stones to their original places, each inscribed and dated. But in a twist wholly consistent with the Gerzes' previous counter-monument, the stones were replaced face down, leaving no trace of the entire operation. The memorial would be invisible, itself only a memory, out of sight and therefore, Gerz hoped, in mind.¹⁴

¹⁵ For more on Hoheisel's «negative-form» monument, see «The Counter-monument: Memory against Itself in Germany Today», noted above. For the details of this current project, I am indebted to conversations and correspondence with the artist, Horst Hoheisel.

But as Gerz also realized, because the memorial was no longer visible, public memory would depend on knowledge of the memorial-action becoming public. Toward this end, Gerz wrote Oskar Lafontaine, minister-president of the Saarland and vice president of the German Social Democratic Party, apprising him of the deed and asking him for parliamentary assistance to continue the operation. Lafontaine responded with 10,000 DM from a special arts fund and a warning that the entire project was patently illegal. The public, however, had now become part of the memorial. For once the newspapers got wind of the project, a tremendous furor broke out over the reported vandalization of the square; editorials asked whether yet another monument like this was necessary; some even wondered whether or not the whole thing had been a conceptual hoax designed merely to provoke a memorial storm.

As visitors flocked to the square looking for the 70 stones out of over 8,000, they too began to wonder «where they stood» vis-a-vis the memorial: Were they standing on it? In it? Was it really there at all? On searching for memory, Gerz hoped, they would realize that such memory was already in them. This would be an interior memorial: as the

only standing forms in the square, the visitors would become the memorials for which they searched.

Where the politicians stood was less equivocal. As Jochen Gerz rose to address the Saarbrücke Stadtverband to explain his project, the entire CDU contingent stood up and walked out. The rest of the parliament remained and voted the memorial into public existence. Indeed, they even voted to rename the plaza «Square of the Invisible Monument», its name becoming the only visible sign of the memorial itself. Whether or not the operation had ever really taken place, the power of suggestion had already planted the memorial where it would do the most good: not in the center of town, but in the center of the public's mind. In effect, Jochen Gerz's «2,160 Stones: A Monument against Racism» returns the burden of memory to those who come looking for it.

Nor is Gerz the only German artist to have adapted what might be regarded as Jewish memorial motifs to recall the nation's missing Jews. Having already designed a negative-form monument in Kassel to commemorate a pyramid fountain destroyed by Nazis in 1938 as «the Jews' fountain», «Horst Hoheisel turned to the next generation with a new, more pedagogically inclined project.¹⁵ With permission from the local public schools, Hoheisel visited dozens of grade-school classrooms of Kassel with a book, a stone, and a piece of paper. The book was a copy of *Namen und Schicksale der Juden Kassels* (The Names and Fates of Kassel's Jews). In his classroom visits, Hoheisel would tell students the story of Kassel's vanished Jewish community, how they had once thrived there, lived in the very houses where these school-children now lived, how they had sat at these same classroom desks. He then asked all the children who knew any Jews to raise their hands. When no hand appeared, Hoheisel would read the story of one of Kassel's deported Jews from his memory book. At the end of his reading, Hoheisel invited each of the students to research the life one of Kassel's deported Jews: where they had lived and how, who their families were, how old they had been, what they had looked like. He then asked these school-children to visit Kassel's formerly Jewish neighborhoods and to meet the German neighbors of Kassel's deported Jews.

After this, students were asked to write short narratives describing the lives and deaths of their subjects. Then they wrapped these narratives around cobblestones and

¹⁶ See Fiona Bradley, ed. *Rachel Whiteread: Shedding Life*, London, 1996, p. 8. Other essays in this exhibition catalogue for the retrospective of Rachel Whiteread's work at the Tate-Liverpool Gallery by Stuart Morgan, Bartomeu Mari, Rosalind Krauss, and Michael Tarantino also explore various aspects of the sculptor's gift for making absence present.

¹⁷ *Judenplatz Wien 1996: Wettbewerb Mahnmal und Gedenkstätte für die jüdischen Opfer des Naziregimes in Österreich 1938-1945*, Wien, 1996, p. 94.

deposited them in one of the archival bins the artist had provided every school. After several dozen such classroom visits, the bins had begun to overflow, and new ones were furnished. In time, Hoheisel transported all of these bins to Kassel's *Hauptbahnhof*, where he stacked them on the rail platform whence Kassel's Jews were deported. It is now a permanent installation, what the artist is calling his *Denk-Stein Sammlung* (memorial stone archive).

This memorial cairn - a witness-pile of stones - marks both the site of deportation and the community's education about its murdered Jews, their absence now marked by an ever-evolving memorial. Combining narrative and stone in this way, the artist and students have thus adopted the most Jewish of memorial forms as their own - thereby enlarging their memorial lexicon to include that of the absent people they would now recall. After all, only they are now left to write the epitaph of the missing Jews, known and emblemized primarily by their absence, the void they have left behind.

In two further installations, one realized and the other as yet only proposed, artists Micha Ullman and Rachel Whiteread have also turned to both bookish themes and negative spaces in order to represent the void left behind by the «people of the book». In order to commemorate the infamous Nazi book-burning of 10 May 1933, the city of Berlin invited Micha Ullman, an Israeli-born conceptual and installation artist, to design a monument for Berlin's *Bebelplatz*. Today, the cobble-stone expanse of the *Bebelplatz* is still empty of all forms except for the figures of people who stand there and peer down through a ground-level window into the ghostly-white, underground room of empty shelves Ullman has installed. A steel tablet set into the stones simply recalls that this was the site of some of the most notorious book-burnings and quotes Heinrich Heine's famously prescient words, «Where books are burned, so one day will people be burned as well».

Indeed, the English sculptor Rachel Whiteread has proposed casting the very spaces between and around books as the memorial figure by which Austria's missing Jews would be recalled in Vienna's *Judenplatz*. Her winning proposal for Vienna's official Holocaust memorial - the positive cast of the space around books in a anonymous library, the interior turned inside-out - thus extends her sculptural predilection for solidifying the spaces over, under and around

everyday objects, even as it makes the book itself her central memorial motif. But even here, it is not the book per se that constitutes her now displaced object of memory, but the literal space between the book and us. For as others have already noted, Whiteread's work since 1988 has made brilliantly palpable the notion that materiality can also be an index of absence: whether it is the ghostly apparition of the filled-in space of a now demolished row house in London («House» launched Whiteread to international prominence), or the proposed cast of the empty space between the book-leaves and the wall in a full-size library, Witheread makes the absence of an original object her work's defining preoccupation.¹⁶

Given this thematic edge in all her work, it is not surprising that Whiteread was one of nine artists and architects invited to submit proposals for a Holocaust memorial in Vienna. As proposed, Whiteread's cast of a library turned inside-out measures 10 meters by 7 meters, is almost 4 meters high, and resembles a solid white cube. Its outer surface would consist entirely of the roughly textured negative space next to the edges of book leaves. On the front wall facing onto the square there would be a double-wing door, also cast inside out and inaccessible. In its formalization of absence on the one hand and of books on the other, it found an enthusiastic reception among a jury looking for a design that «would combine dignity with reserve and spark of an esthetic dialogue with the past in a place that is replete with history».¹⁷ Despite the jury's unanimous decision to award Whiteread's design first place and to begin its realization immediately, the esthetic dialogue it very successfully sparked in this place so «replete with history» eventually paralysed the entire memorial process.

For like many such sites in Vienna, the *Judenplatz* was layered with the invisible memory of numerous anti-Semitic persecutions - a synagogue was torched here in a 1421 pogrom, and hundreds of Jews died in the autos-da-fe that followed. Though Whiteread's design had left room at the site for a window into the archaeological excavation of this buried past, the shopkeepers on the *Judenplatz* preferred that these digs into an ancient past also be left to stand for the more recent murder of Austrian Jews as well. And although their anti-Whiteread petition of 2,000 names refers only to the lost parking and potential for lost revenue they fear this «giant colossus» will cause, they may also fear the loss of their own Christian memory of this past. For to date,

the sole memorial to this medieval massacre was to be found in a Catholic mural and inscription on a baroque facade overlooking the site of the lost synagogue. Alongside an image of Christ being baptised in the River Jordan, an inscription reads: «The flame of hate arose in 1421, raged through the entire city, and punished the terrible crimes of the Hebrew dogs». In the end, the reintroduction into this square of a Jewish narrative may be just as undesirable for the local Viennese as the loss of parking places.

In either case, the debate in Austria remains curiously displaced and sublimated. Now lost in the debate are the words one of the jurors and a curator at New York's Museum of Modern Art, Robert Storrs, had used to describe what made Whiteread's work so appropriate in the first place. «Rather than a tomb or cenotaph» Storrs wrote,

Whiteread's work is the solid shape of an intangible absence - of a gap in a nation's identity, and a hollow at a city's heart. Using an aesthetic language that speaks simultaneously to tradition and to the future, Whiteread in this way respectfully symbolizes a world whose irrevocable disappearance can never be wholly grasped by those who did not experience it, but whose most lasting monuments are the books written by Austrian Jews before, during and in the aftermath of the catastrophe brought down on them. (p. 109)

Thus would Whiteread's design recall, indirectly, that which made the Jews of Europe a people: their shared relationship to the past. For it was this shared relationship to a remembered past through the book that bound Jews together, and it was the book that provided the site for this relationship. Though Whiteread is not Jewish, she has - in good Jewish fashion - cast not a human form but a sign of humanity, gesturing silently to the acts of reading, writing, and memory that had once constituted this people as a people.

In a related spirit, Berlin artists Renata Stih and Frieder Schnock have mounted 80 signposts on the corners, streets and sidewalks near Berlin's *Bayerische Platz*. Each includes a simple image of an everyday object on one side and a short text on the other, excerpted from Germany's anti-Jewish laws of the 1930's and 1940's. On one side of such a sign, pedestrians see a hand-drawn sidewalk hopscotch pattern, and on the other its accompanying text: «*Arischen und nichtarischen Kindern wird das Spielen miteinander untersagt*» (1938). Or a simple red park bench on green lawn:

«Juden dürfen am Bayerischen Platz nur die gelb markierten Sitzbänke benutzen» (1939). Or a pair of swimtrunks: «Berliner Badegastalten und Schwimmbäder dürfen von Juden nicht betreten werden» (3.12.1938). The only «signs» of Jewish life in this once Jewish neighborhood are now the posted laws that paved the way for the Jews' deportation and murder. As part of the cityscape, these images and texts are incorporated into the daily lives of current citizens no less than the publicly-posted laws were made part of the daily life of both Jews and non-Jews during the Nazi Reich. Where citizens once navigated their lives according to these laws, they now navigate their lives according to the memory of such laws.

If part of these artists' work has been the reinscription of Jewish memory and the memory of the Jews' murder into Berlin's otherwise indifferent landscape, another part has been to reveal the void in post-war German culture demanding this reinscription. When conceiving of a Berlin Historical Museum, city planners hoped to recognize both the role Jews had once played as co-creators of Berlin's history and culture - and that the city was fundamentally haunted by its Jewish absence. Even though Jewish life in Berlin was also to be represented within the halls of the main museum, therefore, they decided to add a «Jewish Museum Extension» to the Berlin Museum. The Jewish wing would be both autonomous and integrative, the difficulty being to link a museum of civic history with the altogether uncivil treatment of that city's Jews. How to do this in a form that would not suggest reconciliation and continuity? How to re-unite Berlin and its Jewish part without suggesting a seamless reapproachment?

Architect Daniel Libeskind, born in Lodz in 1946 to the sole survivors of a Jewish family wiped out in the Holocaust, had long wrestled with these questions, finding them nearly insoluble at the architectural level. Still, he submitted a design for this extension to the competition, a brilliantly complex and almost unbuildable proposal that has come to be regarded as somewhat of a masterpiece of graphic art as well as architectural design. Of the 165 designs submitted form around the world for the museum competition that closed in June 1989, Daniel Libeskind's struck the jury as the most brilliant and complex, possibly as unbuildable. It was awarded first prize and thereby became the first work of Libeskind's ever to be commissioned.

¹⁸ Daniel Libeskind, «Between the Lines», in Kristin Feireiss, ed., *Daniel Libeskind: Erweiterung des Berlin Museums mit Abteilung Jüdisches Museum*, Berlin, 1992, p. 67

Before beginning, however, Libeskind replaced the very name of the project - «Extension of the Berlin Museum with the Jewish Museum Department» - with his own more poetic rendition, «Between the Lines». In his words, the building would consist of «a straight line, but broken into many fragments; (and) a tortuous line, but continuing indefinitely».¹⁸ According to the architect, these lines would have a dialogue but also fall apart. Toward this end, Libeskind began by overlaying the map of Berlin with an anamorphic star of David - through which he then shot a jagged bolt of lightning. Through this twisted structure, which appears to be the broken pieces of a Magen David, Libeskind has then run a straight-cut void, slicing through the rest of the building: an empty, un-used space bisecting the entire museum. According to Libeskind, «The new extension is conceived as an emblem where the not visible has made itself apparent as a void, an invisible... The idea is very simple: to build the museum around a void that runs through it, a void that is to be experienced by the public» (p. 63). As with most of Libeskind's simple ideas, this one is also not so simple. But he does allow his drawings to work through the essential paradoxes at the heart of his project: how to give a void form without filling it in? How to give architectural form to the formless and to challenge the very attempt to house such memory?

Libeskind does not want to suggest that this void was imposed on Berlin from without, but one created in Berlin from within. It was not the bombing of Berlin which created the void, he says, but the vacuum and inner-collapse of moral will that allowed Berlin to void itself of Jews. According to Libeskind, this void will also represent a space empty of Jews that echoes an inner-space empty of the love and values that might have saved Berlin's Jews. At the same time, he hopes, his zig-zag line will suggest the broken-backbone of Berlin society.

His drawings for the museum thus look more like the sketches of the museum's ruins, a house whose wings have been scrambled and reshaped by the jolt of genocide. It is a devastated site that would now enshrine its broken forms. In this work, Libeskind asks, If architecture can be representative of historical meaning, can it also represent unmeaning and the search for meaning? The result is an extended building broken in several places. The straight void-line running through the plan violates every space through which it passes, turning otherwise uniform rooms and halls into

misshapen anomalies, some too small to hold anything, others so oblique as to estrange anything housed within them. The original design also included inclining walls, at angles too sharp for hanging exhibitions. Museological and economic realities intruded, however, to straighten the walls and take out several of the voids that had been intended for outside the museum's exterior.

From the beginning, this project seemed to be defined as that which would be nearly impossible to complete. But all the attention this design has received, both laudatory and skeptical, has generated yet another historical irony. Where the city planners had hoped to return Jewish memory to the house of Berlin history, it now seems that Berlin history will have to find its place in the larger haunted house of Jewish memory. The Jewish wing of the Berlin Museum will now be the prism through which the rest of the world will know Berlin's own past.

III. Berlin's Holocaust Memorial Problem - and Mine

Like many others, I was satisfied - even pleased - with Germany's memorial paralysis. Better a thousand years of Holocaust memorial competitions in Germany, I wrote, than any single «final solution» to Germany's memorial problem. Instead of a fixed icon for Holocaust memory in Germany, the debate itself - perpetually unresolved amid ever-changing conditions - might now be enshrined. Better, I said, to take all these Deutsch Marks to preserve the great variety of Holocaust memorials already dotting the German landscape. Because no single site can speak for all the victims, much less for both victims and perpetrators, the state should be reminding its citizens to visit the many and diverse memorial and pedagogical sites that already exist: form the excellent learning center at the Wannsee Conference House to the enlightened exhibitions at the Topography of Terror at the former Gestapo headquarters, both in Berlin; form the brooding and ever-evolving memorial landscape at Buchenwald to the meticulously groomed grounds and fine museum at Dachau; from the hundreds of memorial tablets throughout Germany marking the sites of deportation to the dozens of now-empty sites of former synagogues - and all the spaces for contemplation in between.

With this position, I made many friends in Germany and was making a fine career out of skepticism. Most colleagues shared my fear that Chancellor Kohl's government wanted a «memorial to Europe's murdered Jews» as a great burial slab for the 20th century, a hermetically-sealed vault for the ghosts of Germany's past. Instead of inciting memory of murdered Jews, we suspected, it would be a place where Germans would come dutifully to *unshoulder* their memorial burden, so that they could move freely and unencumbered into the 21st century. A finished monument would, in effect, finish memory itself.

These were persuasive arguments against the monument, and I am still ambivalent about the role a central Holocaust monument will play in Berlin. But at the same time, I have also had to recognize that this was a position of luxury that only an academic bystander could afford, someone whose primary interest was in perpetuating the process itself. As instructive as the memorial debate had been, however, it had neither warned nor chastened a new generation of xenophobic neo-Nazis - part of whose identity depends on forgetting the crimes of their forebears. And while the memorial debate has generated plenty of shame in Germans, it is largely the shame they feel for an unseemly argument - not for the mass murder once committed in their name. In good academic fashion, we had become preoccupied with the fascinating issues at the heart of the memorial process and increasingly indifferent to what was supposed to be remembered: the mass murder of Jews and the resulting void it left behind.

The self-righteous and self-congratulatory tenor of our position also began to make me uneasy. What had begun as an unimpeachably skeptical approach to the certainty of monuments was now beginning to sound just a little too certain of itself. My German comrades in skepticism called themselves «the secessionists», a slightly self-flattering gesture to the Weimar-era movement of artists, many of them Jewish victims of the Nazis. What had begun as an intellectually rigorous and ethically pure interrogation of the Berlin memorial was taking on the shape of a circular, centripetally driven, self-enclosed argument. It began to look like so much hand-wringing and fence-sitting, even an entertaining kind of spectator sport.

So when, suddenly last June, I was invited to descend from my lofty perch as commentator above the fray into the

muddy design-battle itself as one of five members of a newly reconstituted *Findungskommission*, I had already begun to suspect my own skepticism. I now asked myself a series of simple, but cutting questions: did I want Germany to return its capital to Berlin *without* publicly and visibly acknowledging what had happened the last time Germany was governed from Berlin? With its gargantuan, even megalomaniacal restoration plans and the flood of big-industry money pouring into the new capital in quantities beyond Albert Speer's wildest dreams, could there really be no space left for public memory of the victims of Berlin's last regime? How, indeed, could I set foot in a new German capital built on the presumption of inadvertent historical amnesia that new buildings always breed? As Adorno had corrected his well-intentioned but facile (and hackneyed) «Nach Auschwitz...» dictum, it was time for us to come down from our perch of holy dialectics.

But as one of the newly appointed arbiters of German Holocaust memory, the only Jew and foreigner on the *Findungskommission*, I also found myself in a strange and uncomfortable predicament. The skeptics' whispered asides echoed my own apprehensions: a mere decoration, this American Jew, a sop to authority and so-called expertise. I asked myself: was I invited as an academic authority on memorials, or as a token American and foreigner? Is it my expertise they want, or are they looking for a Jewish blessing on whatever design is finally chosen? If I can be credited for helping arbitrate official German memory, can I also be held liable for another bad design? In fact, just where is the line between my role as arbiter of German memory and my part in a fraught political process far beyond my own grasp?

In Jewish fashion, I can answer such questions only with more questions: How is Germany to make momentous decisions like this *without* the Jewish sensibility so mercilessly expunged from its national consciousness? When Germany murdered half of its Jewish population and sent the rest into exile, and then set about exterminating another 5 million or so European Jews, it deliberately - and I'm afraid permanently - cut the Jewish lobe of its culture from its brain, so to speak. As a result, Germany suffers from a self-inflicted Jewish aphasia. Good, sensible Jewish leaders like Ignatz Bubis counsel wisdom and discretion. But even that is not a cure for this aphasia. A well-meaning German like Lea Rosh takes a Jewish name and initiates a monument.

Neither is this a cure. No, the missing Jewish part of German culture remains a palpable and gaping wound in the German psyche—and it must appear as such in Berlin’s otherwise re-unified cityscape.

Uwe Schmitt tartly observes the crippled response in Germany now to anything a Jew says or does (referring here to George Konrad’s own interesting views on the memorial). The problem is that in voiding itself of Jews, Germany has forever voided itself of the capacity for a normal, healthy response to Jews and their ideas. Instead, it is all a tortured bending over backwards, biting one’s tongue, wondering what «they» really think of you. It is a terrible, yet unavoidable consequence of the Holocaust itself, this Jewish aphasia, a legacy of mass murder. Thus, I have begun to understand just this need for a foreigner and a Jew on the *Findungskommission*. Without a Jewish eye to save it from egregiously misguided judgements (like the winner of the first competition), anything is possible. This turns out to be a practical matter, as well as political.

So when asked to serve on this *Findungskommission* for Berlin’s «memorial to the murdered Jews of Europe», I agreed but only on the condition that we write a precise conceptual plan for the memorial. We would be clear, for example, that this memorial will not displace the nation’s other memorial sites, and that a memorial to Europe’s murdered Jews would not speak for the Nazis’ other victims, but may, in fact, necessitate further memorials to them. Nor should this memorial hide the impossible questions driving Germany’s memorial debate. It should instead reflect the terms of the debate itself, the insufficiency of memorials, the contemporary generation’s skeptical view of official memory and its self-aggrandizing ways. After all, I had been arguing for years that a new generation of artists and architects in Germany - including Christian Boltanski, Norbert Radermacher, Horst Hoheisel, Micha Ulmann, Stih and Schnock, Jochen Gerz, and Daniel Libeskind - had turned their skepticism of the monumental into a radical counter-monumentality. In challenging and flouting every one of the monument’s conventions, their memorials have reflected an essential German ambivalence toward self-indictment, where the void was made palpable yet remained unredeemed. If the government insisted on a memorial in Berlin to «Europe’s murdered Jews», then couldn’t it too embody this same counter-monumental critique?

Rather than prescribing a form, therefore, we described a concept of memorialization that took into account: a clear definition of the Holocaust and its significance; Nazi Germany's role as perpetrator; current reunified Germany's role as rememberer; the contemporary generation's relationship to Holocaust memory. Instead of providing answers, we asked questions: What are the national reasons for remembrance? Are they redemptory, part of a mourning process, pedagogical, self-aggrandizing, or inspiration against contemporary xenophobia? To what national and social ends will this memorial be built? Will it be a place for Jews to mourn lost Jews, a place for Germans to mourn lost Jews, or a place for Jews to remember what Germans once did to them? These questions are part of the memorial process, I suggested, so let them be asked by the artists, even if they cannot finally be answered.

Here I also reminded organizers that this was not an aesthetic debate over how to depict horror. The Holocaust, after all, was not merely the annihilation of nearly 6 million Jews, among them 1,5 million children, but also the extirpation of a thousand-year old civilization from the heart of Europe. Any conception of the Holocaust that reduces it to the horror of destruction alone ignores the stupendous loss and void left behind. The tragedy of the Holocaust is not merely that people died so terribly but that so much was irreplaceably lost. An appropriate memorial design will acknowledge the void left behind and not concentrate on the memory of terror and destruction alone. What was lost needs to be remembered here as much as how it was lost.

To this end, I also asked organizers to encourage a certain humility among designers, a respect for the difficulty of such a memorial. It is not surprising that a memorial such as Jacob-Mark's was initially chosen: it represented very well a generation that felt oppressed by Holocaust memory, which would in turn oppress succeeding generations with such memory. But something subtler, more modest and succinct might suggest a balance between being oppressed by memory and inspired by it, a tension between being permanently marked by memory and disabled by it. As other nations have remembered the Holocaust according to their founding myths and ideals, their experiences as liberators, victims, or fighters, Germany will also remember according to its own complex and self-abnegating motives, whether we like them or not.

Would such a precis justify going forward with the search? On the great strength of the submissions we received, I can answer emphatically, Yes. Of the artists we invited, including some of the most radically skeptical, nearly all agreed to participate. Their designs ranged across the entire spectrum of contemporary aesthetic sensibilities – from the conceptual to the figurative, from minimalist to landscape art, from constructivist to deconstructivist architecture. Indeed, we found the designs of all eight finalists to have painstakingly worked through the most difficult of these memorial questions. But in weighing the power of concept against formal execution and design, the members of the *Findungskommission* unanimously agreed that the two designs by Gesine Weinmiller and Peter Eisenman/Richard Serra far transcended the others in their balance of brilliant concept and formal execution.

Though equally works of terrible beauty, complexity and deep intelligence, the proposals by Weinmiller and Eisenman/Serra derive their brilliance from very different sources. That is to say, the choice here is not between the measure of brilliance in these two works but between two kinds of memorial visions - one is the genius of quietude, understatement, and almost magical allusiveness. The other is the genius of audacity, surprise and heretofore unimagined forms. One is by a young German woman of the generation who is now obligated to shoulder the memory and shame of events for which she is not to blame; the other is by two well-known Jewish Americans, architect and artist, one of whose families left Germany two generations ago. Together, they offered the public, government and organizers of the memorial an actual and stark choice.

Allow me to describe very briefly the most obvious strengths of these two designs. In Gesine Weinmiller's open plaza, visitors must descend into memory and wend their way through 18 walls composed of giant sandstone blocks scattered in a seemingly random pattern in the square. The walls surrounding the area on three sides create a rising horizon as one comes further into their compass, slowly blocking out the surrounding buildings and traffic noise. This space is both part of the city and removed from it. Only gradually does the significance of these forms, shapes and spaces begin to dawn on visitors: the 18 sections of stone wall recall *life* in Hebrew gematria (*chai*); the descent into the memory space counters the possible exaltation of such memory and suggests a void carved out of the earth, a wound; the stack-

ing of large stone blocks recalls the first monument in Genesis, a Sa'adutha or witness-pile of stones, a memorial cairn; the rough texture and cut of the stones recall the stones of the Western Wall in Jerusalem, the ruin of the Temple's destruction; their rough fit shows the seams of their construction; the pebbles on which we tread slow our pace and mark our visit in sound and in the traces our steps we leave behind. From a vantage point in one corner above the plaza, the scattered wall segments seem suddenly to compose themselves into a Star of David, even as they fall apart, a perspectival illusion. The memory of Jews murdered is constituted momentarily in the mind's eye before decomposing again. The lost Jews of Europe are reconstituted only in the memorial activity of visitors here. Built into this design is also space for historical text on the great wall at the bottom of this decline into memory. Such a text will not presume to name all the victims of the crime but will name the crime itself. Built into this space is the capacity for a record of Holocaust history and for the changing face of its memory.

Like Weinmiller's design, the proposal by Eisenman and Serra is anti-redemptory: it finds no redemption of the Holocaust in art or architecture - and in fact, it resists the attempt to redeem such events at any level. Toward this end, Eisenman and Serra propose an audacious challenge to the very idea of the monument, its supposed capacity to represent mass murder in the conventions of individual mourning. They create a new and overwhelming space that refers formally to the Jewish cemetery, especially that in Prague where the headstones are squeezed together in a jumbled mass - and then amplifies the form of such a cemetery, exaggerating it beyond recognition until it begins to turn against itself. The four thousand pillars stretch out in a waving field of tombstones 92 cm. apart, from one-half to five meters high. Such a field takes the vertical forms and turns their collected mass into a horizontal plane.

With one white pillar, the field is suddenly individuated and collected: the very idea of collective memory is deconstructed and replaced with collected memories of the individuals murdered, the terrible meanings of their deaths now multiplied and not merely unified. The land sways and moves beneath these pillars so that each one is some 3 degrees off vertical: we are not reassured by such memory, not reconciled to the mass murder of millions but now disoriented by it. Part of what Eisenman calls its

Unheimlichkeit, or uncanniness, derives precisely from the sense of danger generated in such a field, the demand that we now find our own way into and out of such memory. And because the scale of this installation will be almost irreproducible on film shot from the ground, it demands that visitors enter the memorial space and not try to know it vicariously through their snapshots. What will be remembered here are not photographic images but the visitors' actual experiences and what they remembered *in situ*. This is a threatening kind of memory-work whose sublimity lies in its nearness to the edge of possible meaning and in the transformative power of memory on those who remember.

Over time, the design by Serra and Eisenman did indeed gather the force of public and professional consensus, and Chancellor Kohl decided this would be his choice, as well. Despite our enthusiastic recommendation of Eisenman and Serra's design, in the sheer number of its pillars and its overall scale in proportion to the allotted space, the original design left less room for visitors and commemorative activities than we had wanted. Some of us also found a potential for more than figurative danger in the memorial site: at five meters high, the tallest pillars might have hidden some visitors from view, thereby creating the sense of a labyrinthine maze, an effect desired neither by designers nor commissioners. The potential for a purely visceral experience that might occlude a more contemplative memorial visit was greater than some of us would have preferred.

Therefore, among the modifications we requested of Peter Eisenman, now acting on his own, we asked for a slight downscaling of both the size of individual pillars and their number. In June 1998, I spent a day in Peter Eisenman's New York City studio to hear his rationale and to see the changes he had made, a day before he sent his newly designed model off to Berlin for safe-keeping. Shortly after, I could report to the other commissioners that our suggestions had not only been expertly incorporated into the design by Peter Eisenman, but that they worked, in unexpected ways, to strengthen the entire formalization of the concept itself. Here I also found that I had, in effect, collapsed my roles as arbiter, critic, and advocate - all toward finding the language that the Chancellor himself might use in justifying his decision to a still-skeptical public.

In Eisenman's revised design, I found that he had reduced both the number of pillars (from 4200 to about 3500) and their height, so that they now range from half a meter tall to about 3 meters or so in one section of the field. Where the «monumental» has traditionally used its size to humiliate or cow viewers into submission, this memorial in its humanly-proportioned forms would put people on an even-footing with memory. Visitors and the role they play as they wade knee-, or chest-, or shoulder-deep into this waving field of stones will not be diminished by the monumental but will be made integral parts of the memorial itself, now invited into a memorial dialogue of equals. Visitors will not be dwarfed by their memorial obligation here, nor defeated by memory-forms, but rather enjoined by them to come face to face with memory.

Able to see over and around these pillars, visitors will have to find their way through this field of stones, on the one hand, even as they are never actually lost in or overcome by the memorial act. In effect, they will make and choose their own individual spaces for memory, even as they do so collectively. The implied sense of motion in the gently undulating field also formalizes a kind of memory that is neither frozen in time, nor static in space. The sense of such instability will help visitors resist an impulse toward closure in the memorial act and heighten one's own role in anchoring memory in oneself.

In their multiple and variegated sizes, the pillars are both individuated and collected; the very idea of «collective memory» is broken down here and replaced with the collected memories of individuals murdered, the terrible meanings of their deaths now multiplied and not merely unified. The land sways and moves beneath these pillars so that each one is some 3 degrees off vertical: we are not reassured by such memory, not reconciled to the mass murder of millions but now disoriented by it.

In practical terms, the removal of some 700 pillars out of an originally-proposed 4200 or so has dramatically opened up the plaza for public commemorative activities. It has also made room for tourist buses to discharge visitors without threatening the sanctity of the pillars on the outer edges of the field. By raising the height of the lowest pillar-tops from nearly flush with the ground to approximately a half-meter tall, the new design also ensures that visitors will not step on the pillars or walk out over the tops of pillars. Since the

¹⁹ As quoted in Alan Cowell, «An Opponent of Kohl Puts Taboo Topic Into Election», *New York Times*, 26 July 1998, p. 13.

pillars will tilt at the same degree and angle as the roll of the ground-level topography into which the pillars are set, this too will discourage climbing or clambering-over. In fact, since these pillars are neither intended nor consecrated as tombstones, there would be no actual desecration of them were someone to step or sit on one of these pillars. But in Jewish tradition, it is also important to avoid the appearance of a desecration, so the minor change in the smallest pillars was still welcome.

²⁰ On the implications of this issue for traditional stances in the CDU and SPD, see Jeffrey Herf's insightful essay, «Naumann und Schroeder's 'Nein' zum Denkmal: Eine Neue Vergesslichkeit aus einer unerwarteten Ecke? », *Die Zeit*, 12 August 1998.

For these reasons, among others, the *Findungskommission* approved Eisenman's revised design and unanimously recommended it to the Chancellor and memorial commissioners. We had hoped for a memorial that would evolve over time to reflect every generation's preoccupations, the kinds of significance every generation will find in the memory of Europe's murdered Jews. In this memorial, which insists on its own incompleteness, its own working through of an intractable problem over any solution, we found a memorial that was a suggestive in its complex conception as it was eloquent in its formal design. As such, it came as close to being adequate to Germany's impossible task as is humanly possible. This is finally all we can ask of Germany's national attempt to commemorate the Nazi's murder of European Jewry.

By this time, the summer of 1998, national elections were looming, and Kohl's party had suffered several losses in preliminary regional elections earlier in the Spring. All watched and waited as deadlines for the Chancellor's announced decision passed without comment. Into this void other politicians occasionally leaped, looking for some political advantage in opposing the memorial. Berlin's Mayor, from Kohl's own party, wrote that it would be best to suspend the entire process indefinitely. And then, with national elections only weeks away, opposition leader Gerhard Schroeder's culture minister-designate, Michael Naumann, inexplicably made the memorial an electoral issue. In an amazingly ill-advised op-ed piece, Naumann compared Eisenman's design to something by Hitler's architect Albert Speer, and then concluded that any central memorial to the Holocaust in Germany would serve merely as «a suspension of guilt in art».¹⁹ The implication was that the Social Democrats, if elected, would move to block the memorial which had been approved by Helmut Kohl. In German interviews, Schroeder publicly backed his minister-designate on this issue; but in America, he diplomatically side-stepped the

²¹ I published this as «Die menschenmögliche Lösung des Unlösbaren», *Der Tages Spiegel*, 22 August 1998, p. 25.

issue altogether. As I write in *Septembre* 1998, the fate of the memorial seems to be hinging on political advantage and expediency alone.

Obviously, every memorial has built into it a political calculus. But by cynically reducing the national question of Holocaust memory in Germany to a partisan electoral issue, the Social Democrats raise dark and deeply disturbing questions as to their motives. What is the political gain in such a position? Would a Schroeder-era include a moratorium on new memorials everywhere in Germany for their intrinsic incapacity to memorialize history? Or will there be only a moratorium on new Holocaust memorials? Have German Social Democrats actually moved from the reconciliative positions of Willy Brandt and Richard von Weizsäcker to the rejectionist stance of Michael Naumann? ²⁰

Since it's clear that Naumann was not playing to an international audience of scholars and survivors who, even in their ambivalence, overwhelmingly support a central memorial, then I must ask who is audience is. A shadow constituency in Germany that secretly but fervently wants no sign of Germany's past crimes marring their capital's magnificent new landscape? Or worse, those who are secretly happy that at least the war against the Jews was won, even if the larger war was lost? Is this the swing vote in Germany today? Either Naumann's position is based in principled, if half-baked platitudes on the efficacy of memorials, or it stems from a cold electoral calculation, a seemingly elevated gesture actually aimed at Germany's sullen minority.

Once it became clear that as an electoral issue, the memorial would only burn any politician who came too close to it, a truce of sorts was called. On the eve of a vote in the Berlin Senate on August 26 to determine whether or not the City of Berlin would continue to support a central «memorial to the murdered Jews of Europe», Mayor Diepgen announced that he had enough votes to block the memorial. In response, the memorial's organizers asked me to publish my assessment of Eisenman's revision. It would be the first public presentation of the new design itself and, the organizers hoped, it would also sway the vote toward the memorial. ²¹ Whether it was as a result of my article or not, two days after my assessment appeared, Chancellor Kohl and Mayor Diepgen agreed to defer all further discussion on the memorial until after the September 23 elections.

Gérard WAJCMAN*

Past decisions to go forward with the memorial, even if made for wrong-headed reasons, have also created their own set of political realities, no less consequential for all their political logic. At this point, the only thing worse than making the monument now would be to reverse course and deliberately choose not to make it. The unwelcome guest of Holocaust memory has already been invited to Germany's millennial party. To disinvite this guest now, as unpopular as he may be, would seem to give grave offense to the memory of all whom this guest represents.

On the other hand, by choosing to create a commemorative space in the center of Berlin - a place empty of housing, commerce or recreation - the Chancellor reminds Germany and the world at large of the self-inflicted void at the heart of German culture and consciousness. It is a courageous and difficult act of contrition on the part of the government. Because the murdered can respond to this gesture with only a massive silence, the burden of response must fall on living Germans - who in their memorial visits will be asked to recall the destruction of a people once launched in their name, the irredeemable void this destruction has left behind, and their own responsibility for memory itself.

On balance, therefore, I believe the new government - culture minister designate Naumann's objections notwithstanding - must build the memorial and give the public a choice, even an imperfect choice: let them choose to remember what Germany once did to the Jews of Europe by coming to the memorial or by staying at home, by remembering alone, or in the company of others. Let the people decide whether to animate such a site with their visits, with their shame, their sorrow, or their contempt. Or let the people abandon this memorial altogether, making it a victim of their not-so-benign neglect. Then let the public decide just how hollow or how substantial a gesture this memorial is, whether or not any memorial can ever be more than a ritual gesture to an unredeemable past.

* Gérard Wajcman est l'auteur d'un livre sur l'art et la question de la shoah, *L'objet du siècle*, Verdier, Paris, 1998.

Le Cinéma et l'oubli

On peut voir en ce moment au cinéma *The Last Days* - Les derniers jours-, documentaire américain de long métrage réalisé par James Moll, co-produit par Steven Spielberg et la Survivors of the Shoah Visual History Foundation créé par lui en 1994. Ce film est construit autour de cinq rescapés hongrois de la shoah ; il est formé d'interviews (selon un schéma fixé par Spielberg pour les entretiens destinés à sa Fondation, chacun y parle de sa vie avant, pendant et après les camps), de séquences filmées aujourd'hui en Hongrie ou sur le lieu des camps, et d'images d'archives.

Ce film est dangereux.

Jugement absurde ? Scandaleux ? Que James Moll et Steven Spielberg soient animés des meilleures intentions du monde, nul n'en doutera. Mais que penser d'un film qui veut apporter une contribution à l'histoire et qui s'attache en vérité à jeter la confusion dans les faits ? Que penser d'un film qui prétend exposer au monde la vérité sur le crime insondable que fut la shoah et qui, en vérité, traite ceux qui en sont revenus comme les personnages d'un mélodrame très très triste, comme si les auteurs pensaient que, face aux chambres à gaz, il ne pouvait y avoir de but plus haut que d'émouvoir le spectateur ? Que penser d'un film qui se veut au premier rang dans la bataille pour la mémoire et qui cherche surtout à apaiser les esprits ?

Que c'est un film dangereux commis avec les meilleures intentions du monde.

Étranges imprécisions

Le film est consacré à l'histoire de cinq « survivants de l'Holocauste », deux hommes et trois femmes, Bill Bash,

Tom Lantos, Renée Firestone, Alice Lok Cahana et Irene Zisblatt. Une idée forte soutient le film au début, et elle donne la raison du choix de ces cinq américains tous originaires de Hongrie : l'ampleur de la déportation des juifs hongrois organisée par Eichmann à partir du printemps 1944 (entre le 15 mai et le 9 juillet 44, ce sont 450 000 juifs hongrois qui sont conduits et gazés à Auschwitz, dans un pays où on comptait environ 750 000 juifs en 1941), alors même que le Reich est déjà en état de défaite militaire, démontre qu'il faut penser de façon séparée la logique de la shoah et celle de la guerre en tant que telle, que l'une ne s'explique pas par l'autre : le cas de la Hongrie rend éclatant que pour les nazis, l'extermination des juifs pouvait être le but essentiel, au risque même d'affaiblir leur effort de guerre.

Avec une telle idée de départ, on attendrait alors que ce documentaire s'attache à nous éclairer, par des témoignages, sur la mise en œuvre spécifique de la «solution finale» en Hongrie, que le cinéma apporte ainsi une nouvelle contribution à la connaissance de la shoah.

Or on n'a rien de tout ça. Ce film n'éclaire sur rien. Si, dans cette série d'anecdotes tragiques qui fait le style du film, on garde en tête telle ou telle histoire poignante, *The Last Days* nous plonge au contraire, curieusement, dans la plus grande confusion sur les faits proprement «documentaires».

Cas bizarre d'un documentaire sur la shoah qui cherche à transmettre non pas des faits ou des témoignages, mais d'abord de l'émotion. Il faudrait même dire : seulement de l'émotion. Comme si une philosophie le conduisait - inconsciemment ? - : le cinéma n'a surtout rien à voir avec la vérité. Etrange philosophie pour un documentaire.

Dans l'accumulation d'approximations, d'imprécisions et d'inconséquences graves qui peuplent le film et qu'on pourrait citer comme exemples, il est intéressant de se pencher sur le problème particulier que soulève ce qui apparaît, à première vue, seulement comme une négligence, à la fois gênante et nuisible, soit ce fait que les documents d'archives qui «illustrent» le film sont montrés sans aucune référence ni indication d'usage de date ou de lieu. Divers, nombreux, importants (certaines images de camps filmées en couleurs, nouvellement restaurées, semblent n'avoir jamais été vues auparavant), parfois bouleversants, on ne sait donc, en les voyant, ni ce que ces images représentent exactement, ni où elles ont été filmées, ni par qui, ni à

quelle date. En sorte que, n'étaient les visages, l'allure des personnes, le style des voitures ou la qualité spéciale de l'image, on pourrait, éventuellement, pour certains, ne pas se rendre compte qu'il s'agit là de documents d'archives.

C'est au point qu'on ne sait donc absolument pas si ces images d'archives ont le moindre rapport avec le récit des survivants, s'il s'agit de Hongrois, ou même de Juifs, ou même de camps nazis, ou même de la période 39-45 - si même ce sont donc là des archives ? Bien entendu, une telle absence de références ouvre potentiellement à toutes sortes d'effets pervers ou désastreux : au mieux, pour les spectateurs bienveillants, à l'incertitude et à la confusion, à la perplexité éventuellement ; mais, au pire, pour d'autres esprits moins bienveillants, au soupçon de manipulation, voire à l'accusation de faux.

Mais surtout, avant tout, au-delà des arguments nauséabonds ou des usages criminels auxquels cela peut prêter, en mêlant indistinctement, sans principes, dans une même coulée d'émotion, les paroles de témoins et les images d'archives, c'est le film tout entier qui est entamé, jusque dans sa raison d'être ; il y perd toute puissance de vérité, devenant ainsi un objet déréalisé : les scènes d'archives semblent ainsi flotter entre les récits des survivants comme passent des souvenirs anciens, l'image particulière des films restaurés leur donnant, avec cet aspect délavé, légèrement embrumé, avec ce grain spécial, léger, de voile, une texture comme de rêve.

On est en droit de s'étonner qu'un film qui se donne pour documentaire fasse si peu de cas des règles les plus élémentaires qui régissent non seulement le travail de l'historien, mais celui déjà de tout journaliste, et à propos du plus petit événement. La shoah ne mériterait pas la rigueur qu'on est en droit d'attendre du récit dans un journal d'un simple fait divers ?

Un album de souvenirs

Mais si ce «petit défaut» concernant les films d'archive appelle toute notre attention, c'est qu'il a, en vérité, de très graves conséquences : dès lors qu'elles ne sont pas situées comme des documents historiques, les images d'archives prennent alors une valeur d'images d'album. Autant dire que si on glisse de l'archive dans le registre des vieilles images, on passe ainsi en somme de l'Histoire aux histoires anciennes : dans un album on ne range pas des

documents mais des vieux souvenirs. Les bons et les mauvais. Du coup, quelles qu'elles soient, de telles images seront évocatrices ou émouvantes. Jamais vraies.

The Last Days démontre, paradoxalement, un formidable art cinématographique de désamorcer toute la force des images. Tout paraît ici lointain, émoussé, affadi, et si on se laisse guider par ce sentiment de l'album du temps passé qu'on feuillette, on dirait apaisé, presque nostalgique, humanisé -autant dire, quand il s'agit d'images de l'extermination, minimisé.

C'est le film tout entier qui se donne comme une sorte d'album de la vie juive au XXe siècle, avec tout ce que cela a de touchant, avec ses malheurs et ses bonheurs, comme de juste -Auschwitz entre sans doute ainsi au chapitre des malheurs...

Ce serait assez justement qualifier *The Last Day* que de dire que c'est un film à dimension «humaine», racontant des histoires «humaines» ; tout ici est, avec frémissements, profondément, merveilleusement «humain». Or, loin d'être une immense qualité, c'est au contraire une faute immense : elle n'a pas seulement pour effet d'atténuer l'horreur, elle constitue une trahison irrémédiable de la shoah. Parce que le problème, central, insurmontable, c'est que, témoigner de la shoah, c'est témoigner d'un fait qui excède précisément toute humanité, proprement inhumain.

Un fait aussi au-delà de tout souvenir. En ce sens, les souvenirs ne sont pas la mémoire. Les souvenirs, c'est seulement ce dont quelqu'un se souvient. Mais qui se souviendra de ce qui se passait à l'intérieur des chambres à gaz ? La mémoire a, elle, à porter ça, à porter, au-delà des souvenirs, ce dont personne ne se souvient, ce dont il est peut-être même impossible de se souvenir, ce dont ni les images ni les mots ne suffiraient à garder le souvenir - ce qui excède tout dire ou toute représentation possibles. Cela peut s'appeler l'horreur. La mémoire, par-delà son propre souvenir, c'est encore ce qui porte le souvenir de tous les autres. La mémoire, c'est d'abord leur mémoire, c'est la mémoire des autres.

Du témoin à la maman

Cette dégradation qui neutralise les images d'archives, qui fait que le film quitte le registre documentaire pour prendre une consistance de fiction à pâte molle, s'accorde avec

une altération profonde de la valeur même de la parole des survivants : elle aussi paraît «humanisée» ; elle aussi tend, insensiblement, à glisser du statut de témoignage à celui de souvenirs : de ceux qu'on raconte à ses proches, à ses enfants, sur la vie d'antan, sur comment c'était là-bas, avec ce que ce genre de paroles peut avoir de touchant, mais aussi d'incertain, avec ce qu'elles charrient d'oublis et de reconstructions, ce que les enfants, en silence mais sans en être dupes, pardonnent volontiers à leurs vieux parents, avec indulgence et tendresse.

Or on remarque justement que les enfants ou petits enfants de ces témoins (de grands adultes aujourd'hui, mais enfants toujours, aimants et aimés) interviennent dans certaines séquences, et que, par leur présence aux côtés des survivants, ce sont eux qui occupent en fait la fonction, à l'écran, d'adresse de la parole, à la place des interviewers réels qui sont, eux, totalement absents de l'image et du son, pas discrets : carrément gommés, comme effacés.

Pourquoi ?

C'est comme si la transmission ne pouvait connaître qu'une seule voie : celle du récit familial, de la confiance, de la parole intime que les parents délivrent aux enfants, pour transmettre, bien sûr, mais justement avec délicatesse, avec retenue, cette retenue où se mêlent à la fois la trop grande douleur, un sentiment de dignité, de pudeur, et aussi la volonté élémentaire, farouche, presque animale de préserver ses propres enfants, non seulement de ça mais même du récit, du souvenir de ça. Le résultat de cette sorte de dispositif dans le film est que, d'un côté, ces enfants attendris deviennent ainsi les relais, les représentants sur l'écran des spectateurs du film, en même temps que, devant l'écran, nous devenons, nous spectateurs, à notre tour ces enfants émus à qui un papa ou une maman raconte avec retenue les histoires affreuses et touchantes du temps passé.

Dissolution des témoins

En filmant la parole des survivants comme une affaire de famille, en renfermant leurs récits dans l'espace sentimental d'une confiance, privée, de pères et de mères racontant leur vie à leurs enfants, ce film, en vérité, au contraire de ce qu'on pourrait attendre ou supposer, empêche ces cinq survivants d'être vraiment des témoins. Parce qu'être témoin, ce n'est pas seulement «y avoir été», ni même seulement «en parler», c'est adresser sa parole non plus aux siens, en

privé, mais, au plein sens, la confier à l'Autre, à tous les autres.

Au soin que James Moll prend à garder la parole des témoins dans l'espace intime, étroit, feutré d'une adresse à la chair de sa chair, à ce qu'un être a de plus proche, on mesure à quel point ce film mise sur la proximité et l'effusion, sur l'identification du spectateur aux survivants. C'est un choix.

A quoi le film de Claude Lanzmann, *Shoah*, opposait une monstration obstinée de l'autreté. Un autre choix. Livrer un témoignage, ce ne peut être, comme le suggère *Les Derniers Jours*, convier les spectateurs à rejoindre au plus près des hommes et des femmes dans leur douleur, à s'émouvoir avec eux, à effacer en somme, dans la sympathie qui rapproche, la distance réelle qui nous sépare. Les survivants eux-mêmes, ceux qui sont revenus d'entre les morts, sont les premiers à savoir que personne jamais n'éprouvera entièrement ce que d'autres ont pu éprouver. Permettre à des témoins de témoigner, c'est au contraire leur permettre d'accomplir ce désir de sortir hors de soi, d'affronter cette distance - qu'elle soit celle de l'immensité du chagrin, de l'excès d'horreur, de l'incompréhension, du temps passé, ou simplement ce fait réel, obstiné, irréductible, que nous, spectateur, nous ne sommes pas eux. Et donc que nous ne saurons jamais complètement, jamais vraiment. C'est pourquoi il importe de témoigner et de transmettre.

Témoigner, c'est s'adresser dans la distance à cet Autre distant, avec le désir de le changer - et non, comme on le ferait avec son enfant, cet autre soi-même, avec la volonté au contraire de le protéger, de le soustraire.

Témoigner est un acte, un acte bouleversant. Il est pour le témoin un désir au-delà d'être entendu : que cette parole fasse événement. Qu'elle suscite à son tour un désir. Il témoigne pour que d'autres adviennent à leur tour comme témoins. C'est pourquoi, si nous entrons, comme spectateur, voir un film comme celui de Claude Lanzmann, quand nous en sortons, nous savons que nous ne sommes plus tout à fait des spectateurs, que nous avons la charge de quelque chose, que nous avons désormais des comptes à rendre - à nous-mêmes. *Shoah* a la volonté et le pouvoir de changer le spectateur en témoin. *The Last Days* n'en a pas le pouvoir, c'est aussi que ce n'est pas le désir que transmet ce film.

Si on conçoit ainsi l'acte de témoigner comme un acte, bouleversant, on ne peut douter que tel fut le désir qui animait Bill Bash, Tom Lantos, Renée Firestone, Alice Lok Cahana et Irene Zisblatt. Seulement, tel qu'il est, le film de James Moll dévoie ce désir et les détourne de cet acte : il leur donne moins, à eux, l'occasion de nous changer et de nous charger, qu'il ne nous donne, à nous, l'occasion de nous émouvoir : en définitive de nous décharger, par les larmes. C'est au spectateur et non aux témoins que ce film offre une occasion : celle, somme toute, de s'en tirer à bon compte.

En cela, on ne saurait dire que ce film délivre «des témoignages sur la shoah» : ce film est une entreprise de liquidation des témoins.

L'oubli des morts

Il y a une dernière raison, plus radicale encore, pour accuser ce film de liquider les témoins.

Cela met en cause le type d'interviews conçus par Spielberg pour les entretiens destinés à sa Fondation, et dont le schéma a été suivi à la lettre dans *The Last Days*. Chacun y est appelé à parler de sa vie avant, pendant et après les camps. Est-ce cela témoigner ? Surtout, est-ce cela que pouvaient souhaiter Bill Bash, Tom Lantos, Renée Firestone, Alice Lok Cahana ou Irene Zisblatt ? Est-ce cela qu'ils avaient en tête en acceptant de se présenter devant la caméra de James Moll ? Pour parler d'eux ? On a du mal à penser qu'ils aient eu autre chose en tête que de parler des autres. De témoigner, en effet. C'est-à-dire de parler pour les six millions de morts, les six millions de noms.

Comme Herman Melville le pensait des livres, on attendrait d'un film sur la shoah qu'il soit le moyen donné aux morts de s'adresser aux vivants. C'est ainsi que le film de Claude Lanzmann a été voulu et pensé, c'est ainsi qu'il est. Par la bouche des témoins, c'est la voix des morts qui se donne à entendre. *Shoah* est le moyen qu'ont les morts de se montrer aux vivants. En quoi il est un Témoin, et accomplit l'acte d'une transmission, c'est-à-dire qu'il ouvre sur l'avenir de la mémoire. Dans *The Last Days*, les morts n'ont pas leur place, le film s'offre, lui, comme un album de la vie juive, de la vie des vivants, de la vie qui va et qui laisse tant de souvenirs derrière soi.

Ce film est comme tout album où l'on renferme les vieux souvenirs, il est fait pour être refermé.

Maurice CLING
Professeur des
Universités honoraire
Président-délégué
de la FNDIRP

En cela, on ne peut pas dire, comme les auteurs doivent le penser, et comme certains veulent le croire, que *The Last Days* est même un film «sur la shoah». Ce film serait plutôt sur l'oubli, il serait l'adresse d'un adieu à un triste, un terrible événement du XXe siècle, un événement passé d'un siècle passé. Ce film engage à l'oubli.

On disait «dangereux» ?

* *Les crématoires d'Auschwitz*, page 91, Editions du CNRS, 1993.

** Texte publié pour la première fois dans *Le Monde Juif* (n° 156, janvier-avril 1996 - édition du Centre de Documentation Juive Contemporaine, Paris). Nous remercions sa rédaction pour son aimable autorisation de le republier.

Sur une page de J.-C. Pressac * **

¹ Il s'agit du secteur tzigane de l'immense camp de Birkenau.

² Il fut condamné à mort, et pendu le 7 avril 1947 dans le camp d'Auschwitz. Le document a été traduit en français sous le titre *le Commandant d'Auschwitz parle*, Julliard, Paris, 1959.

Des appréciations très flatteuses avaient salué dans presque toute la presse française la parution en 1993 de l'ouvrage de

Jean-Claude Pressac *Les crématoires d'Auschwitz*, qui prétendait apporter une «*reconstitution historique enfin affranchie des témoignages oraux ou écrits, toujours faillibles et se contractant avec le temps*» (sic, p.2). Le tintamarre médiatique qui avait entouré la publication pouvait à bon droit susciter quelques interrogations, tant il est vrai que les chercheurs se caractérisent généralement par la prudence, laissant à leurs pairs le soin de juger leur travail. Il convient maintenant d'examiner cette étude présentée alors comme scientifique.

L'ouvrage comporte en premier lieu une analyse très fouillée des plans de chambres à gaz et des fours crématoires, ainsi que des éléments de la correspondance technique et commerciale des SS avec les firmes concernées ; seuls des spécialistes seraient capables d'en apprécier la valeur. En accordant volontiers que certains documents apportent des informations à ce qu'on savait déjà, je m'abstiendrai de me prononcer sur ce point.

En revanche, l'étude historique développée notamment à partir des analyses techniques est accessible à chacun sur le plan du traitement des faits et des documents, cités ou non. On ne reviendra donc pas sur ce qu'a de choquant la condamnation globale des milliers de témoignages écrits depuis un demi-siècle, balayés d'un trait de plume dans l'introduction de l'ouvrage en une phrase qu'au reste plusieurs critiques avaient à juste titre relevée. On se bornera à verser au dossier l'analyse d'une seule page de l'ouvrage, qui incite à s'interroger sur sa qualité scientifique. Gageure, dira-t-on ? Qu'on en juge.

Le trucage de texte

Retenue en raison de la variété de ses facettes, la page 91 est consacrée à la visite d'Auschwitz le 16 juin 1944 d'Oswald Pohl, général d'armée SS, adjoint d'Himmler pour les questions économiques du système concentrationnaire. L'ex-commandant du camp Höss «*lui montra le camp des Tsiganes*». ¹

Or, ce même Rudolf Höss relate dans son autobiographie écrite à la prison de Cracovie avant son procès de mars-avril 1947 ² comment il fit visiter à Himmler ce camp de Tsiganes en juillet 1942. Les deux textes coïncident, comme le montre la présentation suivante qui met en évidence la réécriture :

**Texte de R. Höss (autobiographie)
(p. 168)**

Il put tout voir

les baraques remplies à éclater

les conditions sanitaire insuffisantes

l'infirmierie regorgeant de malades

Il prit connaissance des statistiques de mortalité
relativement faible comparées à l'ensemble du
camp, mais énormes par rapport au nombre
d'enfants

**Texte de J.-C. Pressac
(p. 91)**

Il ne lui épargna rien

du manque de place

des déficiences sanitaires

de la prolifération des malades

du taux de mortalité excessif

Les enfants atteints de «noma»
Tsiganes atteints de «noma»

les enfants

⁴ De même, il ne craint pas d'écrire p. 130 que Höss tente «*fin 1944 avec son ancien adjudant le capitaine SS Joseph Kramer, d'améliorer la situation de Bergen-Belsen, désastreuse à cause du typhus, mais échoue totalement, comme les Anglais le constateront*» (sic). On ne peut qu'admirer l'hypocrisie de la remarque finale. Le pauvre homme échoue toujours : il essaie «*en janvier 1945, sans succès, de régulariser les évacuations des camps d'Auschwitz et de Gross-Rosen vers l'intérieur du Reich et d'en atténuer la mortelle brutalité*» (sic). Etant moi-même alors évacué d'Auschwitz dans ce secteur, je serais très curieux de connaître les sources de cette affirmation aberrante. Ne proviendrait-elle pas des Mémoires de l'intéressé (pp. 239-243), non citées, une fois de plus ?

ces joues si creuses qu'elles devenaient
nécrosées ³
translucides

aux joues

**Suite du texte de R. Höss (autobiographie)
texte de J.-C. Pressac
(p. 168) :**

le lent pourrissement de ces corps vivants
gangrène³ fétide

ces petits corps décharnés
hérons dépenaillés

(...) Himmler donna l'ordre de liquider
demanda l'autorisation
tous les Tsiganes exception faite de ceux
paragraphe, p. 92, M.C.)
qui étaient encore capables de travailler (p. 196)
le camp des Tsiganes,

Si l'on avait vraiment l'intention de garder les
n'était pas légal parce que les
Tsiganes uniquement pendant la durée de la guerre

**Suite du
(p. 91) :**

souriant de

ces petits

Höss lui

(fin du
de liquider

*c'est-à-
dire d'en
extraire les
aptés au
travail et
de gazer le
reste*

⁵ Selon Kenrick et Puxon (*Destins gitans*), le camp des Tsiganes ayant été créé en février 1943, Höss se trompe de date en ce qui concerne la visite d'Himmler et son ordre d'extermination. Les auteurs en faisaient la remarque dès 1974, soit près de vingt ans avant Pressac.

*ce qui
Tsiganes
n'étaient
en déten-
tion pré-
ventive que
pour la
durée de la
guerre*

³ «Noma» : stomatite gangreneuse pouvant se compliquer de nécrose du massif facial in Dictionnaire de médecine, Flammarion, édition de 1975, p. 518)

⁶ On peut noter à cet égard que, contrairement à l'usage des publications scientifiques, non seulement J.-C. Pressac ne présente aucun état de la question au début de son étude, qui permettrait de cerner son apport personnel, pas plus que de bibliographie qui faciliterait cette tâche pour le lecteur.

⁷ J.-C. Pressac *dixit* : cf. *Le Patriote Résistant*, n°848, p. 21. Ici encore, il montre le bout de l'oreille. Il n'y a pas pour les historiens de «*critique révisionniste*», pour la bonne raison que le terme de «révisionniste» appartient dans ce sens à R. Faurisson et n'est nullement reconnu par la communauté scientifique; que d'autre part, il n'existe qu'une seule critique : la critique historique.

⁸ On notera à ce sujet que J.-C. Pressac emploie aussi dans son ouvrage l'expression piégée forgée par R. Faurisson : «chambres à gaz homicides». Elle vise à brouiller les cartes en suggérant que les chambres à gaz étaient destinées aux poux et devrait donc être bannie des publications scientifiques.

Contrairement à ses déclarations liminaires, l'auteur ne rejette donc nullement tous les témoignages. Celui-ci, rédigé par le commandant d'Auschwitz peu avant son jugement, devrait pourtant être utilisé avec la plus grande circonspection. D'autre part, J.-C. Pressac ne mentionne pas sa source, alors que l'ouvrage ne compte pas moins de 317 notes de ce genre.

Critique du contenu

Notons d'abord qu'il reprend à son compte de manière a-critique les déclarations de Höss en ce qui concerne les «*inaptes*» au travail (ligne 4), comme du reste il l'avait fait dans l'*Album d'Auschwitz*⁴. Ces prétendus «*inaptes*» de la terminologie SS sont en fait tous les déportés jugés inutiles pour les besoins en main-d'œuvre du camp et des entreprises environnantes (Voir *Le Patriote Résistant*, n° 603, p. 16).

Il écrit plus bas que les convois hongrois de l'été devaient apporter de la main-d'œuvre pour réaliser les futures constructions (lignes 13-17), comme si les SS manquaient de main-d'œuvre à Auschwitz, eux qui pouvaient puiser dans les convois qui affluaient d'une quinzaine de pays d'Europe. Aucune source n'est citée pour étayer cette affirmation, pas plus que pour la suivante : «*Pohl savait qu'il promettait du vent*» (ligne 24), dont il semble bien qu'elle soit née de l'imagination de l'auteur. De même : «*Pourtant, il avait besoin de la reconnaissance de ses subordonnés, de l'illusion de sa puissance*», etc. (lignes 23-25). Aucune source n'est mentionnée.

D'un des plus hauts responsables des crimes nazis sans précédent dans l'histoire, pendu par jugement du Tribunal de Nuremberg en 1951 - qui est dépeint comme «*impressionnable et sensible*» (sic, p. 59) -, on peut lire que la vue des enfants Tsiganes devant les *Krematoriums* le «*fouailla*» (ligne 36), et qu'il «*dut comprendre que son administration avait transgressé l'éthique courante et en serait stigmatisée*» (ligne 40-42). A ce moment, «*il maudit*» Himmler (lignes 43-44). Aucune source.

Quant à l'affirmation de la ligne 44 selon laquelle Höss aurait demandé à Pohl «*l'autorisation de liquider le camp des Tsiganes*», il est clair qu'une telle décision ne relève pas du responsable des questions économiques. Et contrairement à l'idée qu'«*il est possible que Pohl en refusa la respon-*

sabilité» (lignes 4-5), il est évident que Höss n'aurait posé la question qu'au service compétent.

J.-C. Pressac mentionne accessoirement dans la note 132 de la p. 102 parmi les erreurs chronologiques de Höss «*la visite imaginaire*» par Himmler du camp des Tsiganes en juillet 1942, «*certainement effectuée*» par Pohl selon lui en juillet 1944⁵. Le lecteur découvrira peut-être alors le motif de substitution des deux chefs SS. Mais en l'absence de toute mention des sources, il ne saura pas les raisons de la certitude de l'auteur. Il semble bien qu'il soit passé d'une hypothèse à une déclaration péremptoire : «*la visite imaginaire*». Quant à l'utilisation douteuse du texte de Höss, le lecteur n'en sera naturellement pas informé.

La mise en scène

Un dernier aspect mérite d'être mis en lumière. On a vu que les enfants dont Höss avait décrit «*le lent pourrissement*» sont montrés dans l'étude J.-C. Pressac «*souriant de gangrène fétide*» ce qui témoigne d'un talent littéraire incontestable : sont ajoutés le sourire et l'odeur, pour faire bonne mesure. Sur sa lancée, il se complaît visiblement à décrire «*les petits hérons dépenaillés*» (ligne 37) devant «*les noires baraques-écuries*» (ligne 38), «*sous le ciel d'azur*» - quelle délicatesse ! - ; à gauche, «*les cheminées crachant des flammes*» (ligne 39), et «*à droite une nuée blanchâtre*» montant des fosses (ligne 40). On ne peut se défendre de sentir dans cette description une certaine fascination morbide.

On a pu constater la dissimulation des sources⁶, le trucage du texte d'origine, les élucubrations sur les états d'âme du chef SS, soit fantaisistes, soit tendant à le présenter humain et sensible, dans la tradition faurissonienne. Car il s'agit d'un ex-disciple du maître, formé par lui «*à la critique révisionniste*»⁷, qui se dit certes convaincu maintenant de l'existence des chambres à gaz⁸, mais qui est loin d'avoir dépouillé le vieil homme.

Ouvrages cités

- *L'Album d'Auschwitz*, traduction française de l'ouvrage paru aux Etats-Unis en 1981, J.-C. Pressac a collaboré à l'édition française, Le Seuil, 1983.
- J.-C. Pressac : *Les crématoires d'Auschwitz, la machinerie du meurtre de masse*, éditions du CNRS, 1993.

**Charlotte
GOLDBERSZT**

- Rudolf Hoess : *Le Commandant d'Auschwitz parle*, Julliard, 1959. Autre graphie : Höss.
- Donald Kenrick et Grattan Puxon : *Destins gitans. Des origines à la «Solution finale»*, Calmann-Lévy, 1974.

Note de la Rédaction : Rectificatif.

Maurice Cling, dans son article intitulé *Quelques remarques sur la responsabilité dans le génocide des Juifs* paru dans notre numéro 64 de juillet-septembre 1999, nous demande d'apporter la correction suivante en note 3 de la page 38 : «illusion» est à remplacer par «illustration».

Correspondance du ghetto

VARSOVIE - LIEGE 1934-1942

Charlotte Goldberszt est née à Liège en janvier 1932. Ses parents, émigrés de Pologne en 1925, ont habité Charleroi (Gilly) jusqu'en 1929 avant de partir à Liège. Sa soeur aînée est née à Charleroi (en 1929). Elle a passé les années douloureuses de la guerre en France, et

BANQUE DE BRUXELLES
Société Anonyme

Le 18/01 1941

Vendu à M^{me} B. Lorenblas.
Rue Tuts-en-Lock, 46 Liège

Mod. XL 500

Chèques sur	Devises	Montants en Devises	Cours	Francs Belges
Plevring L. belge en faveur de Warschau - Gänzenstrasse 59 St. Leonard (Pologne) (Secours)		Madame G. Lorenblas	18/15 C/B.B. Frais	308 - 24 -
			TOTAL	324 -

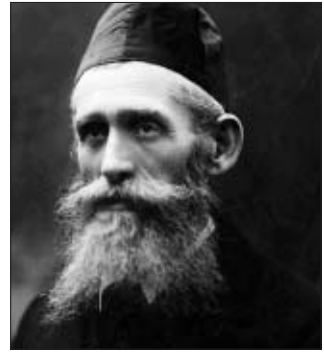
324 -

Stamp: BANQUE DE BRUXELLES, 18 JAN 1941, SERVICE DE L'IMP.

notamment à Marseille jusqu'en septembre 1942.

Malgré les nombreux visas délivrés pour le Portugal, l'Ouganda, la Palestine, le Congo et les Etats-Unis, sa famille n'a pu quitter la France et a tenté de passer en Suisse. Mais arrêtés à la frontière, ils ont été envoyés au camp de Rivesaltes, dans les Pyrénées. Sa mère, sa soeur et elle-même ont été sauvées grâce à l'intervention d'un haut fonctionnaire français. Son père a été déporté depuis Nice vers Auschwitz, au camp de travail de Monowitz, en septembre 1943. Il est mort en juin 1944 dans les «Marches de la mort».

Toute sa famille polonaise a disparu dans le ghetto de Varsovie...



Sjava Horenblas

En 1996, un an après la mort de notre mère, nous avons vidé son appartement, ma sœur et moi. Nous avons retrouvé dans sa cave, au milieu de multiples valises, une boîte en gros carton brun, partiellement déchirée, sur laquelle ma mère avait écrit de sa belle écriture régulière : «papiers d'avant-guerre».

Nous avons eu beaucoup de mal à nous plonger dans cet univers, le nôtre, dont personnellement je ne connaissais que peu de choses étant donné mon jeune âge à cette époque.

Beaucoup de ces documents avaient appartenu à notre tante Brogna, sœur de notre mère, qui avait passé la guerre en Belgique, cachée à l'Hôpital de Bavière de Liège, et était morte en 1945, très peu de temps avant notre retour de France.

Parmi ces papiers familiaux, nous avons découvert la seule carte envoyée le 30-1-44 par notre père, du camp de Monowitz, où il avait été déporté en octobre 1943.

Cette carte, qui nous était destinée avait été adressée, sans doute pour des raisons de sécurité, à Nice, chez la personne chez qui notre père avait été hébergé. Je n'en connaissais pas l'existence.

Entre autres découvertes, une enveloppe contenant vingt cartes postales écrites en polonais, sagement classées, provenant de ma famille maternelle de Varsovie. Elles s'échelonnent du 13-8-1934, annonce de la mort de ma grand-mère Dina, au 6-6-1942, dernière carte en provenance de Varsovie. La dernière carte, datée du 29-7-1942, a été envoyée de Czenstochova, par Joseph Litman, frère de mon oncle Charles Litman. Toutes ces cartes étaient adressées à ma tante Brogna, à notre adresse de Liège : Madame B. Horenblas ou B. Grynbaum, son nom de femme mariée, 46



Dina Horenblas



Léon Horenblas



Dora Horenblas

rue Puits en Sock, Liège, Belgique (Le résumé de ces cartes traduites se trouve en fin du présent texte).



Broгна Horenblas

Dernière carte reçue de Pologne de Joseph Litman : Il dit avoir reçu avec grande joie plusieurs paquets qui lui sont d'un grand secours. Il souhaiterait recevoir des vêtements, peut-être un pantalon... Il demande aussi de lui faire parvenir des nouvelles parce qu'eux ne peuvent le faire

Quelques cartes, dont les premières, sont oblitérées avec un timbre polonais, mais la plupart sont des «cartes-réponses» avec timbres belges que ma tante leur faisait parvenir avec sa propre correspondance.



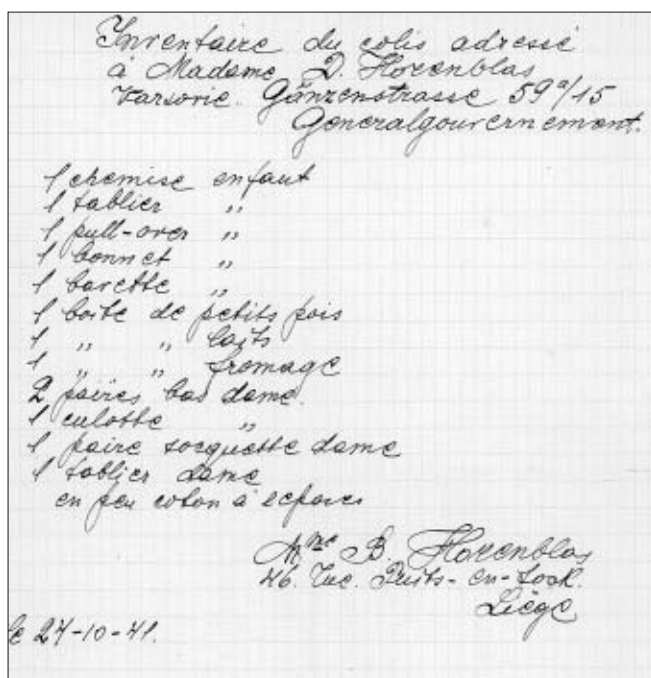
Mala Goldberszt

Broгна a fait preuve d'un courage, d'une fidélité et d'une persévérance sans borne. Malgré sa maladie et sa propre détresse - elle était seule, cachée à l'Hôpital de Bavière par des médecins et des infirmières qui lui ont sauvé la vie - elle a véritablement été l'ange gardien de ces «délaisés de la terre», cette famille entre la vie et la mort, envoyant sans relâche de l'argent, des paquets de nourriture et de vêtements, elle leur a manifesté sans réserve son soutien moral et son amour.

Elle leur a permis ainsi de garder un lien avec la vie et de survivre sans doute un peu mieux et plus longtemps.

Dans cette boîte qui renferme les traces de tout un passé de souffrances, nous avons aussi retrouvé les récépissés de banques (300.- F envoyés tous les mois), les bordereaux d'envois de colis, parfois avec l'inventaire du contenu.

Exemple, ici du 18.8.1941, de récépissé de banque



Exemple, ici du 24.10.41, d'inventaire de colis

Je vous présente maintenant les acteurs de la tragédie. Elle met en scène essentiellement ma famille maternelle. Une seule carte provient de Régine Goldberszt, sœur de mon père. Je possède les photos de chacun, à l'exception de celle de Hanouchka. Elles sont datées pour la plupart de 1928 à 1930.

- Mon grand-père, Sjaya Horenblas, mort en mai 1941.
- Ma grand-mère, Dina Horenblas, disparue en 1934.
- Régina Horenblas, seconde femme de mon grand-père.
- Léon Horenblas, frère de ma mère. C'est lui qui écrit toutes les premières cartes. Il ne fait pas confiance à Régina, sa belle-mère et reproche à Brogna d'envoyer des paquets à son adresse. Il est le père de Hanouchka. Il disparaît en 1941. Sa dernière carte date du 20 juin 1941.
- Dora Horenblas, femme de Léon. Après la disparition de celui-ci, elle prend la relève. Femme admirable d'amour, de force intérieure, de lucidité, elle vit essentiellement pour sa petite fille.

- Hanouchka Horenblas, née en mai 1940. Son nom apparaît dans chacune des cartes. Chacun vante sa beauté, son intelligence, sa douceur, sa tendresse. Elle est le personnage central de la tragédie. Elle n'a jamais connu autre chose que le décor insoutenable du ghetto.
- Fela Rozenstrauch, une amie de Brogna.
- Régine Goldberzst, sœur de mon père.
- Joseph Litman, frère de mon oncle Charles Litman, émigré aux Etats-Unis en 1941. Ses cartes proviennent de Czenstochova.
- Brogna Horenblas, sœur aînée de ma mère. C'est par elle que les cartes chroniques familiales du ghetto nous ont été transmises.

Avant la guerre, toute ma famille habitait Varsovie, rue Novolipki. Ma famille paternelle au 56 et ma famille maternelle au 54. Ils étaient voisins. C'étaient de grandes et belles familles, 7 enfants dans chacune d'elles.

Mon grand-père paternel, Szmul, exploitait avec sa femme, Mala, une petite entreprise de crèmerie en gros et détail : lait, beurre et fromage.

Mon grand-père maternel, Sjaya, travaillait à la grande synagogue de Varsovie en tant que secrétaire. C'était un homme très religieux, «qui ne mangeait qu'un jour sur deux, pour avoir disait-il la force de prier Dieu». Un bel homme blond aux yeux bleus avec une longue barbe ondulée et une haute taille.

Ma grand-mère Dina était une femme énergique, active, élevant ses 7 enfants avec amour, tout en exploitant une petite épicerie pour compléter le salaire de son mari et améliorer le quotidien. Les enfants étaient relativement assimilés.

Ils faisaient tous des études en polonais. Plusieurs s'intéressaient de très près au communisme, qui semblait devoir transformer la société et «abolir les différences».

Deux de mes oncles sont partis en Union Soviétique : l'un était horloger, l'autre auteur dramatique. Ma tante Janka, la plus jeune, avait fait des études de médecine et était partie elle aussi s'installer à Kiev. Elle avait marié et eu des enfants. Après la guerre, nous n'avons plus jamais eu de leurs nouvelles.

Mon père, né en 1902, a quitté la Pologne comme de nombreux jeunes de l'époque en 1922. Il a fait un premier périple en Argentine et a finalement abouti en Belgique, à Charleroi, où il était directement possible de trouver du travail dans les mines de charbon. Il y a travaillé pendant peu de temps et s'est vite lancé dans «les affaires». D'abord le colportage, très répandu à l'époque, et en particulier celui de la dentelle qu'il vendait au mètre, de porte à porte, dans la région de Charleroi. J'ai retrouvé dans son vieux passeport de 1922, un petit morceau de dentelle, vestige oh ! combien émouvant d'une époque révolue.

Plus tard, il a commencé à faire les marchés. Ma mère est venue le rejoindre en 1925 et ils se sont mariés en 1927. C'était une femme belle, énergique, moderne, pleine d'idées nouvelles. Elle a pris des cours de français et a ainsi pu aider mon père aux marchés. Les affaires étaient florissantes. Ils vivaient alors à Gilly, près de Charleroi. Ma sœur, Jeanne y est née en janvier 1929.

En 1930, ils sont partis s'installer à Liège, où je suis née en 1932. Nous habitons une grande maison, rue Puits en Sock, en Outre-Meuse, où mes parents exploitaient un magasin de bonneterie et confection, en gros et détail.

Ils possédaient une belle voiture Ford. Mon père partait avec mon oncle Litman, deux fois par an en Israël, où deux de ses frères s'étaient installés en 1929.

Ma mère était présidente de la Wizo de Liège.

Brogna, la sœur aînée de ma mère, celle qui deviendra pendant la guerre le cœur, moteur et modérateur de la tragédie familiale, est venue habiter avec nous en 1935. C'était une femme de santé délicate, d'une grande bonté et intelligence. Elle était un peu notre mère, car celle-ci, trop occupée par ses affaires, était avant tout une femme de tête grâce à qui d'ailleurs les affaires marchaient rondement.

Une autre sœur de ma mère, Stefa, quitte aussi Varsovie pour venir habiter Liège. Elle épouse Charles Litman. Ils auront quatre enfants, plus un né aux Etats-Unis où ils émigreront en 1941.

En 1938, mon cousin Jacques Cukier vient lui aussi à Liège pour y suivre des études d'ingénieur. Il est le fils d'une sœur de mon père.

Ses deux sœurs restent à Varsovie. L'une d'elles, Régine, se sauvera du ghetto dans un convoi de travailleuses polonaises. Elle échappera ainsi à la mort et vivra après la guerre à Paris où elle se mariera. Elle travaillera en tant que biologiste à l'Institut du Cancer avec le Professeur Tubiana. Elle mourra malheureusement jeune des suites d'irradiations contractées au laboratoire.

Elle avait appris la biologie en partie au ghetto de Varsovie où de grands professeurs enseignaient toutes les disciplines.

Mon cousin Jacques quittera la Belgique avec nous en 1940 et parviendra à se sauver par l'Espagne vers l'Angleterre. Il vit aujourd'hui à Toronto au Canada. Il a épousé une rescapée du ghetto de Varsovie. C'est lui qui a traduit les cartes du polonais en français.

Tout est maintenant en place pour la tragédie qui débutera en 1940.

* * *

En mai 1940, à la déclaration de guerre, mes parents décident de quitter la Belgique. Nous partons en France, en voiture, sur les routes de l'exode, accompagnés de la famille Litman. Nous irons jusque Marseille dans l'espoir de pouvoir nous embarquer vers une des nombreuses destinations pour lesquelles nous obtiendrons un visa. J'ai retrouvé parmi les «papiers familiaux» ces multiples visas (pour le Portugal, l'Ouganda, le Congo, les Etats-Unis, ...), mais sans doute manquait-il quelque chose, un visa de sortie, un sauf-conduit, un permis quelconque car rien n'a fonctionné et nous n'avons pas pu quitter Marseille.

Anna Seghers, dans son très beau livre «Transit» retrace admirablement ce qu'était Marseille en 1941 et 1942. Ce vent de folie, cette urgence à fuir ce qui deviendrait une fatalité meurtrière et souvent l'impossibilité d'échapper à cette trappe vers laquelle nous étions happés.

En septembre 1942, constatant l'impossibilité de quitter Marseille vers une des destinations espérées, mes parents décident de tenter de partir vers la Suisse. Celui qui avait procuré à haut prix de fausses cartes d'identité nous avait aussi dénoncés. Nous avons été arrêtés avec d'autres personnes par des policiers français à Thonon-les-Bains et envoyés en train gardé à Rivesaltes, le camp de «transit», dans les Pyrénées-Orientales.

Ma sœur et moi avons pu quitter Rivesaltes grâce à notre identité belge et à l'intervention de quelques personnalités, et principalement de l'OSE (Œuvre de Secours à l'Enfance).

Nous avons été recueillies à Marseille par une ancienne amie polonaise de nos parents, Madame Carrega.

Retour vers Marseille. Nos parents restent internés à Rivesaltes. Marseille était devenue un enfer : sans ressources, on y mourait de faim. Nous avons repris la route, ma grande sœur et moi, pour Albas, un petit village situé près de Cahors, dans le Lot. Nous avons été hébergées par d'anciens clients belges de mes parents. J'imagine que ces derniers faisaient parvenir de l'argent à nos hôtes.

Mais bientôt, notre situation est devenue intenable. Ces gens étaient si méchants à notre égard et nous maltrahaient au point que nous nous sommes sauvées de chez eux et réfugiées chez des gens du village qui nous ont recueillies et nous ont procuré une petite habitation.

Le camp de Rivesaltes, où mes parents étaient internés, a été réquisitionné en 1943 par les Allemands qui voulaient l'occuper eux-mêmes. Ma mère a été envoyée à Gurs, autre camp de déportation (dit de transit) situé aussi dans les Pyrénées. Mon père s'est retrouvé dans un camp de travail pour réfugiés belges situé près de Clermont-Ferrand. Ce dernier camp a été lui aussi dissous et mon père s'est alors réfugié à Saint-Gervais puis à Thonon, en Haute-Savoie, encore occupée par les Italiens.

Nous nous trouvions toujours ma sœur et moi, seules à Albas, petit village dans le Lot. Ma sœur a obtenu de l'administration de la Préfecture de Cahors un permis grâce auquel elle a pu rendre visite à notre mère à Gurs et à notre père. Elle a rencontré celui-ci pour la dernière fois à Grenoble.

La situation devenait de plus en plus inquiétante. Grâce à sa persévérance et son acharnement, ma sœur a finalement obtenu encore dans la légalité et grâce à la nationalité belge de nos parents, un ordre de libération pour «notre mère». Cet ordre a été signé par «le Commissaire aux Affaires juives du Département du Lot», Monsieur Paoli. Grâce à cette libération, notre mère a pu venir nous rejoindre à Albas, où nous avons vécu jusqu'à la fin de la guerre, relativement en paix.

Le Lot a été le siège d'une intense résistance à «l'ennemi» pendant la guerre, c'est pourquoi j'ai souvent pensé avec reconnaissance à Monsieur Paoli qui jouait peut-être un double rôle dans sa fonction de policier et qui avait sauvé notre mère de la déportation et par conséquent nous-mêmes aussi.

Depuis deux ans, je tente en vain d'obtenir auprès de la préfecture du Lot et du Musée de la Déportation à Cahors, des renseignements sur lui. Je sais qu'il avait des enfants. Ils étaient venus nous rendre visite à Albas après la libération de notre mère et nous avaient apporté des livres, car nous ne pouvions plus aller à l'école, et des friandises.

Jamais je n'ai pu obtenir de réponse à son sujet. Si lui était mort, ses enfants vivaient sans doute encore et nous aurions souhaité leur exprimer notre reconnaissance ! Peut-être n'est-il pas encore trop tard ?

Par malchance, notre père n'était pas avec nous. Il avait quitté la Savoie pour Nice, dernier bastion occupé en France par les Italiens, qui n'importunaient pas les nombreux juifs qui s'y étaient réfugiés.

En septembre 1943, après l'occupation de l'Italie par les Allemands, ceux-ci occupèrent aussi Nice et pourchassèrent les juifs.

Mon père a été arrêté en septembre 1943 en allant poster une carte nous avertissant de son projet de venir nous rejoindre. La carte est arrivée mais notre père, qui avait échappé tant de fois à l'arrestation, a été envoyé d'abord à Drancy... puis déporté vers Auschwitz-Monowitz le 7-10-43.

Son acte de décès porte la date du juin 1944. Il serait mort, selon le témoignage de compagnons de misère, dans une «marche de la mort». La carte retrouvée, datée de janvier 1944, dit qu'il travaille et se porte bien.

Dans la nuit qui a suivi l'annonce de son arrestation, je suis devenue pratiquement blanche - j'avais 11 ans.

Monowitz 30.1.44
MEINE LIEBEN ICH BIN
GESUND U. ARBEITE
ES WIRD MIR FREUEN
VON EUCH RECHT BALD
ETWAS ZU HÖREN. STERT
HERMAN DANKT MARIE
FÜR DAS PAKET WAS ER
ERHALTEN HAT. DUF DANKE
KE AUCH HERZELICHE
GRÜSSE AN ALLEN ZU=
JAMEN. M. Goldberszt

*Dernière carte (Monowitz, 30.1.1944) de mon père,
Maurice Goldberszt*

Je ne connaissais pas bien ma famille polonaise à Varsovie. Ma tante Brogna m'avait emmenée quand j'avais trois ans pour me présenter à elle. Le seul souvenir que j'en ai gardé est une profonde cicatrice encore visible aujourd'hui, provoquée par une chute «vertigineuse» dans le grand escalier de l'immeuble de la rue Nowolipki, 54.

Ma mère nous parlait parfois de ses proches, surtout de sa propre mère, qu'elle adorait, mais aussi de son père, si sévère mais généreux, de ses frères et sœurs, dont elle était si fière et de certains de ses oncles, beaucoup plus riches

qu'eux, qui aimaient venir goûter à la cuisine renommée de ma grand-mère.

J'ai donc fait connaissance de ma famille polonaise à travers ces cartes rédigées d'une écriture serrée qui veut dire, bien au-delà des mots, le désir de vivre, de survivre, le courage moral, l'amour, la tendresse même mais aussi le désespoir, la gravité de la situation. Je me suis attachée à eux au point qu'aujourd'hui ils font partie de mon univers, de moi-même. J'ai l'impression de les avoir rencontrés et je ressens une profonde tendresse à leur égard. Ces cartes me révèlent le caractère de chacun, leurs tensions, leurs réactions devant le malheur, les disparitions et aussi leur grandeur d'âme. Certaines sont terribles, notamment celle où Léon dit qu'il regrette qu'à travers un mariage si heureux, il ait mis au monde un enfant.

Elles ne parlent jamais de la situation intenable dans le ghetto. On la devine à travers de petites touches qui évoquent uniquement des problèmes du quotidien et familiaux.

Lors de la disparition de mon grand-père, on n'a pas pu rassembler suffisamment d'hommes pour faire la prière et celui qui devait dire le Kaddish lors de l'anniversaire de sa mort, a disparu entre-temps.

L'argent reçu de Brogna a permis de prendre un petit-déjeuner.

La petite Hanouchka est souvent seule à la maison. Ce que Dora a reçu pour Hanouchka est déjà trop petit et elle ne peut rien acheter.

Dans ce monde du ghetto, malgré les privations, les déceptions, les disparitions quotidiennes, les angoisses existentielles, la vie semble presque normale. Il y a encore un vécu individuel. L'amour, l'attention à l'autre, le respect de soi-même sont encore présents. Parfois même on perçoit de petites joies. La vie est plus forte que tout le reste !

La présence de la petite Hanouchka traverse ces correspondances comme un souffle léger de vie : «elle est si belle, si intelligente, si douce, si capable d'amour». Dans une carte, il est dit qu'elle ressemble à Charlotte, c'est-à-dire moi (j'en ai été bouleversée). Tout le monde en parle comme si, grâce à elle, et seulement elle, ils pouvaient vivre encore des moments de bonheur, de beauté !

Tous ces êtres qui me sont devenus si chers, je les ai rencontrés après leur disparition et cela me crée un grand vide, une blessure que j'ai bien du mal à combler et à effacer.

Le seul rapport que j'ai avec eux s'est fait à travers cette encre jaunie, ces petites cartes rectangulaires en partie effacées, ces mots venus de l'au-delà qui me transmettent malgré tout un souffle de vie bien que provenant du monde de la mort.

* * *

En mai 1997, nous avons fait «le voyage» en Pologne, ma sœur et moi. Beaucoup de résistances nous avaient retenues jusqu'alors.

A Varsovie, visite du ghetto, ou du moins de l'emplacement où il se trouvait. J'ai retrouvé la rue Nowolipki, c'est-à-dire la plaque de rue portant ce nom puisque rien n'a subsisté de ce quartier ni d'ailleurs du reste de la ville.

Visites aussi des camps d'Auschwitz et de Maïdanek, déserts infernaux. Ma tête est pleine des voix de ces disparus, fantômes jamais en repos.

Après ce voyage, au cours duquel j'ai voulu me recueillir sur ce qui est devenu une immense tombe invisible, j'ai souhaité rencontrer les quelques membres de ma famille encore vivants aux Etats-Unis, mes cousins et cousines, et surtout au Canada mon cousin Jacques qui avait vécu l'exode avec nous.

Nous avons traduit ensemble ces cartes si pathétiques, découvrant, et surtout imaginant avec douleur et larmes, ce qu'avaient vécu ces êtres si chers.

* * *

A mon retour, et pleine de ma nouvelle famille redécouverte, j'ai voulu leur rendre hommage et tenter de réanimer leur mémoire à travers une installation composée de différents éléments graphiques, visuels et sonores, évoquant la trace de leurs âmes légères à la fois présentes et absentes.



Vue de l'exposition

Cette installation a été présentée à différentes reprises dans des expositions. J'ai employé surtout la photocopie en tant que matériau car elle est déjà distante en elle-même.

Un grand coffrage reprenant l'ensemble de la correspondance sous forme de photocopies. Le nom de «Novolipki» est mis en évidence.

Un grand panneau noir est recouvert de «briques» brûlées, compressées, accumulées, marques physiques de tout un passé disparu. Ces «briques» sont constituées de tous les «restes» du travail et symboliquement représentent aussi les traces ultimes de ce monde effacé à jamais.

Les cartes épinglées au moyen de longues épingles noires ont été agrandies. Elles sont devenues comme des rouleaux de mémoire, copies de copies de photocopies, évoquant la distance dans le temps, traces indélébiles de cette famille, îlot dans la multitude souffrante. Elles sont noires, négatifs d'elles-mêmes et les caractères blancs comme de petites constellations dans la nuit. La dernière carte de Dora, datée du 6 juin 1942, signe de la disparition ultime, dernier cri dans la nuit, est agrandie démesurément pour remplir tout l'espace. Elle est épinglée comme autrefois les arrêts de mort aux murs des villes.

Grands panneaux noirs évoquant la dentelle, matériau qui m'est particulièrement cher et qui représente pour moi une certaine forme d'intemporalité. J'y ai épinglé des sortes d'effigies, photocopies transparentes, immatérielles, des photos des membres de ma famille. Éclaircis par la lueur dispensée par la dentelle, l'ensemble forme une sorte de chapelle ardente, un mausolée incandescent.

Quelques grandes «affiches», pages de livres de prière très agrandies, Kaddish et versets lus lors de la disparition de proches. J'y ai «taggé» en peinture noire et rouge, les noms de mes proches, dans l'espoir de les appeler avec force du fond de la nuit, tous ces noms qui n'ont pas été nommés et ces corps restés sans sépulture.

Enfin, succession de voiles suspendus, volant légèrement au vent, sur lesquels j'ai transféré les visages de tous mes disparus. Comme des âmes légères, immatérielles, gonflées par un nouveau souffle de vie, celui de la mémoire retrouvée.

Une vidéo reprend les cartes et photos originales sur le texte lu en français de cette «correspondance du ghetto». La musique de Chostakovitch est la dernière qu'il ait composée.

J'espère par ce travail avoir pu honorer et rappeler à notre mémoire du fond de ces océans sans rivage, tous ces êtres qui restent à jamais vivants dans mon cœur.

Correspondance du ghetto

VARSOVIE, 13-8-1934

Mort de ma grand-mère Dina. Léon écrit à Brogna : «Tout sera fait comme tu le désires et ainsi qu'il en a toujours été. Je suis sûr que Maman n'apprécierait pas que tu te tracasses avec de mauvaises pensées car tu te punis toi-même et personne n'a de profit de cela». Quelques mots du père en yiddish.

VARSOVIE, 4-10-1940

Léon écrit : reçu lettre de Brogna, surprise agréable. Il se demande où se trouve tout le monde. Eux vont bien. Hanouchka a eu 4 mois le 13 septembre, c'est une enfant magnifique. Dora passe beaucoup de temps avec elle. Père n'est pas trop bien ! Il travaille toujours. Le 9 septembre était la commémoration de la mort de notre mère. «Pourquoi dis-tu que tu es seule, abandonnée ?». Père et sa femme envoient leurs compliments.

VARSOVIE, 12-2-1941

Léon écrit : j'ai envoyé une photo de Hanouchka. Reçu argent envoyé par Brogna. Reçu lettre de la famille Litman

de Czenstochova : ils sont en bonne santé. *Je ne gagne pas d'argent et l'avenir n'est pas meilleur.* Il dit à Brogna : si tu veux, envoie encore paquet et argent. Hanouchka est très jolie. Baisers de tout le monde. Le père signe aussi.

VARSOVIE, 3-3-1941

Carte de Fela Rozenstrauch. «Ta carte m'a fait l'impression d'un oiseau de légende». Je la lis et relis. Nous sommes en bonne santé. Je reçois peu de nouvelles de la famille. Je suis allée chez le père. Je ne le vois pas souvent. Il est très content de me voir et il semble bien. Léon a une fille magnifique.

VARSOVIE, 1-4-1941

Léon écrit : il reparle de l'adresse, demande à Brogna d'écrire à son adresse et pas à celle du père. Il a reçu l'argent, remercie pour les paquets. La petite Hanouchka ressemble à grand-mère, elle a le même sourire. La petite est déjà grande. Ce qu'il a reçu est trop petit.

VARSOVIE, 21-5-1941

Léon écrit : Il a reçu deux lettres plus de l'argent par la banque. Le père a reçu ton paquet et la même somme d'argent. Je t'ai déjà demandé d'envoyer les choses chez moi ! C'est la première fois qu'il reçoit une carte d'Irène. Les conditions de vie ne s'améliorent pas. Il écrit : *Je regrette que de mon mariage si heureux, j'ai fait naître un enfant.* Je me sens très vieux !

VARSOVIE, 20-6-1941

Léon écrit : il parle de la femme du père, pas de sa maladie. Il passait par hasard à l'adresse du père et il a trouvé le paquet destiné à Hanouchka. Il demande fermement à Brogna de ne plus rien envoyer à cette adresse, mais bien à la sienne. Même si son adresse n'est pas fixe. Il n'a pas confiance.

CZENSTOCHOVA, 27-7-1941

Carte de Joseph Litman. Il a reçu la carte et le paquet du 15-6. Il énumère ce qu'il a reçu et il remercie Brogna. Il demande si Brogna a reçu les lettres. Donne des détails de gens qu'ils connaissaient ensemble.

Stéphanie RISSE

Archivio Diaristico

Nazionale,

Pieve St. Stefano

(AR-Italie)

VARSOVIE, 30-8-1941

Dora écrit : nouvelle tragique : *Le père nous a quitté.* Beaucoup de choses tragiques nous sont arrivées. C'est terrible et on ne peut rien faire. Je préfère ne pas écrire. Minimum à Hanouchka pour survivre. *Elle est la seule pour laquelle je dois présenter une image de force.* Elle est si magnifique et se développe si bien. Ça me déchire le cœur que je ne puisse pas lui donner ce dont elle a besoin ! Dora remercie Brogna pour les paquets. «Envoie surtout pour l'enfant : chocolat, riz, cacao... Les jours sont plus frais, je ne suis pas en position d'acheter des vêtements...»

VARSOVIE, 15-9-1941

Dora écrit à Brogna : j'ai reçu le petit paquet de vêtements et je te suis très reconnaissante. Reçu carte de Mr Michel. Je suis en deuil : je décide de te dire toute la vérité : *ton père est passé dans un meilleur monde* au mois de mai. Tu dois être fière des funérailles de ton père : peu de gens ont tant d'honneur dans ces jours de tragédie. Beaucoup de malheurs. Dans ces deux mois, j'ai assisté aux funérailles de plusieurs personnes ! Je suis seule avec Hanouchka. Pas de nouvelles de Léon qui est parti ! On peut devenir fou ! Je vois parfois la femme du père mais je n'ai pas de sympathie pour elle. Elle habite l'appartement. Pas de nouvelle de Janka. La force spirituelle est plus importante que la force physique.

VARSOVIE, 3-10-1941

Dora écrit : reçu paquet plus 46 zlotys. Tu comprends comme cela me fait du bien. Comment vis-tu ? Tu dis que ta santé laisse à désirer. Tu es maintenant la plus proche de la famille. Occupe-toi bien de ta santé. Je comprends ta situation parce que je sais ce que c'est d'être seule. Ne te néglige pas, *tu es si importante pour les autres !* Nous devons seuls prendre la force de survivre ! Si cela peut te donner de la joie, sache que le dernier mot qu'à dit notre père, c'est ton nom. Si je le pouvais, je t'exprimerais plus. Chocha Rushka! Hanouchka t'envoie toute son affection. Elle peut exprimer tant d'amour !

VARSOVIE, 5-10-1941

Carte de la femme du père. Elle a eu la visite de Dora et a partagé avec elle l'argent reçu de Brogna. Grand-père a eu une attaque. Depuis elle n'a plus de place. L'enfant de

Dora l'appelle Batcha. Dora va travailler, l'enfant reste avec la soeur de Dora. Elle s'inquiète pour la santé de Brogna. Elle dit que grand-père est très malade et faible. *Léon est parti chercher du travail*. Il donnera sans doute des nouvelles. La situation est très mauvaise, mais il ne faut pas trop te tracasser. La petite Hanouchka est charmante.

VARSOVIE, 18-10-1941

Carte de Régine Goldberszt, soeur de mon père. Réponse à Brogna. Inquiète de ce qui se passe. Léon est allé chercher du travail. Grand-père est mort. Difficulté de la vie. Il faut accepter ce qui est. Demande ce que nous devenons.

VARSOVIE, 20-10-1941

Carte de la femme du père. Anniversaire de la mort de la grand-mère. Ils ont tout fait comme demandé. Demande à Brogna de ne pas se tracasser. Grand-mère n'aimerait pas cela.

VARSOVIE, 24-11-1941

Dora écrit : elle est inquiète, pas de lettre. Et puis elle reçoit deux lettres ! Elle se tracasse pour la santé de Brogna. Elle a reçu une carte de Maman d'une adresse inconnue. Elle croyait que nous étions au Portugal. Elle a reçu aussi un paquet de chocolat de Maman mais n'a pas reçu les paquets de Brogna. Elle pense que nous serons bientôt avec Stefa (partie en Amérique). Très heureuse de sa petite fille qui parle si bien.

VARSOVIE, 24-3-1942

Carte de Régine, femme du père. Reçu la carte et l'argent de Brogna. Avec des larmes dans les yeux, je te remercie et j'espère que Dieu te rendra ce que tu m'as donné. Je me suis acheté un petit déjeuner avec ton argent. Mon fils n'est plus avec moi, il est parti dans un autre monde. Premier anniversaire de la mort du père. *Celui qui devait dire le Kaddish est mort*. Baisers de Dora et Hanouchka.

VARSOVIE, 29-4-1942

Carte de la femme du père. Reçu lettre et argent. Que Dieu te paie pour ta générosité. Dora et Hanouchka sont en bonne santé. Hanouchka est si belle à voir. Une tante est

morte le 10 juillet 41. Mon enfant Bronka, écris-moi de ta santé. Je suis si heureuse de recevoir tes lettres. Donne-moi des nouvelles de tout le monde. Merci de ton aide. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi !

VARSOVIE, 15-5-1942

Dora écrit. Nous sommes désespérés mais je ne peux rien faire ! Reçu lettre de Irène, mais je ne peux pas lui répondre ! Reçu paquet de Irène et de Stefa. Je ne peux te dire combien ça m'a aidé. Si tu savais Broгна, comme ma fille est intelligente et merveilleuse ! Elle ressemble à Charlotte. Nous ferons ce que nous pourrons pour fêter l'anniversaire du père. Ce que tu nous envoies est d'un grand secours.

VARSOVIE, 8-6-1942

Dernière carte de Dora. Envoyé cinq lettres sans réponse. Rien de nouveau. Hanouchka est très bien, très douce. Pendant la journée, elle est souvent seule. Reçu lettre et paquet de Irène. Anniversaire de la mort du père. Au cimetière, nous avons célébré sa mémoire. *Ce qui est important, c'est ce qui est dans notre coeur.* Ecris, Broгна, sans attendre la réponse. Hanouchka t'envoie des baisers.

CZENSTOCHOVA, 29-7-1942

Dernière carte reçue de Pologne de Joseph Litman. Avec grande joie, nous avons reçu plusieurs paquets. Il demande d'envoyer des nouvelles parce qu'eux ne peuvent pas le faire. Les paquets me sont d'un grand secours. Il souhaiterait recevoir des vêtements, peut-être un pantalon ?...

La Seconde Guerre mondiale et les Allemands dans les témoignages autobiographiques de l'*Archivio Diaristico Nazionale* (A.D.N.)

L'*Archivio Diaristico Nazionale* (A.D.N.), les «Archives des textes autobiographiques», fut fondé en 1985 par Saverio Tutino dans la commune de *Pieve St. Stefano* (Toscane). Saverio Tutino, qui mena durant plusieurs années une vie très active non seulement en tant qu'ancien Partisan mais aussi en tant que correspondant (journaliste) en Amérique du Sud, voulait créer «une banque de souvenirs» afin de préserver de la perte et de l'oubli les témoignages individuels. Son appel à lui déposer journaux privés, correspondances et témoignages fut amplement suivi. Depuis, près de 200 textes arrivent chaque année et les archives comptent aujourd'hui près de 3.500 témoignages autobiographiques.

La méthodologie est particulière : chaque texte reçu est lu par plusieurs personnes - même s'il s'agit de plusieurs centaines de pages écrites à la main ou d'un volumineux recueil de lettres - avant d'être par la suite présenté à la commission hebdomadaire de lecture pour y être discuté. Chaque année des prix sont attribués pour les contributions estimées - pour diverses raisons - les plus intéressantes, et certaines sont suivies d'une publication.

En ce qui concerne les témoignages écrits durant la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas seulement leur grand nombre qui surprend mais aussi le fait que le nombre de journaux privés ou de témoignages de guerre déposés annuellement reste constant. Les Archives possèdent aujourd'hui 1.305

textes traitant de la II^{ème} Guerre mondiale, soit plus d'un tiers de l'ensemble. Une distinction est faite entre les journaux privés, considérés comme des témoignages, et les recueils de lettres et mémoires composés avec un regard rétrospectif. Le dernier inventaire, en septembre 1999, a révélé 564 journaux privés personnels et 253 journaux de guerre personnels. Outre 1.492 témoignages de vie au sens large, 566 d'entre-eux traitent plus spécifiquement de la guerre. Pour 303 recueils de lettres et 110 «autres» textes, il n'y a pas de spécification supplémentaire.

De quoi traitent ces textes ?

Les Allemands ont joué, durant la Seconde Guerre mondiale, un rôle central pour les Italiens. Tout d'abord en tant qu'alliés et, après l'armistice du 8 septembre 1943, comme occupants et ennemis redoutés.

Des soldats allemands en Italie

Après le 8 décembre 1943, les hommes en âge de porter les armes ont tous dû, sous menace de la peine capitale, se mettre à la disposition des militaires allemands. Peu ont cependant suivi cet appel, préférant plutôt se cacher dans les forêts d'où ils organisèrent les luttes partisans et de libération. Le nombre de victimes, spécialement parmi la population civile, fut élevé, car les militaires allemands, dans le cadre de mesures de représailles, ont été jusqu'à raser des villages entiers et massacrer des vieillards, des femmes et des enfants (cf. Friedrich ANDRAE, *Auch gegen Frauen und Kinder. Der Krieg der deutschen Wehrmacht gegen die Zivilbevölkerung in Italien 1943-1945*, München und Zürich, Piper, 1995).

Deux cents quinze textes explicites concernant l'occupation allemande et la guerre des Partisans sont conservés au sein de l'A.D.N. Ces textes rendent compte de cette époque bouleversante d'insécurité générale. La peur des soldats allemands devenus ennemis fut omniprésente, mais à côté de l'image de l'Allemand pilleur et tueur apparaissent aussi des descriptions du «bon Allemand» qui se distingua par des gestes d'humanité qui sauvèrent parfois des vies.

Ces sources pourraient aujourd'hui redoubler d'importance en permettant de retrouver les responsables des massacres perpétrés sur la population civile. Il est étrange que ceux-ci ne furent pas jusqu'à présent accusés et que le

matériel pouvant les compromettre fut gardé sous le sceau de l'Etat italien. Ce n'est que récemment qu'une vague d'investigations et de procès commencèrent en Italie (cf. La Repubblica du 04/01/1999 et le Süddeutsche Zeitung des 04/01/1999 et 29/10/1999).

Les prisonniers italiens dans les camps allemands

D'après les estimations des historiens italiens, près de 700.000 prisonniers italiens furent touchés par la déportation et l'internement en tant que «prisonniers du 8 septembre». Seul un petit nombre se décida à collaborer avec les Allemands. Beaucoup (à peu près 500.000) furent utilisés à partir de 1944 comme «freie Arbeiter» (travailleurs libres) dans des fabriques ou des exploitations agricoles. Officiellement, en Italie et en Allemagne, il n'existe que très peu d'informations à ce sujet (cf. Claudio SOMMARUGA, *Bibliografia ragionata dell'internamento e deportazione dei militari italiani nei lager del Terzo Reich 1943-1945*, Archivio personale, Milano 1996).

Les archives de l'A.D.N. comportent également 179 textes rédigés durant la déportation et en captivité - certains dans un contexte de danger de mort - ou peu après. Les auteurs, chacun à sa façon, sont unanimes quant à la description d'une odyssée de l'horreur : arrestations et transports dans des wagons de marchandises bondés, tentatives désespérées de faire parvenir aux leurs des messages sur des bouts de papier, voyages de plusieurs jours vers une destination inconnue, sans nourriture et sans aucune hygiène, en plus de la faim, de la soif, du froid et de la peur. Et à l'arrivée dans les camps (souvent Wietzendorf, Mauthausen, Sandbostel, Dachau, Buchenwald, Ravensbrück) de nouvelles humiliations : dépossession de tous les objets personnels, rasage des cheveux, désinfection, enregistrement, bref, le processus de désindividualisation du prisonnier (cf. Serena CAPPELLONI, *La memoria dei campi di prigionia in Germania nei diari dell'A.D.N. di Pieve St. Stefano*, Univ. Siena 1998/99).

La vie des camps était grosso modo parcourue par un facteur dominant, celui de la faim, ce que reflètent les notes. La réception d'un paquet, ainsi que sa division et distribution, représente souvent l'un des points culminants de la vie quotidienne.

Les prisonniers ne recevaient que peu d'informations en dehors du camp et l'attente semblait infinie. La foi, la priè-

re, les souvenirs de la famille, de la mère aidaient parfois à survivre, tout comme l'écriture ou l'espoir de pouvoir témoigner en cas de survie.

La capitulation des Allemands et la fin de la guerre eurent des effets variés pour les prisonniers italiens : la nourriture, à nouveau abondante - là où il y en avait - coûta paradoxalement la vie à de nombreux sous-alimentés. A l'Est de nombreux prisonniers italiens le demeurèrent à l'arrivée des soviétiques en raison du fait qu'ils furent considérés comme les anciens alliés des Allemands. Il ne furent pas, la plupart du temps, inclus dans la catégorie des prisonniers de guerre et n'eurent par conséquent pas droit aux aliments que les libérateurs apportaient avec eux.

Ainsi les tourments ne cessèrent pas immédiatement avec la fin de la guerre, une période d'accablement, de peine et de débrouille séparait encore les déportés du moment du retour en leur patrie.

L'A.D.N. ne possède qu'un seul témoignage d'Italiens juifs déportés dans les camps allemands : il s'agit des mémoires de Dora Klein, une Juive née en 1913 à Lodz qui survécut à Auschwitz en tant que médecin. Ses mémoires, écrites dans un style étonnamment neutre, paraîtront chez «Mursia».

Les textes conservés à l'A.D.N. relevant de la Seconde Guerre mondiale attestent de l'énorme variété des destinées vécues. Ils font preuve du large éventail des conditions d'existence possibles et parfois contraires. Les journaux privés et les témoignages reflètent le degré de déchéance des auteurs dans la mesure où la captivité détruit progressivement, par affaiblissement corporel et psychique, leurs personnalités et leurs individualités. Ces textes témoignent des processus, toujours les mêmes, liés à la faim, au froid, à la peur et à l'espérance, mais reflètent aussi, malgré tout, les tentatives des auteurs de se maintenir en écrivant pour eux et pour les autres. Cela se remarque en cours de lecture et c'est pourquoi celle-ci est tellement émouvante.

L'emprisonnement dans les camps allemands est une expérience inoubliable dont les survivants ne peuvent que partiellement rendre compte - le meilleur moyen étant peut-être encore celui des autobiographies. Outre les impressionnants témoignages de Primo Levi et de Giovanni Guareschi sur ces expériences traumatiques, sont parus récemment les souvenirs de la guerre de Francesco Stefanile, couronné en 1998 par l'A.D.N. et intitulé *Davai bistré - Diario di*

un fante in Russia 1942-1945 (Mursia, 1999). L'extrait suivant provient de la préface de cet ouvrage :

Combien de fois

Combien de fois ai-je entendu «Davaï bistré» - peut-être cent, peut-être mille fois. Je ne le sais pas.

Combien de fois ai-je entendu : j'ai faim, j'ai soif, je suis fatigué - peut-être cent, peut-être mille fois. Je ne le sais pas.

Combien de fois ai-je vu mourir mes camarades - peut-être cent, peut-être mille fois. Je ne le sais pas.

Je sais seulement que je vais répéter ma vie durant - peut-être cent, peut-être mille fois - ce mot-là : paix.

Archivio Diaristico Nazionale
I-52036 Pieve St.Stefano (AR)
Tél./fax : 0339-0575-799.810

Poésies, peinture, récit

Pr. Dr. Haïm-Vidal
SEPHIHA

Chaire de Judéo-

Espagnol,

Sorbonne Nouvelle

Hommage à Jacques ROZENBERG (1922-1999)

Rescapé d'Auschwitz et Administrateur de la Fondation Auschwitz, décédé le 1er août 1999, il fut aussi musicien et, dans ses dernières années, peintre. Nous devons à son épouse, Andrée Caillet-Rozenberg, d'avoir organisé la magnifique exposition d'une partie des oeuvres peintes sur papier à dessin et radiographies de son époux. Cette exposition s'est tenue dans la nouvelle salle d'exposition de l'Hôtel Communal d'Etterbeek, du 4 mai au 2 juin 2000, et fut réalisée à l'invitation du Collège des Bourgmestres et Echevins d'Etterbeek, avec l'aide de Monsieur Isi Halberthal, Echevin de la Culture.

Nous reproduisons ci-après le discours que prononça notre Président, le Baron Paul Halter, à l'ouverture de l'exposition. Une partie des poèmes de Jacques Rozenberg qui s'ensuivent accompagnaient les travaux exposés. Ils éclairent à souhait la sensibilité et la profondeur qui se dégagent des oeuvres de Jacques Rozenberg.

Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Jacques a été présent à mes côtés tout au long de notre vie. Il s'est toujours caractérisé par ses vues personnelles sur tous les sujets. Toutes les étapes de notre vie ont été marquées par nos échanges plus que personnels. Il était anticonformiste et possédait des qualités et une sensibilité d'artiste. Il jouait du violon et s'exprimait magnifiquement au travers de cet instrument. Nous participions à de multiples activités ensemble. Ainsi par exemple, nous fréquentions l'école de la «Lèreke Katz», partions en colonies de vacances - elles furent plus que joyeuses - et participions au mouvement «Faucon Rouge» dont nous étions les animateurs.

Une courte période nous a séparé, celle de la guerre où nous nous sommes perdus de vue, depuis 1942 jusqu'à notre retour de captivité. Nous ignorions mutuellement nos vies parallèles dans la résistance, lui dans la presse clandestine et moi dans la résistance armée.

Libérés, nous collaborâmes à créer l'Amicale des ex-Prisonniers Politiques de Silésie, que nous avons ensuite transformée en Amicale d'Auschwitz. C'est cette Amicale qui donna le jour à la Fondation Auschwitz «Centre d'études et de documentation». Il serait trop long de vous en décrire les activités tellement elles sont multiples. C'est grâce à l'aide efficace et parfois contraignante de Jacques qu'on arriva à mettre sur de bonnes voies toutes ces activités.

Jacques était toujours, quoique gravement malade, présent afin de témoigner sans trêve ni répit, crachant ses poumons mais parlant toujours et toujours de ce passé dont les témoignages percutants sont si rares. Il répondait toujours présent à chaque sollicitation des écoles et des Centres culturels. Il fut parmi les témoins, lors de nos voyages d'études à Auschwitz, le plus écouté et le plus entendu.

Toutes ces obligations ne l'empêchaient pas de poursuivre activement sa vie culturelle. C'est lui qui me fit aborder la musique en m'invitant à des concerts aux Beaux-Arts. En critiquant les interprètes, il me rendait ainsi apte à différencier un bon exécutant d'un grand bonhomme.

Quand la nature l'empêcha de se réaliser au travers de sa musique, il se mit à peindre avec ses doigts déformés par l'arthrose et exécutait ses chefs-d'oeuvre qu'on peut à présent admirer. Mon seul regret c'est qu'il n'ait pu présenter lui-même ses oeuvres. Je suis très heureux qu'Andrée Caillet-Rozenberg ait pu réaliser avec brio cette exposition avec l'aide de l'Echevin Isi Halberthal.



Jacques Rozenberg, Ma musique en couleurs...

Voici à présent les poèmes de Jacques Rozenberg auxquels nous faisons référence ci-avant :

Repeindre sa vie
Repeindre la vie
aux couleurs et décors rêvés
qu'un bel arbre
soit l'image d'un ami
qu'une maison
soit un lieu sans interdit
où l'amour et le respect de l'autre
Cet autre parmi tant d'autres choisi
y trouve son nid.

(1999)

Lorsque le moulin tourne à tous vents
que les fleurs frémissent
Tout devient chant
Chant de tous les instruments
Que la nature nous offre
A chaque saison magie nouvelle
Beauté il y a à chaque regard offert aux jeunes
yeux ouverts et coeur donné
Quel enchantement !

(Poésie envoyée à la petite Noémie Croonenberghs, 9 ans, de Namur, en avril 1999).

A vouloir vivre
intensément
A vouloir aimer
passionnément
par peur de vieillir
A vouloir étreindre
douloureusement, infiniment
la vie
par peur du vide fatal
Echappant au découragement
par la rage, l'indignation
me servant du passé
pour construire au présent
et préserver un avenir

(1992)

Lettre à Paul Halter : *De Profundis Clamavi* (Baudelaire)

L'éminent spécialiste du judéo-espagnol a adressé début février 2000 la lettre ci-après au Président de la Fondation Auschwitz, le Baron Paul Halter. Tous deux furent déportés à Auschwitz, plus particulièrement au sous-camp de Fürstengrube où ils se sont rencontrés. Ils travaillèrent ensemble à la mine dont les détenus du camp formaient le gros de la main-d'oeuvre forcée.

Sceau, 7/2/2000

Cher Paul,

Voici le poème de Baudelaire que je me récitais là-bas. Je ne savais pas alors que Baudelaire s'inspirait du titre latin du Psaume 131. J'y trouvais parfaitement exprimé tout ce que nous pouvions ressentir à Fürstengrube. J'implorais également la pitié de l'être adoré resté à Bruxelles, mais je me croyais oublié, d'où ce quatrième vers devenu pour moi *Où nagent dans l'oubli l'horreur et le blasphème* et non *la nuit*, car, au fond de la mine, je me sentais oublié.

C'était le chaos (vers n° 11) et la nature, bien que belle, nous paraissait vraiment cruelle, indifférente à nos maux, notamment sur le chantier, ce soleil d'hiver sous lequel nous grelottions (vers n° 9 et 10) et qui nous faisait désirer ardemment de nous endormir comme les bêtes du vers n° 13, attendant que le temps se dévide (vers n° 14).

Et malgré tout, me répéter ces vers me soulageait. Bien cordialement à tous deux,

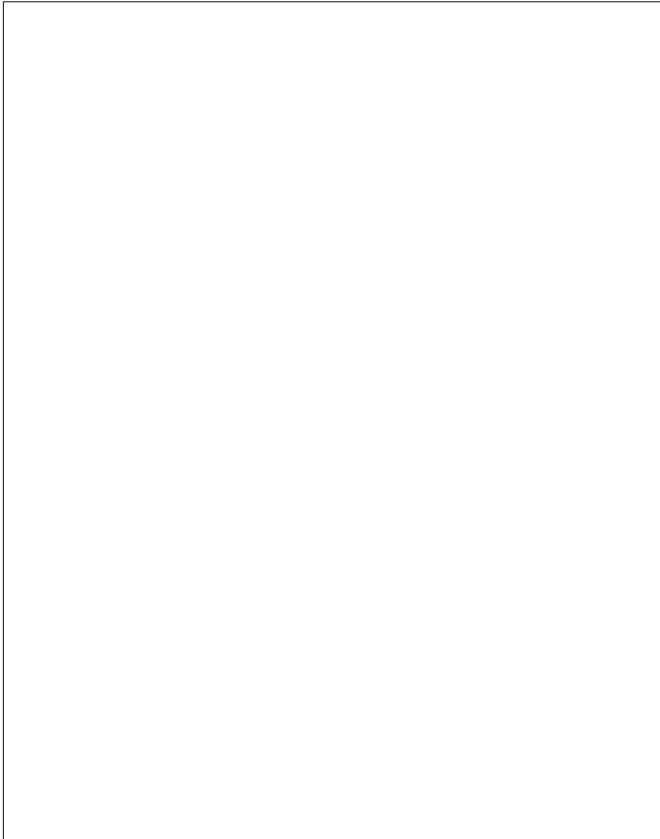
Vidal.

DE PROFONDIS CLAMAVI

- 1) J'implore ta pitié, toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon coeur est
tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème
;
- 5) Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre ;
C'est un pays plus nu que la terre polaire ;
- Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois !
- 10) Or il n'est pas au monde d'horreur qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos
;
- 14) Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide.

Baudelaire, *Les fleurs du mal*.

Informations



In Memoriam

Josiane VAN MOER

(22 avril 1956 - 13 juin 2000)

Ton passage chez nous fut très court mais il nous a tous, nous tes collègues, fortement marqués. Ton calme, ta gentillesse, ta compréhension et ta disponibilité étaient pour nous d'un grand soutien. Tu resteras à jamais dans nos cœurs et nos pensées.



Compte-rendu du voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau

Le voyage annuel de la Fondation Auschwitz s'est déroulé du 20 au 23 avril. Les effectifs étaient essentiellement composés d'enseignants, d'animateurs et de formateurs auxquels le voyage s'adresse ainsi que de personnes issues des milieux syndicaux et d'une vingtaine de jeunes lauréats de notre concours annuel de dissertation. Le groupe était encadré par 12 rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis. Au total, il s'agissait d'un groupe assez diversifié de près de 120 personnes qui avaient choisi de consacrer ces quelques jours à tenter de mieux cerner le phénomène concentrationnaire.

Le premier jour fut consacré à la visite de Cracovie. Ce fut le moment d'une prise de conscience pour certains de la disparition en Pologne d'une communauté de trois millions de personnes. Cette journée de transition permit aux participants de découvrir le quartier de l'ancien ghetto, d'anciennes synagogues, le cimetière juif ou le vieux marché, autant de traces de la vie d'une communauté totalement anéantie.

Le lendemain eut lieu la visite du musée sur le site d'Auschwitz I. Un guide professionnel accompagné d'un rescapé décrivit à chaque groupe ce que fut Auschwitz. Présentations savantes et évocations d'expériences personnelles rendirent les connaissances livresques plus palpables : bloc de la mort, chambre à gaz, zyklon B, crématoire... Il n'y eut quasiment aucun échange de parole durant la visite.

La parole reprit un peu ses droits durant l'après midi lors de la visite des blocs nationaux. Le pavillon belge est particulièrement remarquable, notamment grâce à l'oeuvre de Serge Creuz. Je fus fort touchée aussi par le bloc israélien dégageant une grande tristesse appuyée par la musique qui y était diffusée.

La soirée se passa en deux temps. Tout d'abord par un débat entre rescapés et éducateurs et ensuite par la projection d'un film de Lydia Chagoll comportant deux remarquables témoignages.

Le troisième jour eut lieu la visite du site de Birkenau qui débuta par la projection d'un film sur la libération des camps, ce qui constitua une entrée en matière saisissante même si le terme est galvaudé. Tant de corps. Tant de morts. Des anonymes empilés dont un bagage personnel ou une paire de lunettes fut peut-être aperçu la veille au musée...

Et puis un lieu avec une rampe... Si vaste. On essaie de se représenter cet endroit lorsque le mot «sélection» l'entourait muni de ses balises : «baraqués», «châlits», «Canada», «sauna», «crématoire» ou encore «fosse commune». Sur 175 hectares.

Un hommage fut rendu devant le Monument International aux Victimes du Fascisme, une construction imposante qui évoque ces millions de personnes, juives, tsiganes, belges, russes, allemandes, italiennes... qu'une idéologie fit disparaître. Chacun déposa une fleur sur une des stèles évoquant dans sa langue tous ces disparus.

L'après-midi un nouveau débat s'ouvrit avec les rescapés. L'on a pu assister à un certain recentrage des questions du côté du public imprégné de son expérience de la journée.

La dernière soirée du voyage fut marquée d'un banquet d'adieu mélodiquement inspiré par un concert de musique classique, notamment du Gershwin, qui sonnait tel un appel impérieux - étant donné sa beauté - à l'ouverture et à la tolérance contre la barbarie.

L'occasion fut donnée aux participants de retourner le lendemain à Birkenau. Un nouveau temps de réflexion pour certains, ou d'échange d'impressions avec des témoins pour d'autres.

La parole fut donnée pour la séance de clôture aux lauréats du concours de dissertation. Ils nous ont fait part de leurs espérances, de leurs implications ou de leurs projets. Il y eut ainsi cette intervention d'une jeune rwandaise au silence éloquent, et aussi celle des militants syndicaux conscients de leur rôle de diffuseurs.

Ce voyage fut enrichissant. L'apport des historiens et des rescapés fut essentiel. Le ton solennel des interventions de ces derniers, lorsqu'ils se prononcent devant l'histoire, contraste avec la familiarité des échanges en petits groupes. Des participants qui s'engagent, quel que soit leur sphère d'activité ou d'étude, à se faire désormais les témoins des témoins.

Nous avons été très aimablement reçus au Centre de jeunesse d'Oswiecim dont les différents pavillons furent apprêtés pour nous recevoir. Ce lieu est d'ores et déjà retenu comme le lieu d'hébergement du prochain voyage qu'organiserà la Fondation.

Laurence Stévenart

PROCHAIN VOYAGE D'ÉTUDE À AUSCHWITZ-BIRKENAU

La Fondation organisera son prochain voyage d'étude durant les vacances scolaires de Pâques 2001 (du 11 au 15 avril - dates prévues sous réserve de modification). Il sera comme chaque année destiné prioritairement aux enseignants, aux éducateurs et aux animateurs culturels. Trois visites guidées des camps (Auschwitz I et Birkenau) seront organisées et seront suivies de discussions-débats. Les visites des camps et les séminaires sur place sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination.

Prix : 15.000 BEF, exclusivement pour les enseignants, éducateurs et animateurs (le solde étant pris en charge par la Fondation), - **25.000 BEF** pour les personnes n'entrant pas dans ce cadre. Dans ces prix sont inclus : voyage en avion, logement en pension complète à Oswiecim, visites guidées d'Auschwitz-Birkenau, tour de ville guidé de Cracovie, transport sur place en car. Compte tenu du nombre limité des places :

INSCRIVEZ-VOUS DES A PRÉSENT !

Prix de la Fondation Auschwitz 1999-2000

Depuis 1986, notre Centre attribue annuellement un Prix Fondation Auschwitz destiné à récompenser des travaux de fin d'études universitaires ou constituant des recherches inédites et originales portant sur l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis.

Pour cette année académique 1999-2000, les quatorze travaux suivants nous ont été déposés (date limite du dépôt le 31 décembre de chaque année) :

BOTBOL Dan, *Sam : 62021*, Louvain-La-Neuve, I.A.D., travail de fin d'étude, 1999, 19 p., (scénario de film documentaire).

BURTIN Jérôme, *La représentation de la Shoah à travers le cinéma comique*, Université de Nancy, Mémoire de Maîtrise, 1999, 293 p.

DE SMAELE An, *Gevolgen van de operatieve en medicamenteuze proeven tijdens Wereldoorlog II bij slachtoffers*, Universiteit Gent-Faculteit Rechtsgeleerdheid, Scriptie neergelegd tot het behalen van de graad van Licentiaat in de criminologie wetenschappen, 1999, blz 132.

DUTEIL Marylène, *Auschwitz : Du témoignage à l'écriture*, Thèse de doctorat, 1998, Université de Paris IV-Sorbonne U.F.R. de langue Française, 1998, 426 p.

JANS Severine, *De Dietsche Meijesscharen 1940-1944. «Is het geen aanlokkelijke taak, ons volk al spelend en zingend terug te voeren naar de klare bronnen van zijn eigen aard»*, Vrije Universiteit Brussel-Faculteit Letteren en Wijsbegeerte-Vakgroep Geschiedenis, 2de licentiaat Geschiedenis : Hedendaagse Periode Licentiaat-verhandeling, 1999, blz 190.

KOPPEN Jimmy, *Davidster en passer. Judeo-maçonnische samenzweringstheorieën in België tijdens het Interbellum*

en de Tweede Wereldoorlog,, Vrije Universiteit Brussel-Faculteit Letteren en Wijsbegeerte. Opleiding Geschiedenis, Verhandeling aangeboden tot het behalen van de graad van licentiaat in de Geschiedenis, 1999, blz 291.

LOWY Vincent, *La Shoah au Cinéma. Nuit et Brouillard, Shoah, La liste de Schindler*, Nancy, 1999, 160 p.

MECKL Markus, *Helden und Märtyrer. Die Bedenkung des Warschauer Ghettoaufstandes im öffentlichen Gedenken*, Berlin, Dissertation zur Erfassung des Grades eines Doktors der Philosophien am Fachbereich Kommunikations- und Gesichtswissenschaften der Technischen Universität Berlin, 1999, S 207.

MEUNIER Sabine, *Les Juifs de Belgique dans les camps du Sud-Ouest de la France 1940-1944*, Université Libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Mémoire en vue de l'obtention du titre de Licenciée en Histoire Contemporaine, 1999, 184 p.

ROTEN Didier, *La mission de Victor Martin*, Bruxelles, 1999, 35 p., (scénario de film documentaire).

SECADEZ RODRIGUEZ Beatrix, *Le périple du Saint-Louis et de l'Exodus en 1947. Analyse et comparaison de la position de trois quotidiens francophones face à ces événements*, Université Libre de Bruxelles-Faculté de Philosophie et Lettres, Mémoire présenté en vue de l'obtention du titre de Licenciée en Information et Communication, orientation Communication, Information et Journalisme, 1999, 155 p.

SEGERS Matteo, (avec la participation active de Gilles DELVAULX), 179863. *René Raindorf. Seuls sont «anciens combattants» ceux qui ont arrêté de combattre*», Bruxelles, 1999, 22 p., (pièce de théâtre).

SMIT Wim, *Geschiedenis, Ethiek en Theologie van de herinnering. Een analyse van het begrip collectieve schuld in het naoorlogse Duitsland vanuit Christelijk-Ethisch perspectief*, Katholieke Universiteit Leuven-Faculteit Godgeleerdheid, Verhandeling tot verkrijging van de graad van Licentiaat in de Godsdienstwetenschappen, 1999, blz 239.

SPRENG Michaël, *Une Oeuvre, un nom Shoah. Un film de Claude Lanzmann*, Institut Européen de Cinéma et

d'Audiovisuel. Université Nancy 2, Maîtrise en Arts du Spectacle. Mention cinéma et audiovisuel, 1999, 94 p.

A l'issue des délibérations menées par les membres des jurys constitués pour délibérer des 14 travaux déposés pour le Prix 1999-2000 de la Fondation Auschwitz, celui-ci a été décerné à Monsieur Markus Meckl pour sa thèse intitulée *Helden und Märtyrer. Die Bedenkung des Warschauer Ghettoaufstandes im öffentlichen Gedenken* présentée pour l'obtention du grade de docteur en philosophie à la Technische Universität de Berlin. Une séance académique sera prévue pour l'attribution du Prix et se déroulera en présence de hautes autorités du pays en octobre 2000.

D'autre part, huit candidats pourront bénéficier de l'application de l'article 4 du règlement du Prix de la Fondation Auschwitz qui donne au Conseil d'Administration la faculté de leur attribuer une aide financière afin de poursuivre leurs travaux. Ces candidats sont : Dan Botbol, Jérôme Burtin, Marylène Duteil, Severine Jans, Jimmy Koppen, Michaël Lowy, Sabine Meunier et Wim Smit.

Concours de dissertation 1999-2000

Le Concours de dissertation de la Fondation Auschwitz a rencontré cette année une excellente participation, 79 copies nous ayant été adressées par des élèves des deux dernières années du secondaire supérieur de 28 écoles de la Communauté Française de Belgique. Rappelons que le premier tri des copies étant effectué par les professeurs des Etablissements scolaires participants, seules 3 copies par école furent sujettes aux délibérations du jury du 26 février dernier. Le thème de cette année fut le suivant :

«Les inégalités socio-économiques engendrent des formes d'exclusion beaucoup plus que les modes de vie liés aux différences d'ethnies ou de philosophies».

Treize prix dont dix d'une valeur de plus de 30.000 francs composés d'un diplôme, d'un chèque de 5.000 francs (10.000 francs pour le Prix de la Commission Communautaire Française) et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau ont été décernés par les membres du jury du Concours en leur réunion du 26 février. A savoir : cinq prix offerts par la Fondation Auschwitz aux lauréats des Provinces de Brabant wallon/Région de Bruxelles-Capitale, de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg ; un prix offert conjointement par la Fondation Auschwitz et la Commission Communautaire Française pour un lauréat de 5eme année issu d'un Etablissement scolaire de la Région de Bruxelles-Capitale ; et quatre prix offerts conjointement par la Fondation Auschwitz et les Députations permanentes des Provinces de Brabant wallon, de Hainaut, de Namur et de Luxembourg. En outre un Prix composé d'un diplôme et d'un chèque de 20.000 francs a été attribué à un lauréat de la Province de Liège par la Députation permanente de la Province de Liège, et deux Prix d'une valeur de 3.000 francs ont été offerts par l'asbl «Table ronde 44 - Neufchâteau» à deux lauréats issus de l'Arrondissement de Neufchâteau.

LES LAURÉATS :

*«Prix de la Fondation Auschwitz et de l'Assemblée de
la Commission Communautaire Française pour
la Région de Bruxelles-Capitale»
Mademoiselle Deborah WEINBERG
- Lycée Dachsbeck -*

Concevoir une société où il n'y aurait plus d'exclus représente une utopie. Malheureusement, de tout temps, il existe des personnes laissées pour compte dans notre société. Mais à quoi ce phénomène est-il dû ? Pourrions-nous, par le simple fait de supprimer les inégalités sociales ou économiques réduire ce problème ? Ou serait-il plutôt lié au manque de volonté dont font preuve les gens pour créer une société plus ouverte aux différents modes de vie et mieux adaptée à tous, quelles que soient leur nationalité, leur religion ou leur race !

De nombreux philosophes tentèrent de créer une société égalitariste. Le communisme malgré ses très belles idées basées sur la suppression de la propriété privée et qui prônait par conséquent l'abolition des classes sociales, ne parvint pas le moins du monde à résoudre les problèmes d'exclusion. Au 19^{ème} siècle, les différences entre les classes sociales n'en étaient que d'autant plus marquées. L'ère de l'industrialisation n'apporta au prolétariat que le chômage et la misère. La société était gouvernée par des bourgeois et ils ne pouvaient profiter des nouvelles avancées technologiques ou scientifiques. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si loin pour prendre des exemples. Quotidiennement au chômage, des gens se retrouvent sans logement, sans presque aucune chance de réinsertion vu la manque de structure réservée à cet effet. Les enfants des cités, en France, sont obligés de se rendre à l'école communale la plus proche de chez eux. Les conditions y étant souvent assez défavorables, ils auront peu de chance d'un jour pouvoir accéder à l'Université ou à des postes hauts gradés. A l'aube de leur vie, leur avenir semble déjà tout tracé et même si cela n'est pas une fatalité, il est difficile d'envisager pour eux un avenir fructueux.

Ils n'ont d'ailleurs pas la chance de s'acheter ce qui leur plaît ou de partir en vacances. Ils sont «privés» du droit à la consommation qui prend de plus en plus d'importance

dans notre monde. Quant aux pays en voie de développement, ils sont eux carrément exclus des nouvelles avancées dans le domaine médical. La différence de moyen financier est donc source d'une foule d'exclusions.

Cependant cela ne semble pas beaucoup perturber certaines personnes de savoir dans quelles conditions de précarité vivent des êtres humains. Cela est peut-être lié au fait qu'ils ne font pas partie de la même ethnie, de la même race. L'on est toujours plus heureux de savoir que nous sommes des êtres qui leurs sont similaires. La différence fait peur. Pourquoi devrions-nous nous adapter aux autres ? Pourtant, il y a moyen de vivre entouré de personnes qui ne pratiquent pas les mêmes coutumes. Les juifs et les musulmans ont vécu au Maroc pendant des siècles dans les mêmes villes. Et cela a été rendu possible grâce à un respect des croyances de l'autre. Fondamentalement, le fait d'être différent ne devrait pas créer de problématique. Mais les gens ont tendance à se refermer sur eux-mêmes ou à se rassembler en petites communautés, en ghettos.

Souvent nous sommes nous-mêmes responsables de notre exclusion de la société. Par facilité, nous décidons de vivre avec des personnes comme nous. Heureusement, il existe une multitude de foyers multiculturels qui sont la preuve incarnée d'une possibilité de cohabitation. La différence de mode de vie n'entraîne pas une réelle exclusion dans la société. Ce sont les hommes eux-mêmes qui se créent des barrières afin de se protéger. Cela ne représente donc pas une réelle fatalité contrairement à la différence de niveau social qui entraînera toujours un rejet des plus pauvres par les plus riches. Malheureusement, il existe encore de nombreuses personnes qui excluent d'autres êtres humains de leur monde uniquement à cause de leur couleur de peau.

*«Prix de la Fondation Auschwitz pour
la Région de Bruxelles-Capitale/
Brabant wallon»
Mademoiselle Noémie ZELIGZON
- Lycée Dachsbeck -*

Chaque jour, les médias nous parlent d'exclusion et de ses nombreuses conséquences : malaise général, dépression, criminalité. Mais quels sont au juste les causes de cette exclusion ? Si l'on pense instinctivement à un monde de vie différent lié à la religion, l'ethnie ou la civilisation, force est néanmoins d'admettre qu'une différence de statut socio-éco-

nomique peut également creuser un fossé énorme entre deux personnes et à posteriori entre deux «clans». Tentons à présent de mesurer l'impact que ces deux types de différence peuvent avoir sur la cohésion et la bonne tenue de nos sociétés.

Pour des raisons diverses - guerre, famine, situation économique pitoyable - une famille (ou quelques-uns de ses membres) peut être amenée à immigrer vers une terre inconnue riche de toutes les promesses. Elle y ressentira sans doute une sorte de mal du pays qui l'incitera à retrouver ses racines. Pour cela, la solution la plus souvent adoptée est de se regrouper autour de compatriotes émigrés quelques temps plus tôt. On assiste ainsi à la formation de quartiers, sorte de villages dans la ville : Matonge et ses habitants perpétuent ainsi les traditions colorées d'Afrique centrale tandis que certaines communes bruxelloises accueillent plus que d'autres des émigrés d'Afrique du Nord. Le fait de se retrouver avec des gens de même culture permet peut-être au départ de trouver un équilibre mais à long terme, le fait de rester continuellement parmi des gens ayant la même culture et les mêmes coutumes et parlant la même langue n'entraînera jamais l'intégration. Et de là s'ensuit bien évidemment l'exclusion. Tout est donc ici question de volonté bien que l'intégration appelle également à la tolérance et à l'ouverture des «autochtones».

La différence de mode de vie liée aux différences de civilisation n'est donc pas réellement une cause d'exclusion. Il n'est pas nécessaire d'appartenir à un groupe culturel différent pour être exclu. Il est même tout à fait possible de s'intégrer à une autre communauté tout en conservant ses coutumes. Non, la vraie cause de l'exclusion, bien indépendante de nos désirs et volontés, est l'argent qui est devenu l'un des moteurs principaux de la société matérialiste dans laquelle nous vivons. Il est indispensable pour se nourrir, se vêtir mais également nécessaire pour rendre une vie plus agréable : vacances, loisirs et sorties culturelles ne sont point possibles si l'on n'en dispose pas. Or si la technologie a considérablement évolué, si à notre époque on vit mieux et plus longtemps, paradoxalement, les emplois manquent, le chômage est de plus en plus présent et tous les êtres humains ne vivent pas décemment, preuve que la mondialisation n'a pas apporté que des points positifs. Proches de nous, le Borinage, le Pays Noir, des régions minières entières sont sinistrées, en situation de crise économique profonde. La plupart de leurs habitants n'ont

même plus envie de s'en sortir, tellement, depuis quarante ans, les autorités gouvernementales ignorent leurs difficultés et les excluent de tout plan de relance parce qu'il existe des cas plus lucratifs. Or devant cette population déprimée, comment ne pas réagir et comment s'étonner que le moindre fait inhabituel entraîne la jalousie et que tout règlement de compte se «termine mal», avec une hausse spectaculaire de la criminalité et de la violence ?

La situation n'est pas propre à la Belgique ni à la fin du 20ème siècle : chacun sait où la situation politico-économique de l'Allemagne en 1933 l'a menée. De même, les pays d'Amérique du Sud et la Russie voient la majorité de leur population vivre en-dessous du seuil de pauvreté tandis que leurs dirigeants vivent dans un luxe honteux. Les riches s'enrichissent de jour en jour au détriment des pauvres qui continuent de s'appauvrir. Or ce climat d'instabilité économique entraîne l'instabilité au sein de la population, instabilité qui dégénère souvent en révolte ou en guerre civile.

L'inégalité socio-économique engendre donc de façon incontestable l'exclusion d'autant plus dangereuse que malgré que les riches soient moins nombreux, c'est la masse qui se retrouve exclue, car sans le sou, et prête à se révolter ou à affirmer sa colère de façon parfois peu adaptée.

En conclusion, disons que l'inégalité socio-économique engendre des formes d'exclusion beaucoup plus (graves) que les modes de vie liés aux différences ethniques. A qui la faute ? Parfois difficile à dire mais ceci nous enseigne une leçon universelle : l'importance de la solidarité. On ne force pas quelqu'un à s'intégrer mais on ne peut pas délibérément l'exclure. A cet égard, l'article 37 qui prévoit que chacun puisse aller au théâtre pour 50 francs est un bon début mais n'est qu'un début. L'égalité pécuniaire est une utopie mais ne nous excluons pas pour autant !!!

***«Prix de la Fondation Auschwitz et
de la Députation permanente de
la Province de Brabant wallon»
Mademoiselle Aline BAUWENS
- Athénée Royal de Nivelles -***

Au début de l'année 2000, beaucoup de questions sont posées. Certaines traitent de l'exclusion de personnes. Cette exclusion est-elle davantage due à des raisons socio-éco-

nomiques ou, au contraire, trouve-t-elle ses origines dans nos différences d'ethnie ou de philosophie ?

Je suis persuadée que l'exclusion d'aujourd'hui n'est plus due à l'intolérance découlant des différences de « races », de religions ou de pensées, mais bien à des facteurs tout autres : l'exclusion socio-économique. Après de nombreux combats, l'intolérance a pu être - partiellement - vaincue mais le progrès et tout ce qu'il entraîne est, lui, à son commencement.

Nous voyons apparaître une troisième classe de pouvoir dominant nos anciennes bases de pouvoir, ainsi qu'un nombre croissant d'exclus dans les grandes villes et des bidonvilles, surtout dans les pays dits en voie de développement. Si de tout temps, les riches ont dominé les pauvres, cette nouvelle ère creusera peut-être ce fossé encore plus profondément.

Lorsque nous regardons notre Histoire récente, nous avons pu constater que notre société était divisée en deux classes : la société agricole et la société industrielle. Mais cette division n'est plus valable aujourd'hui. Une nouvelle classe s'est imposée au sommet des deux autres : le savoir. Le savoir et ses multiples domaines : scientifique, informatique, ... les domaines qui dirigent notre monde actuel. Malheureusement, les « habitudes » ne changent pas, ceux qui pourront détenir le savoir et ainsi postuler aux grandes sphères de notre société sont également ceux qui détiennent le moyen d'y parvenir : l'argent.

Regardons dans les plus grandes écoles, dans les universités les plus prestigieuses, qu'y trouvons-nous ? Des enfants de « bonnes familles », et ce n'est pas un hasard. Puisque nous trouvons également de la discrimination socio-économique dans les écoles. Si avant seuls des élus pouvaient s'instruire aux dépens des femmes, des personnes d'origines ou de religions différentes, aujourd'hui cela n'a pas profondément changé, même si la discrimination n'est plus la même, et même si la sélection se fait au niveau du compte en banque. Il ne faut pas non plus oublier qu'un grand pourcentage de la population mondiale est, encore aujourd'hui, sans instruction. Pourcentage majoritairement influencé par les pays pauvres où la population vit en-dessous d'un seuil de pauvreté acceptable. Notre monde étant ce qu'il est, nous pouvons dès lors en conclure que si le savoir dominera le monde de demain, ce seront toujours les

mêmes qui détiendront ce pouvoir. Ceux qui détiennent l'argent détiennent l'avenir du monde.

Une autre caractéristique de notre civilisation actuelle est le développement de grandes métropoles, centres économiques, culturels, sociaux. C'est malheureusement aussi là que nous trouvons une forte proportion d'exclus. Los Angeles, Paris... Qui se rend vraiment compte que la majorité de leurs habitants sont des marginaux, des exclus de notre société qui meurent régulièrement de faim, de froid ?

Même dans ce que nous appelons les «pays en voie de développement», nous trouvons ces mêmes exclus survivant en-dessous du seuil de pauvreté «tolérable» ou «intolérable». Ainsi les grandes villes d'Amérique du Sud, ceinturées de toutes parts par des bidonvilles. Il n'y a pas d'exemple plus marquant de ce contraste entre niveaux de vie qui s'opposent et se côtoient, différent entre eux d'un point de vue économique et social : les dépotoirs et les grands centres merveilleux.

Depuis le début de notre civilisation, il y a eu deux groupes bien distincts : les dominants et les dominés. En regardant notre société actuelle, nous ne pouvons que remarquer qu'elle possède de nombreux points communs avec une société ancienne : le Moyen-âge. Lorsque nous partons de cette époque, nous employons les termes «inégalités sociales très fortement marquées», les riches avaient tout, les pauvres n'avaient rien. Peut-être me direz-vous que cette vision a heureusement évolué, que maintenant c'est différent. J'aurais envie de vous demander de me le prouver. Et je suis certaine de pouvoir contredire tous les arguments que vous me trouverez, si vous en trouvez. Car aujourd'hui n'est pas différent. Demandez à tous ceux qui vivent comme des exclus, qui n'ont rien du confort moderne, demandez à tous ceux qui vivent dans des cabanes ou des boîtes de carton. Ils vous diront qu'ils n'ont rien. Et maintenant regardez-vous, regardez-nous. Ne sommes-nous pas privilégiés ? Nous pouvons réellement dire que nous avons tout. Notre société n'a donc pas réellement changé.

Par tous ces arguments et ces exemples, j'ai voulu vous convaincre de mon point de vue. Les exclus de notre société, le sont surtout pour des raisons économiques et sociales. Et notre futur, dominé par le savoir ne changera malheureusement pas le schéma de notre civilisation divisée depuis toujours entre les «élus» et les «exclus». Il ne nous reste qu'à

espérer que ce fossé ne sera pas plus profond qu'aujourd'hui. Car le contraste existant est déjà trop visible.

Il faut dès à présent faire tout ce que nous pouvons pour que notre terre ne se scinde pas en deux blocs bien distincts.

**«Prix de la Fondation Auschwitz et
de la Députation permanente
de la Province de Hainaut»
Mademoiselle Dorothee CAMMARATA
- Athénée Royal René Magritte de Châtelet -**

Ce thème nous invite à réfléchir sur les causes des exclusions. Celles-ci sont la preuve que les droits de l'homme ne sont pas respectés partout dans le monde et sont le signe de l'indignité faite à certains êtres humains privés de droits essentiels comme le droit à l'instruction et au travail.

Si l'article 1 de la Déclaration des droits de l'homme proclame que «Tous les êtres humains naissent libres et égaux en droits et en dignité», c'est, hélas, une perspective qui reste encore de nos jours utopique pour beaucoup d'êtres humains.

Tous les jours, des guerres, des purifications ethniques, des tortures, des exécutions sommaires, des violations diverses se perpétuent aux quatre coins du monde.

L'article 25 dit par ailleurs que «Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et celui de sa famille en ce qui concerne l'alimentation, l'habillement, le logement et les soins médicaux».

Or, l'inégalité reste, ici aussi, insupportable. Le fossé entre les plus nantis et le reste de la population ne cesse de grandir. Les priorités économiques voulues par une minorité rejettent ou, mieux, nient les droits les plus élémentaires que ce soit en Afrique, en Asie, en Amérique du Sud ou dans d'autres régions du monde...

Il a fallu un siècle et demi et deux guerres mondiales pour qu'apparaissent une déclaration «universelle» des droits de l'homme ainsi que les trois grands principes de la Révolution française primordiaux pour notre bien-être : «Liberté, égalité, fraternité». Je pense toutefois qu'ils sont de nos jours loin d'être respectés. Parmi ces trois derniers principes, je constate qu'on oublie spécialement la fraternité.

Il y a des pays pauvres où des hommes sont réduits à l'esclavage, où des êtres humains meurent de faim et où tout reste encore à faire ; il y a des pays riches où les droits ont estompé les devoirs, où l'on triche, fraude, vole.

Dès lors que les différents groupes qui composent la société sont tributaires de l'économie du pays dans lequel ils sont nés, vivent, pratiquent leur religion et travaillent, il paraît évident qu'il vaut mieux voir le jour à certains endroits de la planète plutôt qu'à d'autres.

Par exemple, si l'on se penche sur le cas de l'Afrique, qui compte 300 millions de personnes à l'heure actuelle, on voit que le droit à l'authenticité et à l'autonomie est aussi important pour ces peuples que pour n'importe qui. Ils vivent d'après leur culture ancestrale, leur politique, leurs rites, leurs croyances, s'expriment dans un langage qui leur est propre et ont droit à l'existence.

Essayer de remplacer toute cette culture par la civilisation occidentale dominante aboutirait à leur disparition. C'est la raison pour laquelle ils ont eu raison de revendiquer leur autodétermination.

De quel droit pouvons-nous leur imposer un mode de vie supérieur à nos yeux seuls alors que le maintien de la diversité culturelle est une composante essentielle à la survie du patrimoine commun de l'humanité ?

Ces peuples, qui peuvent paraître primitifs, vivent probablement aussi heureux que certains de nos compatriotes même si leurs valeurs sont différentes. Il ne s'y trouve pas plus d'exclus que chez nous, «les civilisés», qui classons les gens d'après le montant de leur compte bancaire et qui tournons un peu trop facilement la tête pour ne pas voir les S.D.F. qui demandent l'aumône, et les fuyons comme si on craignait d'attraper «leur maladie». Au-delà de l'exclusion culturelle, ils sont donc ainsi atteints par une exclusion purement économique.

En Europe, où le droit au savoir et la culture est aussi un élément essentiel à la dignité de chacun, l'exclusion économique touche plus ou moins 52 millions de pauvres. La différence des revenus y entraîne un manque d'accès aux biens de consommation, à l'éducation et au travail. Ainsi se développe en retour une forme de racisme culturel qui empêche toute participation à la vie sociale, civile et politique.

Pourtant, cette participation à la politique de son pays, à son économie, ses libertés, ses droits, ses réseaux sociaux, à son système de communication et d'information est essentielle à la vie en elle-même.

Bien sûr, l'économie n'explique pas tout. L'école représente aussi un lieu où on apprend à se comporter correctement, à réfléchir et devenir un citoyen responsable digne d'une certaine autonomie. On devient un citoyen de seconde zone si on en est privé. Hélas, s'il faut vouloir prendre goût à l'apprentissage culturel, il faut aussi certaines bases, certains intérêts et des moyens financiers pour y parvenir.

Mais tout le monde sait que le droit à l'éducation et à la culture sont des privilèges précieux qui coûtent très cher. Heureusement, en Belgique, les moins favorisés sont souvent aidés par toutes sortes d'associations où ont accès à des solutions parallèles à l'enseignement traditionnel.

Pour lutter contre l'exclusion directement liée au manque de travail, l'Etat organise des programmes d'insertion professionnelle. La garantie d'en sortir et de trouver du boulot n'est pourtant pas assurée et je trouve injuste qu'un homme doive accepter n'importe quel emploi afin de subvenir à ses besoins qui risquent de ne pas être satisfaits en restant trop longtemps au chômage.

Etre sans travail c'est, en quelque sorte, perdre son identité et sa dignité car le chômeur est considéré comme un fardeau pour la société alors que parfois c'est uniquement le manque d'argent qui bloque certains dans leur ascension sociale.

Or, si le droit d'exercer un travail a été consacré en 1966 par le Pacte des Nations Unies relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, dans le monde, 140 millions d'enfants entre sept et onze ans ne vont pas à l'école, c'est-à-dire 23 % de la population en âge d'être scolarisée. Tandis que dans notre pays, 10 % de la population est encore analphabète.

Ces deux exclusions, celle du travail et celle de l'instruction sont reliées entre elles. On ne sait pas laquelle entraîne l'autre mais une personne non instruite aura en général du mal à trouver un travail enrichissant et transmettra sans le vouloir ses handicaps à ses enfants. Réciproquement, la personne n'aura pas les moyens de s'éduquer ou d'édu-

quer ses enfants et fera d'eux d'éternels demandeurs d'emplois.

A côté des chômeurs, il y a bien sûr, les victimes de l'exclusion raciale. Cette forme de rejet se rencontre aussi bien dans le travail que dans les écoles où les enfants se montrent parfois très cruels entre eux. Récemment encore, une petite fille de 13 ans a dû subir les propos racistes d'un entourage scolaire à l'esprit fermé : seule noire dans l'établissement, elle était constamment isolée voire exclue si bien qu'elle dû changer d'école. Si on ne remédie pas à toutes ces formes d'exclusion, comment peut-on espérer vivre dans un monde rempli de différences ?

En conclusion, je pense que ce sont précisément les différences qui font que la vie vaut la peine d'être vécue. C'est la diversité qui empêche la monotonie de s'installer et qui nous ouvre l'esprit, c'est l'ignorance qui provoque les préjugés. A chacun donc le devoir de s'informer pour aller vers les autres, les connaître et s'enrichir réciproquement.

Les exclusions liées aux inégalités économiques, à l'ethnie ou la philosophie sont étroitement dépendantes les unes des autres. Elles sont le résultat de l'intransigeance humaine voulue et entretenue par les plus nantis envers les plus défavorisés.

Pays pauvres, pays riches ? Noirs, blancs, juifs, maghrébins, sans papiers ? Chacun est susceptible un jour de se retrouver dans le groupe des exclus. a moins que la bonne volonté et les lois ne veillent à rétablir une certaine égalité.

**«Prix de la Fondation Auschwitz et
de la Députation permanente
de la Province de Namur»**

**Mademoiselle Elodie HAVERLAND
- Institut Notre-Dame de Beauraing-Godinne
à Beauraing -**

L'exclusion s'avère être un fléau pour l'homme, une injustice fondamentale empêchant toute paix durable de voir le jour. C'est une frontière qu'il doit absolument effacer. Dans notre société, bien des problèmes sont à la base de l'exclusion, surtout les inégalités socio-économiques (dont sont victimes les chômeurs, les pauvres,...) mais aussi le mode de vie lié aux différences d'ethnies ou de philosophies, différences associées à la religion, à la culture, aux traditions d'ethnies ou de philosophies, différences associées à la

religion, à la culture, aux traditions de certains peuples. Analysons donc ces formes d'exclusion et leurs causes.

Comme l'a dit A. Jacquard, l'exclusion tient d'une société barbare se débarrassant de ceux qu'elle est incapable d'incorporer en les condamnant à l'enfer terrestre. D'abord, l'exclu se trouve dans l'impossibilité d'exprimer ce qu'il vit en des formes reconnaissables par l'autre, ne sachant donc dialoguer, échanger et coopérer. C'est un individu qui ne compte pas, puisque son réel n'est pas visible. Il n'a donc pas accès au monde social comme les pauvres, les clandestins,... L'exclusion est aussi une élimination du système des signes identifiables et identifiants formé entre autres par la monnaie, dont les exclus ne disposent pas, et par le droit, dans le champ duquel ils n'entrent pas. Enfin, une telle exclusion a pour effet, premièrement, de perturber le psychisme de la personne, bien au-delà d'une simple diminution de sa faculté d'adaptation et d'ajustement à son environnement social. Et deuxièmement de la conduire, à la longue, à un autisme social. On peut citer les jeunes exclus qui sont trop libres faute d'être confrontés au regard normatif des autres. Ce qui les mène à la violence, au suicide,...

Un des grands aspects de l'exclusion est sans doute engendré par les inégalités socio-économiques. Certes, on doit se réjouir du fait que l'économie de marché ait fait des progrès importants depuis ces dernières années et que beaucoup plus de personnes ont accès à la société de consommation. Cependant, on doit aussi constater que le marché est impuissant à réduire les exclusions sociales. On pourrait dire aussi que la technologie respecte l'homme et son devenir si elle n'engendre pas trop de chômage et qu'elle fournit des chances de la résorber, si elle favorise l'interaction sociale plutôt que la distance et l'isolement... On peut remarquer une certaine difficulté qui s'appuie sur divers exemples comme l'exclusion médicale qui n'est pas le privilège des pays en guerre. Elle touche autant le paysan africain qui ne pourra pas payer les médicaments dont à besoin son enfant que le jeune à Moscou dont la tuberculose est devenue résistante car son traitement a été interrompu faute de moyens. Dans de nombreux pays, la population est de plus en plus abandonnée à son triste sort : une tendance que vient encore de renforcer la mondialisation croissante de l'économie. Cette tendance révèle aussi que «la santé pour tous en l'an deux mille - un slogan très en vogue à la fin des années septante - n'aura été qu'une utopie ! Mais réside aussi l'exclusion de tous ceux n'ayant pas de travail ou n'ayant

jamais su bénéficier de l'aubaine du savoir et de la connaissance, - qui sont à la base de la réussite aujourd'hui -, faute de moyens. Ces gens sont comme vous et moi, mais possèdent un métier dont les différentes facettes sont souvent noires, une pauvre rémunération, et dont les conditions sont difficiles,... Certes ils accomplissent leur tâche sans se plaindre car leur sort en est ainsi. Les inégalités sont également amplifiées du fait que nous vivons dans une société où règne un système capitaliste caractérisé entre autre par l'idéologie de la compétition qui se déroule notamment dans le commerce. Armée de la seule vérité que constituent les lois du marché, la compétitivité engendre un ostracisme fondamental entre les agents économiques. Le second aspect que nous pouvons étudier est le mode de vie lié aux différences d'ethnies et de philosophies. Historiquement, il y avait le rejet des Juifs que nous avons su faire disparaître. Et actuellement, persiste toujours un refus de certaines cultures, musulmanes ou autres, bien qu'une grande tolérance règne aujourd'hui. Se trouve aussi le racisme, mais d'une nouvelle manière, ne se hasardant plus à proclamer l'inégalité des races et à exalter les mérites d'une nation supérieure : il tient un discours culturaliste, évoque le danger de l'indifférenciation, plaide l'impossibilité d'assimilation. Nationalisme et racisme alimentent l'extrême droite : des fachos comme Le Pen conjuguent stratégie électorale et programme d'exclusion. Ils voient la présence d'immigrés sur le sol national comme une menace pour la préservation de l'identité ou d'un groupe. Mais cette expulsion est bien sûr atténuée par les nombreuses résolutions prises comme la loi du treize juillet mille neuf cent nonante visant à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe. Son article premier s'énonce comme suit : «Toute discrimination fondée sur l'appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion est interdite».

Pour lutter contre l'exclusion, les hommes ont déjà instauré certains droits visant à diminuer le racisme, la xénophobie. L'exclusion oblige, en effet, et au risque même de l'institutionnaliser, à reconnaître des droits sociaux nouveaux : les droits d'intégration dont le droit à l'insertion apparaît comme la principale figure. Je pense que la puissance publique serait plus performante si ceux qui définissent et mettent en oeuvre des politiques de lutte contre l'exclusion observaient certaines règles comme : ne pas contribuer à la marginalisation de ceux qui rencontrent l'exclusion ou résister à la tendance qui consiste à justifier l'exclusion. Certes dans certain Etats européens comme

les Pays-Bas, la Suède,... existent des politiques multiculturelles où les immigrés ont droit de vote, par exemple. En Belgique, des efforts sont faits à ce niveau comme la récente régularisation des sans-papiers. Aussi, il ne suffit pas d'aider matériellement les pauvres. Il faut leur donner suffisamment de pouvoir pour qu'ils puissent modifier la vision qu'ils ont d'eux-mêmes comme impuissants et inefficaces dans un monde différent. Au niveau politique, le mieux est de mettre en place des programme d'aide comme le plan «Rosetta» instauré pour permettre aux jeunes de trouver directement du travail et permettant ainsi, dans un certain sens, de donner priorité à l'humain sur l'économie. Ainsi donc, ce n'est pas uniquement l'affaire des décideurs politiques, d'une poignée de spécialistes ou de CPAS plus ou moins débordés. Loin de là. C'est notre affaire à tous, quelle que soit la parcelle de pouvoir ou de responsabilité que nous détenons. A nous de susciter la participation de ces «gens-là» aux associations syndicales, culturelles, politiques, sportives, religieuses ou autres qui tissent la cohésion sociale et permettent un apprentissage de la citoyenneté au quotidien.

En conclusion, on peut donc dire que l'exclusion est un défi de longue date que l'homme réussit à atténuer dans certains domaines tandis qu'elle augmente dans d'autres. Cela est principalement dû aux changements qui s'opèrent dans la société au fil des ans. Il est vrai que des solutions sont prises pour éviter le racisme et la xénophobie, mais de là à diminuer les inégalités socio-économiques, il faut encore faire beaucoup d'efforts. La société dans laquelle nous vivons est axée sur les biens, le luxe et surtout l'argent : quiconque n'a pas d'argent ne s'en sort pas car la société est plus économique qu'humaine.

*«Prix de la Fondation Auschwitz et de
la Députation permanente de
la Province de Liège»
Mademoiselle Marie BARBIER
- Athénée Royal de Huy -*

Il est certain que, dans notre société de consommation, celui qui a l'argent a le pouvoir. Et cette façon de penser, bien que nous soyons en démocratie, exclut toutes les autres et les enfonce encore un peu plus dans leur différence. Difficile en effet pour le SDF, le sans-papiers ou même le chômeur de satisfaire aux désirs que nous impose la société. «On nous fait croire que le bonheur c'est d'avoir. «D'en avoir plein nos

armoires, ces visions de nous, dérisoires» comme le dit si bien Alain Souchon. Même l'école, qui devrait être un lieu de socialisation, peut devenir un lieu d'exclusion. Celui qui ne parle pas comme la bande, ou n'en adopte pas le style vestimentaire (qui est rarement bon marché) en est écarté. A ce sujet, on peut se demander si l'idée d'imposer l'uniforme afin d'éviter l'exclusion liée au port de marques est utile, car ce système entraîne la moquerie des élèves intérieurs et extérieurs à l'établissement.

Dans certaines écoles, un nouveau mode d'exclusion s'est installé. Certains établissements primaires ont fermé la porte de leur cantine aux enfants dont les parents ne travaillent pas («Le Ligueur» du 26 janvier 2000). Cette exclusion est double. D'abord, elle fait la distinction entre les «bons» parents (ceux qui viennent rechercher leurs enfants et les reconduisent avant et après la pause de midi) et les «mauvais» (ceux qui les abandonnent à midi, au pire jusqu'à dix-huit heures !). Ensuite, elle sous-entend que le parent qui ne travaille pas «ne fiche rien de toute sa journée». Et par là exclut toute activité personnelle (ménage, courses, visite à la famille,...), publique (recherche d'un emploi, relation avec le voisinage,...), et la distance entre le domicile et l'école. Sans oublier la nécessité, pour les enfants comme pour les parents, de sortir du cadre familial, de changer d'air. Mais l'exclusion socio-économique n'est pas uniquement basée sur l'argent. Elle est aussi liée à l'âge, la santé, la profession (le professeur de gym ou l'ouvrier est parfois considéré comme la brebis galeuse par les vétérinaires, avocats et dentistes de la famille). Cependant, ces différentes bases convergent toutes vers un même point : le pouvoir d'achat, maître contestable de notre société !

Attention, il ne faut surtout pas prétendre que l'exclusion n'est causée que par les conditions socio-économiques. Celle liée à des différences ethniques ou philosophiques existe. L'Histoire est là pour nous le rappeler. Mais encore une fois, je pense que ce rejet est dû aux conditions économiques. En effet, tout le monde sait que «ce sont les Arabes qui ont piqué tout le boulot aux Belges» et que «tous les Yougoslaves sont sur le CPAS». Ce sont souvent les difficultés économiques, présentées comme une humiliation, qui entraînent les extrémismes. Cependant, on doit se demander comment un pays comme l'Autriche, qui ne présente pas de difficulté économique importante, et qui sait à quoi aboutit l'extrême droite, peut vouloir former un gouvernement avec un tel parti...

Pour les étrangers, l'exclusion subie est multiple. Elle est à la fois ethnique, philosophique et économique (difficile en effet pour quelqu'un qui ne parle pas le français de trouver une place où il ne sera pas exploité).

Heureusement, on assiste à une prise de conscience de ces exclusions. La preuve en est la récente opération de régularisation des sans-papiers, les nombreux mouvements caritatifs (Iles de Paix, 48.81.00, Opération arc-en-ciel) et des films comme «Le huitième jour», «La Promesse» ou «Rosetta».

Peut-être l'exclusion est-elle un exutoire pour tous nos malaises. On se cherche un bouc émissaire, tout désigné par sa différence. Selon R. Girard, le sacrifice d'un bouc émissaire serait la solution à nos crises actuelles (G. Sorman «Les vrais penseurs de notre temps»). De cette vision des choses à la Shoah, il n'y a qu'un pas qu'il ne faut plus franchir.

Cependant, même s'il ne fait aucun doute que l'absence totale d'exclusion est une utopie, il est rassurant de penser que «le soleil donne de l'or intelligent, le soleil donne la même couleur aux gens, gentiment» (L. Voulzy).

*«Prix de la Fondation Auschwitz et de
la Députation permanente de
la Province de Luxembourg»
«Prix (2) de la Fondation Auschwitz et de
la Table-ronde 44 - Arrondissement
de Neufchâteau»
Mademoiselle Rebecca DOTET
- Institut Saint-Joseph à Saint-Hubert -*

L'endroit est accueillant, on y déguste de bons plats, pour une somme modique. Bien sûr ça nous change des habitudes, mais on vient au «Palais d'Asie» justement pour cela ! Ils offrent la variété orientale ; l'Inde, la Chine, et la Thaïlande y sont subtilement représentées ; tous les soirs, ils affichent complet. Non loin de là, un festival de musiques noires se fait entendre sur des rythmes joliment mesurés. Le spectacle en vaut la peine, danseurs et chanteurs apportent au public venu nombreux un plaisir qu'ils n'auraient manqué pour rien au monde. Les sons de tambours, de trompette et de piano s'associent merveilleusement bien, et sont manifestement appréciés à leur juste valeur. En s'éloignant vers la rue adjacente, les vitrines commerçantes attirent le regard par les précieuses pierres qui les ornent. Venues de très loin, elles font la fierté des vendeurs, d'origine étrangère eux aussi...

Nous nous situons bien dans un pays de la Communauté européenne où on peut observer que le marché en provenance de l'étranger n'a pas de mal à s'implanter.

En matière de naturalisation, nous sommes depuis peu un des pays les plus «ouverts» du vieux continent.

En parallèle, nous nous plaçons en 5^{ème} position dans la liste des Etats les mieux lotis du monde.

Pourtant, c'est ce même pays qui connut en 1970 une crise économique assez grave. Elle provoqua des manifestations «anti-immigration» où les agitations furent parfois violentes ; l'image de l'étranger-profiteur s'installait dans les esprits.

La comparaison des deux époques, de leur situation et de leurs conséquences est tout à fait révélatrice.

Difficulté incontestable d'accepter qu'un inconnu vienne se nourrir du pain dont on se prive. Racisme ? Jalousie ? (Ou tout simplement réaction d'autosubsistance ?)

En fait, des pensées en entraînent d'autres, les arguments se confondent ou se dissimulent. Ce faisant, on se dit hostile aux gens qui «ne me ressemblent pas» pour camoufler cette crainte de voir ses avantages perdus.

Rares sont les sociétés qui n'ont pas utilisé le jargon ethnique pour justifier un intérêt quelconque, ou un enjeu.

Autrefois, les croisades effectuaient de magistraux périples, de soi-disant guerres saintes. Les Sarrasins, définis comme des gens aux moeurs dépravées, seraient amenés à se convertir ; mais surtout ces combats religieux amèneraient en retour de multiples trésors...

Le cas des Etats-Unis illustre également ce fait. Cette société n'ayant aucune couverture sociale, elle permet aux plus pauvres de s'appauvrir davantage. La majorité de ces associés vivent en ghettos, séparés distinctement selon les couleurs. Or, dans les quartiers huppés des côtes américaines, les Noirs et les Blancs vivent voisins, en entente cordiale. Force est de constater que quand l'argent va, tout va, et inversement... que la discrimination apparaît dans la misère.

A l'heure actuelle, les progrès de la science permettent de démontrer rationnellement que tous les hommes, peu importe leurs origines, naissent «génétiquement» égaux.

Cependant, quelques personnes tentent, envers et contre tout, d'ignorer ces affirmations. Elles parviennent même à influencer les esprits, à attirer des groupements vers leurs idées, leurs clans, leurs sectes, ou leurs partis. Depuis la Seconde Guerre mondiale, nous savons vers où conduisent ces genres d'obsessions. Elles n'ont pour résultat qu'un échec généralisé, allant jusqu'à des atrocités inimaginables. En effet, les actions monstrueuses d'Hitler qui visaient à atteindre une certaine société idéale purement allemande ont engendré beaucoup trop de morts et de destructions à différents niveaux de valeurs universels (la morale en fut fortement affectée).

Notons que la montée au pouvoir de l'idéologie du nazisme s'est inscrite dans une période de crise extrême.

Le 21^{ème} siècle s'ouvre sur des moyens de communication rapides et accessibles par tous. Depuis quelques années, les coutumes, les rites, les styles de vie des contrées les plus éloignées servent d'inspiration aux vagues occidentales. Les cuisines, les musiques, les décorations architecturales se confrontent. Toutes les marques d'identité communautaires, religieuses ou ethniques, sont des références positives. Mais le matérialisme ambiant semble décider du choix, de l'acceptation, ou du refus des différences.

La notion d'intégration se base sur la valeur productive d'un homme, en terme de possibilités, de pouvoir d'achat.

Quelqu'un de bien est-il nécessairement quelqu'un de riche ?

Une question en amène une autre... le système actuel ne correspond-il pas parfois à la loi de la jungle ?

Madame Delmas Marty, professeur de droit, déclare : «l'économie est le moteur de l'internationalisation, les droits de l'homme doivent en être la boussole».

Je garde l'espoir que nos générations, quels que soient leurs statuts, seront sensibles aux leçons du passé, en respecteront l'enseignement, pour l'intérêt de chacun.

«Prix de la Fondation Auschwitz

pour la Province de Hainaut»
Monsieur Gilles HUBERT
- Athénée Royal «Les Marlaire» de Gosselies -

Avant d'aborder le sujet proposé, il faut bien sûr en dégager les composantes, à savoir les mots qui le constituent pour en tirer le sens exact.

Pour «inégalité», me vient aussitôt à l'esprit défaut d'égalité, différence ou encore disproportion, ce qui entraîne automatiquement la notion de déséquilibre.

Tout enfant déjà, nous avons très vite le sens de l'inégalité et inévitablement de l'injustice qu'elle entraîne.

J'ai une soeur jumelle et je me souviens que dès que nous recevions un morceau de chocolat nous nous amusions à vérifier si nos parts étaient égales, c'est-à-dire équitables. Un morceau plus long donné par inadvertance à l'un de nous aurait vite dans notre esprit d'enfant signifié préférence. Bien sûr ce n'est qu'une anecdote, mais si je m'en souviens c'est que l'être humain, si jeune soit-il, a conscience du concept d'égalité et de son contraire, d'inégalité.

Alors que dire des inégalités socio-économiques ?

Au départ, social voulait dire : agréable aux autres, on y retrouve en effet le mot compagnon «socius» en latin. Social est l'état de l'individu qui vit en groupes plus ou moins nombreux et organisés. Montesquieu disait : «La société est l'union des hommes et non pas les hommes». Homme sage, car il ne suffit pas de vivre en groupe pour être des hommes. Une société existe vraiment si elle respecte des valeurs comme la civilisation, la culture, le respect, la tolérance...

Elle doit donc être régie par des institutions qui veillent aux conditions de vie matérielles et morales des individus.

L'économique concerne la production, la distribution et la consommation des biens. Alors où se situe le problème ? Les hommes vivent en société et partagent les richesses. Ce principe serait très simple, s'il s'appliquait aussi naturellement que le chocolat de mon enfance. Ma soeur était mon égale, aucune rivalité, aucune hiérarchie entre nous. Ma famille y veillait en distribuant les «biens» de façon équitable. Le socio-économique était régi avec impartialité.

Dans la société, les hiérarchies se créent automatiquement de par les différences inhérentes à l'être humain. Les classes sociales se forment. Le politique s'en est mêlé et a engendré les luttes sociales avec comme conséquence positive l'acquis de droits sociaux.

La Constitution américaine, dès le XVIIIème siècle, a établi que tous les citoyens naissent égaux en droits. Aux Etats-Unis, pays libéral par excellence, on se disait qu'un pauvre pouvait devenir riche par le travail et l'ingéniosité. C'est ainsi que sont nées beaucoup de grosses fortunes américaines. Mais combien de réussites pour beaucoup de gens restés simples et pauvres ? Ces différences engendrent-elles des exclusions ? Il suffit de regarder autour de nous, dans notre région, pour en être persuadés. Sans tomber dans le simplisme, nous remarquons que les jeunes qui ont accès aux études supérieures et réussissent sont issus, dans une énorme majorité des cas, de familles dont les parents sont eux-mêmes universitaires ou cadres. Peu d'enfants d'ouvriers suivent cette voie, et que dire de ceux qui n'ont d'autres ressources que celle du chômage ! Et les bourses rétorquerez-vous ? Bien sûr, elles suppléent aux manques économiques mais pas aux lacunes sociales. Un enfant né dans une cellule familiale privilégiée de par son savoir acquerra de façon naturelle ce savoir.

Malheureusement, le savoir, quoi qu'on en dise, n'est pas gratuit, la culture non plus et les loisirs encore moins. L'enfant né dans une spirale socio-économique étriquée aura peu de chance à l'heure actuelle d'agrandir cette spirale.

Le Vif-L'Express, dans un de ses numéros récents, publiait que des «étrangers» participaient activement et de façon brillante à la vie du pays. En effet, il y a des ministres connus, que je ne citerai pas, issus de familles modestes d'immigrés, parfois même illettrés, entrés aujourd'hui dans la haute spirale socio-économique.

Hasard, chance ? Non, ces hommes d'environ quarante ans ont bénéficié des trente glorieuses années d'après-guerre, de ces années où l'enseignement public était à son apogée et de ce fait, permettait aux bonnes têtes d'échapper au déterminisme de leur origine. Et puis la crise est venue avec la société de consommation. L'économique a pris désormais le pas sur le social.

Les différences ethniques liées aux caractères de civilisation, de langue et de culture ne sont pas déterminantes dans l'exclusion. Pour exemple, un Marocain immigré qui réussit envoie aujourd'hui son enfant aux Etats-Unis et l'y inscrit dans une université dont il reviendra riche d'un diplôme qui l'introduira dans les hautes sphères de la société belge. Peu importe qu'il soit musulman ou athée, notre société technologique se préoccupe comme d'une guigne de ces petits détails philosophiques. On ne reproche qu'à un Arabe de Schaerbeek, délinquant et analphabète, c'est-à-dire socio-économiquement faible, d'être musulman. On ne reproche pas à un ministre lettré, docteur en physique, d'être fils d'immigré.

Raccourci, raisonnement rapide ? Non, déduction d'une observation du monde d'aujourd'hui et de la société dans laquelle je vis. Sorte de retour en arrière lié à une société centrée non sur l'être mais sur l'avoir. «Dis-moi ce que tu as, je te dirai qui tu es» est un triste constat.

Il me reste à espérer que fils de non riche, je ne me ferai pas une place trop inconfortable dans une spirale socio-économique dont je ne serai pas exclu, grâce sans doute au premier volet : le social avec tout ce qu'il implique de savoir et de culture que m'a heureusement transmis ma famille.

**«Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Namur»
Mademoiselle Hélène PONTIERE
- Institut Notre-Dame du Sacré-Coeur
à Beauraing -**

Le principe de l'exclusion implique systématiquement une idée d'inégalité et de différence. Tout d'abord, une des plus grandes inégalités que l'on observe entre les individus est d'ordre financier et social. En effet, un grand fossé sépare les pauvres des riches. Des classes sociales voient alors le jour, entraînant obligatoirement un phénomène d'opposition. Ensuite, une autre grande différence entre les hommes est leur mode de vie, leur philosophie et leur appartenance à un groupe ethnique. Or, dans notre société, la différence est mal tolérée. Associée à l'inégalité, elle est souvent source de conflits. L'exclusion est donc basée exclusivement sur l'inégalité et sur le refus de la différence.

Tout d'abord, nous verrons que les inégalités d'ordre économique engendrent des problèmes sociaux. Ensuite, nous aborderons la question des différences d'ethnies ou de phi-

losophies, et, finalement, nous proposerons quelques solutions pour lutter contre les inégalités et empêcher ainsi l'exclusion.

L'abîme séparant les riches des pauvres semble avoir toujours existé. En effet, si l'on remonte dans le temps, on se rend compte que le maître et l'esclave ou encore le suzerain et le vassal ne possédaient pas les mêmes biens et n'avaient par conséquent pas le même statut social. Les inégalités économiques ont donc toujours contribué à la création de classes au sein d'une société. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, grâce à la Révolution française, que s'imposa l'idéologie d'une société démocratique et égalitaire. On entra dans une ère nouvelle qui voulu mettre fin à la domination des riches, souvent considérés comme les plus puissants. A partir de ce moment, les prolétaires, exploités, se rebiffèrent contre les patrons, exploités. Dans *Le capital*, Marx analysa les lois internes du capitalisme. D'après lui, il est indissociable de la formation de classes et de l'exploitation d'une classe par une autre. L'objectif des riches était, selon lui, d'accroître leur capital. C'est grâce à la plus-value obtenue par une augmentation du travail qu'ils pouvaient y parvenir. Cependant, le prix du travail était souvent sous-estimé. Les travailleurs ne recevaient qu'un salaire de misère, ce qui fait que, tandis que les uns s'enfonçaient dans la misère, les autres ne cessaient de s'enrichir. Zola, à travers son célèbre roman *Germinal*, nous donne une image à la fois noire et réaliste de ce qu'était la vie des mineurs au XIX^{ème} siècle. A la misère et à la pauvreté, il oppose le luxe et l'abondance. L'écart entre les classes sociales est très marqué et engendre de nombreuses exclusions : les ouvriers vivent entassés dans les corons qui leur sont réservés, tandis que les bourgeois habitent loin d'eux dans des villas luxueuses. Puisque les mineurs manquaient de ressources financières, leurs enfants ne pouvaient pas aller à l'école et se voyaient obligés de travailler pour gagner leur pain. A travers ce roman, on découvre donc que les inégalités économiques engendrent de nombreuses inégalités sociales favorisant l'exclusion et que ces deux formes d'inégalité sont étroitement liées l'une à l'autre.

Ensuite, à plus grande échelle, on remarque que les exclusions dues aux inégalités économiques jouent également un grand rôle entre les pays du Tiers-Monde et les pays de l'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord. Malgré l'aide financière des pays riches, le manque d'argent persiste et empêche les pays pauvres de se développer dans des

domaines qui devraient les aider à s'enrichir - tels la technologie et l'aéronautique. Cela entraîne forcément de nombreuses exclusions, comme par exemple l'impossibilité d'avoir un jour une place sur le marché mondial. Leur dette, au lieu de diminuer, ne fait que s'accroître et, en raison des emprunts financiers qu'ils ne peuvent rembourser, ils seront toujours redevables aux pays riches. De plus, les pays du Tiers-Monde sont exploités par les autres qui achètent leurs matières premières bon marché et leur revendent les produits finis à des prix élevés. En les «aidant», les pays riches deviennent une entrave à leur développement. Avec la mise en place de la mondialisation, le fossé ne cessera de se creuser et de poser de plus en plus de problèmes d'exclusion, car la mondialisation est en fait une sorte de dictature internationale du capital financier, c'est-à-dire une domination économique des pays les plus puissants sur les autres.

Cependant, l'exclusion n'est pas systématiquement un problème dû aux inégalités économiques. Les différences ethniques entrent en jeu et peuvent provoquer des problèmes d'exclusion. Une des plus graves formes d'exclusion est celle du génocide, défini comme un crime consistant à détruire un groupe racial, religieux ou ethnique. En période de crise, c'est aux groupes ethniques que l'on s'en prend. L'histoire récente est truffée d'exemples : de 1975 à 1979 au Cambodge, dans les années 80 en Irak, entre 1992 et 1995 au Rwanda. Cependant, le plus grave des crimes commis contre l'humanité restera le massacre des Juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. Il retiendra longtemps notre attention par son ampleur et par l'horreur qu'il perpétra. Quoi de plus monstrueux et de plus abominable que d'abattre sa rage sur un groupe ethnique sous prétexte qu'il est la cause des problèmes de la société ! Aujourd'hui encore et depuis des siècles déjà, les Juifs cherchent à être reconnus et à avoir une terre bien à eux. Dans son livre intitulé *Les identités meurtrières*, Amin Maalouf écrit que «l'identité [d'un peuple] n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence». Selon lui, chaque peuple cherche à être reconnu, et c'est pour cette question d'identité que les peuples se déchirent.

De plus, aujourd'hui encore, un grand nombre de nations pourtant démocratiques pratiquent la discrimination non seulement raciale et ethnique, mais aussi religieuse à l'égard des étrangers. Chez nous où la majorité de la population est

de religion catholique, les femmes portant un voile sont mal intégrées au sein de la société. Pour des raisons religieuses, tout le monde n'est donc pas sur le même pied d'égalité. Cette inégalité engendre de nombreuses formes d'exclusion. Par exemple, un Catholique aura plus de chance de trouver un travail qu'un Musulman. Cependant, les étrangers se battent pour pouvoir continuer à pratiquer leur religion et pour être reconnus non en tant que Musulmans ou Protestants, mais en tant qu'individus.

Pour ma part, je pense que les inégalités socio-économiques engendrent autant de formes d'exclusion que les différences d'ethnies ou de philosophies. Les unes peuvent être aussi graves que les autres. Cependant, même si chaque homme fait partie d'une classe sociale ou d'une ethnie - sans laquelle il n'est rien -, il me semble injuste qu'il soit jugé en fonction de celles-ci. D'une part, avec la mise en place du capitalisme, l'argent a acquis une place considérable. Au seuil de ce XXI^{ème} siècle, l'argent est synonyme de puissance et de domination. Il fait de l'homme son esclave ; pour lui, il peut aller jusqu'à se laisser soudoyer. Or, est-on plus heureux parce que l'on est riche ? A côté de cette question vient se greffer un phénomène assez paradoxal : tout le monde pense que l'argent ne fait pas le bonheur, mais personne ne cherche à y attacher moins d'importance car, sans argent, on n'est rien. Il s'agit bien là de l'idéologie adoptée par notre société tournée vers l'argent et la réussite matérielle. Dans notre pays, surtout dans les grandes métropoles, l'écart entre les riches et les pauvres commence à avoir d'importantes répercussions sur le vie sociale des individus. Dans les familles riches, les jeunes peuvent - ou plutôt doivent - faire des études pour «réussir leur vie», tandis que dans les autres familles, ils sont forcés d'arrêter l'école pour aller travailler. De plus, le travail intellectuel est mieux considéré que le travail manuel et les salaires sont différents. L'inégalité sera donc toujours de plus en plus grande si on ne réfléchit pas à la question. L'idéal serait de mieux répartir les salaires. Ensuite, il faudrait que tous les enfants aient droit à la même scolarité et que chacun puisse poursuivre ses études, quel que soit le milieu d'où il vient. D'autre part, pour éviter les conflits dus aux différences d'ethnie ou de philosophie, l'homme a tout intérêt à s'attacher aux valeurs humaines et à s'ouvrir aux autres cultures. Il pourrait ainsi favoriser son enrichissement personnel. Le premier pas à faire est d'accepter la différence. Qu'il soit riche ou pauvre, croyant ou non, un homme est un homme. Je pense que pour éviter toute forme d'exclusion,

la solution serait de changer les mentalités. C'est donc un travail à long terme.

Après analyse, on peut conclure en disant que les différences sociales engendrées par les inégalités économiques freinent l'épanouissement et le développement d'une classe ou d'un pays en créant de nouvelles formes d'exclusion. Si les peuples ou les hommes se déchirent pour des raisons ethnique ou philosophiques, c'est pour lutter contre l'exclusion et être ainsi reconnus. Une solution pour combattre l'exclusion est d'accepter la différence. Reste à savoir combien de temps il faudra pour changer les idées ancrées depuis si longtemps déjà dans les mentalités.

*«Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Liège»
Mademoiselle Mélanie DELHALLE
- Athénée Royal de Huy -*

L'exclusion, c'est l'intolérance, le mépris. C'est aussi l'indifférence lorsqu'on croise une personne en chaise roulante. Mais l'exclusion ne se décrit pas. Il faut la vivre pour la comprendre. Il faut se mettre à la place de cet homme qui, ayant perdu son travail, se retrouve à la rue après avoir sombré dans l'alcoolisme. Il faut être cette jeune femme qui se voit refuser un emploi sans autre motif que la couleur de sa peau. Je pense donc que l'on ne doit pas sous-estimer les difficultés liées à l'exclusion ethnique ou idéologique mais, au contraire, les traiter en toute égalité avec l'exclusion socio-économique.

Tout d'abord, il est important de préciser que l'exclusion ne se mesure pas. Qu'elle ne se résume pas non plus à des statistiques. Il est par conséquent difficile (voire erroné) d'affirmer que les inégalités sociales ou économiques l'emportent (si j'ose dire) sur les problèmes de racisme ou d'intolérance philosophique. En effet, il serait presque inhumain de comparer la situation d'un sans-abri (à qui il ne reste plus que sa dignité) avec celle, non moins terrible, d'un homme exilé pour ses opinions (jugées perturbatrices) et éloigné par la force de son pays natal, d'une famille et de tout un environnement auquel il s'était attaché.

Envisageons maintenant le problème du racisme qui, même si l'habitude a contribué à sa «banalisation», reste toujours omniprésent. Prenons l'exemple des Etats-Unis (scène internationale de toutes les absurdités du monde !), où l'on tue chaque jour pour des querelles ethniques presque sur-

réalistes. Le mobile lui-même est devenu inutile : la couleur de la peau, les traits du visage ou quelques coutumes religieuses inoffensives «suffisent» aujourd'hui à ôter la vie d'un individu.

Il n'est toutefois pas nécessaire de traverser l'Atlantique pour se heurter aux problèmes de discrimination raciale. Tous les jours, nous sommes les témoins de multiples formes d'intolérance : cela se limite parfois à une phrase lancée à la légère mais qui favorisera l'escalade de la ségrégation.

Par ailleurs, je me permettrai d'avancer l'idée que les injustices socio-économiques peuvent influencer les problèmes raciaux. Ainsi, lorsqu'un pays se trouve en situation économique instable (chômage, etc.), les boucs émissaires sont tout désignés : les étrangers. Ceux-là même qui, comme il est si facile de le prétendre, «prennent le travail» des autochtones en question !

Ne négligeons pas pour autant l'exclusion issue des injustices sociales. Sans vouloir établir de comparaison, je dirais qu'elle se vit différemment de l'exclusion ethnique. En effet, la perte d'un emploi entraînera avec elle une avalanche de conséquences économiques qui se limiteront (si je puis dire) à des dommages matériels. Le racisme, par contre, revêt un aspect plus psychologique. Je veux dire par là, qu'il est toujours possible de redresser une situation économique mais qu'il est beaucoup plus difficile d'effacer les séquelles laissées par de mauvais traitements de type ségrégationniste.

Pour conclure, je dirai que l'exclusion, quelle qu'elle soit, reste un problème à traiter en bloc et qu'il est par conséquent superflu de s'étendre en conjectures sur ses divers aspects. Ainsi, en considérant l'omniprésence de l'intolérance à l'échelle mondiale, en tenant compte du poids que font peser les inégalités socio-économiques sur l'escalade de la ségrégation, nous pouvons, dès à présent, entamer une lutte (ardue mais efficace) en vue d'une tolérance universelle.

*«Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Luxembourg».*
*«Prix (I) de la Fondation Auschwitz et
de la Table-ronde 44 - Arrondissement
de Neufchâteau»*
Monsieur Geoffrey BOQUEL
- Institut Saint-Joseph à Saint-Hubert -

Bercé par le chant timide des jeunes oiseaux blottis dans leur nid de paille, émerveillé par le vol des nuages métamorphosés en splendides sculptures décoratives et ravi par le doux nectar émanant du gazon fraîchement coupé, je ne serais pas moi-même si je ne m'affirmais pas être un homme heureux. Pourtant, ce nouveau sujet de dissertation fait renaître en moi un sentiment de culpabilité, de haine et de mélancolie. Alors que l'Allemagne a commémoré le 55^{ème} anniversaire de la libération du camp de concentration d'Auschwitz en rendant hommage aux victimes du nazisme et en demandant pardon au peuple juif, ou qu'en Autriche l'extrême droite remporte un franc succès lors des élections et risque de se retrouver au pouvoir, comment rester indifférent face aux injustices du monde ? Comment affronter avec allégresse la réalité des villes et des campagnes ? Une réalité que nous vivons tous, que nous partageons tous. Une réalité où nous côtoyons, au quotidien, les inégalités socio-économiques et l'exclusion.

Définie comme l'apogée de cette fin de siècle, l'économie mondialisée régit aujourd'hui notre planète. A l'origine, l'art de la répartition et de la consommation des richesses s'est bien vite avéré comme étant la source d'une grande partie des problèmes actuels. De tout temps, la société a montré le côté néfaste de l'économie en donnant naissance à la hiérarchie sociale qui a contribué à diviser le globe terrestre en parcelles où le bétail humain s'installe en fonction de sa richesse matérielle. Dans l'Egypte ancienne, certains hommes avaient déjà le devoir de servir les autorités supérieures et la race royale ; à l'époque romaine, les rues qui constituaient les villes principales étaient divisées en différentes parties. Dans les unes s'installait la gent noble et bourgeoise ; dans les autres, antre de la pauvreté et de l'indigence, subsistaient les misérables et les esclaves. Durant le moyen-âge, chaque région était contrôlée par un seul seigneur faisant de la population des esclaves (serfs). A cette époque, on parlait de la «société de classes» ; chaque individu appartenait à un groupe en fonction des richesses qu'il possédait : la noblesse, le clergé et le Tiers-

état essentiellement composé de pauvres gens. En 1789, la Révolution française a tenté de balayer les principes de l'Ancien Régime mais la volonté de pouvoir fut difficilement ébranlée.

Aujourd'hui, la hiérarchie sociale existe toujours. Nous vivons à une époque où l'avoir prévaut sur l'être et où la matérialité l'emporte sur la spiritualité. Les biens et les richesses conditionnent la vie entière des humains. A l'heure où j'écris ces mot, la majorité de la planète tend à prendre en considération une personne en fonction de ce qu'elle possède et non en fonction de ce qu'elle est réellement. Seul, l'argent peut contribuer à l'ascension positive ou négative d'un individu. Cette conception de vie a engendré toute une série de problèmes tels que des discriminations ou ségrégations sociales. Les différentes formes d'exclusion qui s'insinuent principalement au sein même d'un Etat démocratique et dans beaucoup de groupes sociaux et familiaux constituent des maux difficiles à éradiquer. Force est de constater que certains modes de vie, certaines spécificités culturelles génèrent ces mêmes problèmes. Pourtant, aujourd'hui, les différends sont plus facilement engendrés par la situation économique des individus. Il est évident que notre niveau de vie est conditionné par notre réussite sociale. Plus notre profession nous offre un salaire élevé, plus notre niveau de vie est aisé. L'argent nous donne accès à certains loisirs, épanouissant le corps et l'esprit. Qu'en est-il des chômeurs et des minimexés ? Ne sont-ils pas complètement exclus de notre société ? Notre «bonne conscience» et le système social ne le permettent pas en théorie mais qu'en est-il en pratique ? La déclaration universelle des Droits de l'homme veut garantir à chacun un niveau décent. Mais avons-nous les mêmes chances, le même pouvoir ? Et l'école n'est-elle pas aussi une source d'exclusion ? De par la différence de leurs milieux sociaux, les élèves n'ont pas tous les mêmes chances de réussites. Sans parler du coût des «hautes» études. Mais là encore, notre système - qui se veut garant d'égalité - a prévu des bourses d'études. Est-ce suffisant pour que tous les individus soient égaux ou doit-on parler d'exclusion ? Souvent, le taux de réussite est directement proportionnel au statut économique de la sphère familiale. Actuellement, on constate que les différences d'ethnies ne semblent plus être le point de départ de l'exclusion. Tous les caractères moraux de l'homme tels que sa religion, sa conception et appréhension de la vie, ses buts, ses intérêts, ses rêves,... font l'objet de plus d'attention et de respect. Mais qui dit «respect» ne dit pas nécessairement

«écoute». Les différentes philosophies de chacun ne sont pas souvent critiquées mais ceci n'implique pas pour autant qu'elles soient entendues ni même comprises. Pour y remédier, pensons à Spinoza qui disait «Ne pas aimer, ne pas haïr, mais comprendre». Essayons de tendre l'oreille afin de percevoir les différentes idées qui animent chaque cœur humain et de nous rendre compte des richesses qu'elles peuvent apporter à la société. Ces richesses de l'âme pourraient alors l'emporter sur les biens matériels, cause principale de l'exclusion.

Souvent, l'homme demeure un être particulièrement égoïste et égocentrique. Il ne vit que pour lui-même et chaque acte posé doit être pour lui la source du plus grand profit possible. Son existence est une quête perpétuelle de richesses, de biens matériels laissant souvent pour compte les valeurs essentielles de la vie telles que l'amour, l'amitié, la tolérance, le respect, l'épanouissement collectif,... Dès lors, peut-on encore parler de fraternité ? Dans une encyclopédie, le terme « fraternité » désigne un lien existant entre les hommes considérés comme membres de la famille humaine. Du latin «frater», le mot frère ne fait aucune allusion au lien parental. Il désigne tout membre de la famille humaine. De nos jours, ce terme évoque principalement le rêve suprême qui correspond à un réseau d'échanges étendu à tous nos semblables. La mise en place d'un tel réseau est conditionnée par la mise en commun, la paix et l'harmonie ; les relations fraternelles qui reposent nécessairement sur une attitude indispensable : le respect.

Tant que les hommes donneront la primauté à leurs problèmes économiques, alors que les inégalités dans la répartition des biens matériels sévissent dans le monde entier, et tant qu'ils ne prendront pas plus en considération les richesses intérieures de chaque être humain, les différentes formes d'exclusion ne pourront être anéanties. Il est bien sûr très difficile de constituer un monde où nous vivrions en harmonie les uns les autres et où les discriminations religieuses et sociales disparaîtraient. Nous sommes humains et nous le resterons. Alors, luttons contre notre apathie habituelle et concevons une vérité commune susceptible de créer un futur libéré de toute forme d'exclusion. Et pourquoi ne pas terminer cette dissertation en y incluant une citation de Louis Aragon qui résume à merveille les rêves et les espoirs de nombreux citoyens : «Il est temps d'instaurer la religion de l'amour».

**Les séminaires
de la Fondation Auschwitz**
*Questions approfondies d'histoire et de
mémoire des crimes et génocides nazis*

Comme nous vous l'annoncions dans notre Bulletin n° 64, la Fondation Auschwitz organise en l'an 2000 un cycle de formation, destiné aux enseignants du secondaire. Ce cycle comprend quatre séminaires, sous la forme de week-ends résidentiels (vendredi et samedi), qui abordent quatre thématiques différentes. Les séminaires sont animés par des spécialistes des différentes disciplines impliquées dans les thématiques envisagées. Pour assurer une discussion approfondie, des textes sont préalablement distribués aux enseignants inscrits. Durant le séminaire, ces textes font l'objet de débats après une brève présentation par le formateur. Le choix est laissé aux enseignants de participer à un ou plusieurs séminaires. Le premier séminaire, qui s'est déroulé les 28 et 29 janvier à Buzenol (Virton), a porté sur *La littérature - Analyse de textes. Usage pédagogique des oeuvres de fiction*. Il fut fort brillamment animé par Monsieur Albert Mingelgrun, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles. Le deuxième séminaire s'est tenu les 5 et 6 mai à Tournai. Il fut consacré à *La mémoire et ses traumatismes. Les enjeux psychologiques de la transmission*. Mesdames Josette Zarka, Professeur émérite de Psychologie à l'Université de Nanterre, et Régine Waintrater, Psychothérapeute et Maître de conférences à l'Université de Poitiers, nous ont fait l'honneur d'animer ce séminaire qui, comme le premier, rencontra un réel enthousiasme auprès des enseignants. Les deux prochains séminaires se dérouleront respectivement les 29-30 septembre 2000 à Esneux (séminaire III), et les 17-18 novembre à Bruxelles (séminaire IV).

PROGRAMME DES SÉMINAIRES III ET IV

- SÉMINAIRE III : 29 - 30 SEPTEMBRE 2000 - ESNEUX (LIEGE)

Ethique et philosophie - Enjeux et enseignement

animé par Edouard DELRUELLE - Professeur à l'Université de Liège & Yannis THANASSEKOS - Directeur de la Fondation Auschwitz

- SÉMINAIRE IV : 17 - 18 NOVEMBRE 2000 - BRUXELLES

Histoire - Sources orales et audiovisuelles. Comment transmettre ?

**CONSISTOIRE CENTRAL ISRAELITE
DE
BELGIQUE**

1000 BRUXELLES, le
Rue Joseph Dupont 2
Téléphone (02)512.21.90
Téléfax (02)512.35.78
22 mai 2000

Baron Paul HALTER
Président de la Fondation Auschwitz
Rue des Tanneurs, 65,
1000 Bruxelles.

Mon cher Président,

Ces quelques lignes pour vous féliciter de l'excellente tenue de l'Assemblée générale. J'ai été impressionné par les rapports respectifs de votre secrétaire général, Monsieur Henri Goldberg, et de votre directeur Monsieur Thanassekos.

Je crois que plus que jamais la Fondation Auschwitz affiche d'une part sa vocation pédagogique fondamentale pour les jeunes générations et d'autre part pour le monde ouvrier puisque nous avons découvert l'impact des activités de la Fondation sur les syndicats.

Je suis très heureux d'avoir été réélu au conseil d'administration. Vous pouvez compter sur ma collaboration et ma participation dans la limite de mes possibilités.

Mon cher Président, cher Ami, veuillez accepter l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Veuillez agréer, mon cher Président, l'expression de mes sentiments les meilleurs.



Professeur Georges Schnek
Président

animé par Jean-François FORGES - Enseignant en histoire (Lyon - France) & Hubert GALLE, Historien, Maître de conférence à l'Université Libre de Bruxelles.

MODALITÉS PRATIQUES

- Les séminaires commencent le vendredi à 10h00 et se terminent le samedi à 17h00.
- Le logement et la restauration sont prévus sur place.
- Possibilité d'inscription pour un week-end ou pour plusieurs week-ends.
- Participation obligatoire aux deux journées du séminaire.
- Le nombre de participants est limité à trente par séminaire.
- Les textes par thématique seront envoyés aux personnes inscrites.
- Un certificat de présence sera automatiquement délivré aux participants.
- Frais de participation : 1000, - Bef par séminaire/week-end (pension complète).

Si ce projet vous intéresse, que vous êtes prêt(e) à y participer activement et de façon régulière, n'hésitez pas à contacter le Secrétariat de notre Fondation pour de plus amples informations.

Cahier International sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis

A l'initiative de la *Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis* qui s'est tenue à Bruxelles en mai 1996, l'ensemble des équipes présentes (cfr. liste des participants dans *Du témoignage audiovisuel*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles, 9-11 mai 1996, sous la direction de Yannis Thanassekos et de Anne Van Landschoot, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° spécial 53, Bruxelles-Paris, octobre-décembre 1996) ont formé la résolution de publier deux fois par an un *Cahier International* entièrement consacré à l'étude du témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis.

Les Editions de la Fondation Auschwitz ont assuré la publication des deux premiers numéros avec l'aide de la Commission des Communautés européennes et du Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française de Belgique, Direction générale de l'Enseignement secondaire.

L'objectif de la publication est de réunir une série de contributions relatives aux problèmes et questions que soulèvent le travail d'enregistrement audiovisuel des témoignages, les perspectives de leur utilisation scientifique et pédagogique, leur méthodologie, leurs conservation et diffusion, la coordination des différents projets au niveau international... En outre, elle a également pour but de diffuser des résultats et projets de recherche relatifs à l'étude des témoignages audiovisuels des victimes des crimes et génocides nazis.

Le *Cahier International* vise tout public concerné par l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis, particulièrement par leur transmission via les récits de vie des rescapés. Il s'adresse aussi bien aux personnes et équipes engagées dans un projet de recueil de témoignages audio-

visuels, qu'aux chercheurs, enseignants, documentalistes,... soucieux de s'informer sur la problématique de la préservation et de la transmission de ces témoignages. Il intéressera également les rescapés qui ont déjà été interviewés, ceux qui hésitent encore, ceux qui se posent des questions sur l'avenir des témoignages, leur portée, leur méthodologie, etc.

La première livraison du *Cahier* est parue en juin 1998. Comme les numéros suivants, il rassemble un vaste éventail de contributions réalisées par des chercheurs du monde entier (France, Israël, Etats-Unis, Italie, Brésil, Angleterre, Allemagne, Canada, Belgique), qui concernent tout autant les aspects méthodologiques des témoignages enregistrés que leur devenir pédagogique et leur mise en oeuvre scientifique. Le numéro 3, paru en juin 1999, comprend les Actes de la *Troisième Rencontre Internationale sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis* qui s'est tenue à Bruxelles les 11, 12 et 13 juin 1999 (cfr. *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 62, janvier-mars 1999, pp. 142-143).

Au sommaire du numéro 4, paru en décembre 1999, les contributions des chercheurs suivants : *Sidney Bolkosky (Etats-Unis)*, *Voices, Visions and Silence : Reflections on Listening to Holocaust Survivors*, *Jacques Walter (France)*, *Les Histoires du Ghetto de Varsovie. Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels*, *Stephen D. Smith (Grande-Bretagne)*, *Visual History : Creating New Forms of Discourses*, *Izidoro Blikstein (Brésil)*, *Securini, Bessarabie : un «paradigme» de l'Holocauste ?*, *Cathy Gelbin (Allemagne)*, *Die NS-»Vergangenheitsbewältigung» in der DDR und ihre Widerspiegelung im narrativen Prozeß*, *Josette Zarka (France)*, *Communication, fantasmes et transmission. Quelques réflexions autour des communications entre des survivants des camps nazis et leurs enfants*, *Carla Giacomozzi et Giuseppe Paleari (Italie)*, *Erinnerungen Revue passieren lassen. Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung. Ein Vorschlag zur Annäherung und wider das Vergessen*, *Jean-François Forges (France)*, *Shoah, un film unique. L'histoire et la mémoire.*

La prochaine livraison du *Cahier International* (n° 5) est prévue pour septembre 2000.

Toute personne souhaitant se procurer un exemplaire de la publication ou souscrire à un abonnement est invitée à prendre contact avec le Secrétariat de la Fondation Auschwitz.

Appel aux rescapés

Désirant recueillir les réactions et commentaires des rescapés sur l'enregistrement audiovisuel de leur témoignage, la Fondation Auschwitz souhaiterait inaugurer une nouvelle rubrique dans le *Cahier International sur le témoignage audiovisuel*, qui soit exclusivement consacrée à cet échange de vues avec les survivants.

Une telle rubrique pourrait, en effet, s'avérer très utile à tous : elle permettrait à nos interviewers d'affiner leur méthodologie, aux lecteurs d'établir une première relation avec les rescapés, et aux témoins interviewés de rester proches de leur témoignage.

Appel est donc lancé aux rescapés qui ont été interviewés afin qu'ils nous communiquent, sous forme d'articles, leurs impressions, critiques et interrogations relativement à leur expérience de témoins interviewés. Leurs commentaires pourraient porter sur le déroulement de leur interview, sur sa finalité ou, de façon plus générale, sur sa réalisation, son utilisation, etc.

Les articles, que nous espérons nombreux, sont à envoyer au Secrétariat de notre Fondation.

Assemblée Générale de la Fondation Auschwitz

L'Assemblée Générale a eu lieu sous la Présidence du Baron Paul Halter le 21 mai en présence de nombreux membres de la Fondation. Les rapports du Secrétaire général, du Directeur et du Trésorier ont été approuvés à l'unanimité.

Nous remercions vivement Monsieur Georges Schnek, Président du Consistoire Central Israélite de Belgique, pour sa très aimable lettre apportant son sentiment sur la tenue de notre Assemblée Générale ainsi que sur nos activités et projets. Nous sommes heureux de la reproduire ci-après.

Legs et donations pour les libéralités testamentaires

La Fondation Auschwitz, jouissant de la personnalité civile, peut recevoir des legs.

Son Conseil d'Administration remercie à l'avance les personnes généreuses qui, en vue de lui permettre de continuer à perpétuer la mémoire des victimes des crimes et génocides nazis, voudront, par acte de dernière volonté, lui assurer un capital quelconque, si minime soit-il.

Il serait utile à cet effet de bien vouloir user de la formule suivante qui assure à la Fondation la somme intégrale inscrite dans votre testament :

Je donne et lègue, exempt de tous droits, à la Fondation Auschwitz, association sans but lucratif, la somme de (en toutes lettres)...

Date et signature :

En toutes hypothèses, les droits de succession pour des legs à des a.s.b.l. sont à taux réduit de 8,8 %.

Cette disposition, à moins d'être faite devant notaire, devra être écrite en entier, datée et signée de la main du testateur sous peine d'encourir la nullité.

Site Internet

Notre site internet est consultable à l'adresse <http://users.skynet.be/Auschwitz.Foundation>. L'on y trouvera la présentation détaillée de nos activités et services suivants :

I. Activités scientifiques :

- Colloques internationaux et projets de recherche
- Prix de la Fondation Auschwitz et Prix de la Paix
- Programme audiovisuel
- Bureau international de coordination des programmes audiovisuels

II. Activités pédagogiques :

- Voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau
- Exposition itinérante
- Conférence dans les établissements scolaires
- Concours de dissertation
- Commission pédagogique
- Séminaires pour enseignants

III. Documentation :

- Bibliothèque
- Archives

IV. Publications :

- Bulletin trimestriel
- Cahier International
- Bulletin pédagogique
- Dossier pédagogique
- Actes de colloques

Avis

Le 15 mai 1944, le convoi 73 quittait Drancy emmenant près de 900 hommes à Kaunas (Lituanie) et Tallin (Estonie). Seuls 23 survécurent à la déportation.

Plus de cent familles et amis des déportés de ce convoi se sont rassemblés au sein d'une Amicale.

Un livre-document, intitulé *Nous sommes 900 Français*, relatant l'histoire du convoi et contenant les témoignages de ces familles sur leurs disparus, a été publié en avril 1999, en édition privée. Depuis lors, d'autres familles se sont fait connaître.

Une nouvelle édition de cet ouvrage est donc envisagée. A cet effet, les parents et amis des déportés du convoi 73 sont invités à participer à cette nouvelle publication :

Contact : Familles et amis des déportés du convoi 73.
Madame Louise Cohen, Avenue Gambetta, 85 bis à 75020 Paris. Tél. : 01/43.58.72.37 ou 03/81.80.83.07.

* * *

Des témoignages de persécutés, interrogés en 1943 et 1944 à l'hôtel Terminus, à l'école de santé militaire ou à la place Bellerour, sont recherchés en vue de la réalisation d'un recueil sur ces trois lieux occupés par la Gestapo à Lyon pendant l'occupation.

D'autre part, des informations sont également recherchées en vue de parvenir à compléter la liste des internés à Montluc pour la réédition de l'ouvrage *Montluc, anti-chambre de l'inconnu*, édité chez BGA Permezel en 1999.

Contact : Monsieur Bruno Permezel,
Rue Waldeck-Rousseau, 8 à 69006 Lyon.
Tél. : 04/78.93.68.61.

Nouvelles acquisitions et comptes-rendus

ABICHT Ludo, *De zure druiven van de oorlog. Amnestie of verzoening ?*, Hadewijch, Antwerpen-Baarn, 1994.

ACCOCE Pierre, *Ces assassins qui ont voulu changer l'histoire*, Plon, Paris, 1999.

«Les crimes politiques comportent tous et toujours une part de mystère. Parce qu'ils sont essentiellement commis par procuration. Par des assassins presque tous atteints du «syndrome Ravailac», qui les prédispose à une manipulation aisée». C'est à la lumière de cette affirmation que Pierre Accoce, journaliste pendant 38 ans notamment à l'Express, relit une série d'attentats perpétrés depuis Napoléon 1er. L'affaire Doumer est notamment évoquée.

ADLER H.G. ; LANGBEIN Herman ; LINGENS-REINER Ella, *Auschwitz. Zeugnisse und Berichte*, Eva, Hamburg, 1994.

AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, Payot & Rivages, Paris, 1999.

AGUETTAZ Michel, *Francs-tireurs et partisans français dans la résistance savoyarde*, Presses Universitaires de Grenoble, collection Résistances, Grenoble, 1995.

ALEXANDRE Michel, *Der Judenmord. Deutsche und Österreicher berichten*, vgs, Köln, 1998.

Ce livre est le fruit d'une série de documentaires réalisés par Michel Alexandre pour la chaîne allemande WDR. L'auteur a pris le parti d'interviewer quelques personnes dont certaines refusèrent de prendre part au

génocide. Ces refus s'exercèrent en fonction des positions de chacun dans les machineries militaire et civile nazies. Ainsi par exemple, un simple soldat refusa d'exécuter des civils et un médecin SS d'effectuer une sélection. Ou encore l'exemple de von der Bussche, un haut officier de la Wehrmacht, qui décida d'organiser un attentat contre Hitler. Au côté des victimes et des bourreaux, l'auteur relate ainsi le cas de personnes qui eurent, au péril de leur vie, parfois le courage de dire non.

ALVAREZ David ; GRAHAM Robert A., *Nothing Sacred. Nazi Espionage Against the Vatican 1939-1945*, Frank Casse, Portland, Oregon, 1997.

Avec un territoire minuscule - un sixième de la Principauté de Monaco - et une armée composée d'une douzaine de hallebardiers aux habits multicolores sortis tout droit d'un opéra populaire, rien ne prédestinait à première vue le Vatican à jouer un rôle au sein d'un conflit armé. Pourtant, de par sa situation de capitale de la foi chrétienne, le Saint-Siège devint le lieu d'un étrange théâtre où, entre 1939 et 1945, des espions du monde se croisèrent. Ecrit par deux représentants de l'autorité vaticane de cette période, cet ouvrage décrit les relations tendues, entre l'Eglise catholique et Berlin et pose un regard critique sur ce que fut la position de Rome.

ALVAREZ David ; GRAHAM Robert A., *Papauté et espionnage nazi. 1939-1945*, Beauchesne, Paris, 1999.

ALY Götz, *Macht-Geist-Wahn. Kontinuitäten deutschen Denkens*, Argon, Berlin, 1997.

AMERY Carl, *Hitler als Vorläufer. Auschwitz-der Beginn. Des 21. Jahrhunderts ?*, Luchterhand, München, 1998.

ANGST YILMAZ Doris (éd.), *Anti-Semitism in Switzerland. A Report on Historical and Current Manifestations with Recommendations for Counter-Measures*, Federal Commission against Racism, Bern, 1998.

ASKENAZI Léon, *La parole et l'écrit. I. Penser la tradition juive aujourd'hui*, Albin Michel, Paris, 1999.

L'auteur, décédé en 1996, fut l'un des principaux artisans de la transmission et du renouveau de la pensée juive en France. S'adressant à tous, les études réunies ici expliquent les tenants et les aboutissants de la tradition juive. Ses très pertinents commentaires portent sur d'innom-

brables sujets tels le Talmud, la Kabbale, le hassidisme, les généalogies du récit biblique, l'expérience spirituelle dans le judaïsme, les monothéismes...

ASKOLOVITCH Claude, *Voyage au bout de la France. Le Front National tel qu'il est*, Grasset & Fasquelle, Paris, 1999.

Ce livre est une très bonne approche du Front National tant au niveau de ses dirigeants que de la base hétéroclite qui le compose. Livre quelque peu à sensation inévitablement tant il relate de façon vécue les pérégrinations fantaisistes de ses membres à tous les niveaux de pouvoir et spécialement le «combat des chefs» : la lutte entre Le Pen et Bruno Mégret.

ASMUSS Burkhard ; HINZ Hans-Martin, *Zum Umgang mit historischen Stätten aus der Zeit des Nationalsozialismus*, Deutsches Historisches Museum, Berlin, 1999.

ASSMANN Jan, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, C.H. Beck, München, 1997.

ASSOULINE Pierre, *Le dernier des Camondo*, Gallimard, Paris, 1999.

Issu d'une illustre et richissime famille de banquiers levantins installés en France à la fin du second Empire, le Comte Moïse de Camondo (1860-1935) était l'homme d'un milieu, celui de l'aristocratie juive parisienne ou se côtoyaient les Rotschild, les Pereire, les Fould et les Cahen d'Anvers.

Pierre Assouline évoque pour nous ce destin particulier qui mettra un terme à la véritable saga des Camondo s'étendant de l'inquisition espagnole au génocide nazi en passant par le ghetto de Venise.

ATTIAS Jean-Christophe ; BENBASSA Esther, *Dictionnaire de civilisation juive*, Larousse Bordas, Paris, 1998.

BADIOU Alain, *L'éthique. Essai sur la conscience du Mal*, Hatier (Optiques, Philosophie), s.d.

BÄHLER Ursula, *Gaston Paris dreyfusard. Le savant dans la cité*, CNRS, Paris, 1999.

Une étude très précise du philologue français, Gaston Paris, et surtout de sa correspondance pendant l'Affaire

Dreyfus. A travers cette correspondance, se dessinent non seulement les prises de positions de Gaston Paris lui-même mais aussi celles de nombreux autres intellectuels français de l'époque. L'auteur, Ursula Bähler, est docteur ès lettres auprès de l'Université de Zurich (Suisse). Elle travaille dans les domaines de la sémiotique littéraire et de l'histoire des disciplines philologiques et littéraires.

BARNAVI Eli (éd.), *Universalgeschichte der Juden. Von den Ursprüngen bis zur Gegenwart. Ein historischer Atlas*, Christian Brandstätter, Wien, 1993.

BAUER Robert, a) *Doktor Gorilla*, b) *Doktor Gorilla II. A la quête d'une nouvelle patrie...*, Anvers, s.d.

BAUER Robert, a) *Doktor Gorilla* b) *Doktor Gorilla II. Und ich startete, eine neue Heimat zu suchen. Es geschah von 1945 bis 1953*, c) *Doktor Gorilla III. Frieda mein Engel*, Anvers, s.d.

BAUER Fritz, *Die Humanität der Rechtsordnung*, Campus, Frankfurt am Main, 1998.

Cet ouvrage comporte les principaux écrits de Fritz Bauer, procureur général au procès d'Auschwitz. Rescapé du camp de concentration de Heuberg (Allemagne), il est devenu une des principales figures du système judiciaire en Allemagne en raison de ses interventions aux procès des criminels nazis.

BAUHERZ Henri, *Un voyage à travers ma mémoire et ma pensée*. Transcription d'une série d'interviews recueillies par Madame Maya Klein. Document destiné à la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (Fondation Jean Bloch), s.l., s.d.

BECKER Jasper ; BEJA Jean-Philippe, *La grande famine de Mao. 30 à 50 millions de morts*, Dagorno, Paris, 1998.

Cet ouvrage rend compte des années de famine que connu la Chine de Mao. Ce «paradis communiste», calqué sur les préceptes staliniens, déboucha sur la plus terrible famine de l'histoire de l'humanité. Ce livre, édifiant, est le fruit de minutieuses recherches et d'une longue enquête auprès de survivants.

BEGLEY Louis, *Une éducation polonaise*, Grasset, Paris, 1992.

BELPOLITI Marco (éd.), *Conversations et entretiens 1953-1987 par Primo Levi*, 10/18, Paris, 1998.

Il ne semble pas que Levi ait accordé d'interviews avant 1961 et, jusqu'en 1978, le nombre de ses interventions destinées à être publiées reste très réduit. C'est vers 1979 qu'il devient véritablement un homme public et l'essentiel de ses interventions publiées, radiodiffusées ou télévisées est réalisé à partir de cette époque.

Regroupés autour des différents thèmes de sa vie, ses livres, la littérature, le camps de concentration, le judaïsme, ce recueil reprend 34 de ces conversations et entretiens.

Il est complété par un compte rendu d'interviews non retranscrites à la fin de chaque section permettant de poursuivre la documentation autour du thème abordé.

Il s'agit donc là d'un corpus étendu, réuni et présenté par l'éditeur de ses Oeuvres complètes, Marco Belpoliti.

BELTON Neil, *De vrouw die luisterde*, Contact, Amsterdam/Antwerpen, 1999.

BERSTEIN Serge ; MILZA Pierre, *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999.

«La politique existe pour tous les individus quoiqu'ils puissent en penser : ce n'est pas seulement une activité lointaine, abstraite, qui passerait largement au-dessus de leur tête et ne porterait que sur des questions auxquelles ils seraient indifférents. La politique intervient dans l'existence de chacun».

Réuni à l'initiative du Centre d'Histoire de l'Europe du 20ème siècle et de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, des spécialistes dressent un bilan provisoire du questionnement contemporain en matière d'histoire politique.

BERSTEIN Serge ; MILZA Pierre, *Histoire du XXème siècle. a) 1900-1945 La Fin du «monde européen» b) 1945-1973 Le monde entre guerre et paix c) 1973 à nos jours : La recherche d'un nouveau monde*, Hatier, Paris, 1996.

BERTAUX Daniel, *Les récits de vie*, Nathan, Paris, 1997.

BERTIN-MAGHIT Jean-Pierre, *Le cinéma français sous l'Occupation*, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je ?, Paris, 1994.

Comment fonctionna l'appareil de production du cinéma français sous l'occupation ? Dans quelle mesure servit-il l'occupant ? Que devint-il sous le régime de Vichy ? Mise au pas, «épurée» de ses éléments juifs, le cinéma français, avec peu de moyen, était confronté à son destin qui était de servir, par delà la «qualité française» reconnue par l'occupant, le développement d'une réalité culturelle ayant à remplacer les apports du monde anglo-saxon.

BILANAKIS N. ; PLAHOURA Z. ; SIRMAKESSI M. (supervision), *1994-1999 Report of Activities*, Rehabilitation Center for Torture Victims, Ioannina, 1999.

BIRENBAUM Halina, *Rückkehr in das Land der Väter*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

L'auteur, libérée du camp de Neustadt-Glewe en 1945 par l'Armée rouge, après être rentrée à Varsovie, habita quelques temps à Paris avant d'émigrer en Palestine en 1947. Déçue de la vie au kibbutz et des attitudes des Juifs habitant depuis longtemps en Palestine envers les rescapés de la Shoah, elle se décida à retourner dans son pays natal, la Pologne, pour y recommencer, sans se décourager, une nouvelle vie.

BLOT Jean, *Le Juif Margolin*, Plon, Paris, 1998.

«Je suis arrivé sous un ciel de plomb. Il ne faisait ni jour, ni nuit... un temps intermédiaire qui tenait de l'un autant que de l'autre (...) Là, j'avais rendez-vous. J'attendais le convoi n°61 parti le 28 octobre 1943. C'est qu'il avait à son bord un homme qui m'a sauvé la vie». Cet homme c'est Georges Margolin, résistant arrêté puis déporté à Auschwitz où il mourra. Jean Blot réussit avec cet ouvrage à retracer la vie d'un homme entier à la destinée tragique qui traversa un grand nombre de drames personnels et d'aventures courageuses.

BLUM Léon, *Le dernier mois*, Arléa, Paris, 2000.

BLUM-ALBERT Marie, *Le récit de l'espoir. Souvenirs de guerre dans un home d'enfants juifs*, Presses Interuniversitaires Européennes, Bruxelles, 1997.

BOLIS Luciano, *Mon grain de sable*, 10/18, Paris, 2000.

BORCHERT Christian ; GIESECKE Almut ; NOWOJSKI Walter (éd.), *Victor Klemperer. Ein Leben in Bildern*, Aufbau, Giessen, 1999.

BOTBOL Sam, *Sam : 62021*. Scénario documentaire de fin d'étude, s.l., 1999.

BOURDET Claude, *L'aventure incertaine. De la Résistance à la Restauration*. Préface de Gilles Martinet, Postface de Jean-Marie Borzeix, éd. du Félin, coll. Résistance Liberté-Mémoire, Paris, 1998.

Editorialiste de la presse française, initiateur de la «nouvelle gauche», défenseur de tous les anticolonialismes, l'auteur fut tout d'abord un grand résistant. Paru pour la première fois en 1975, cet ouvrage constitue, par l'ampleur de ses descriptions et de son champ d'investigation, un témoignage personnel des plus intéressants et des plus complets permettant de mieux saisir ce que furent les rapports entre les «politiques» et les réseaux de Résistance en France.

BOURDIEU Pierre, *L'onthologie politique de Martin Heidegger*, Minuit, Paris, 1988.

BRODER Henryk M., *Die Irren von Zion*, dtv, Munich, 1999.

BROQUET Hervé, *Bâtir la démocratie*, EVO, Bruxelles, 2000.

Un recueil de réflexions autour de la démocratie, qui croise les regards de jeunes, de rescapés des camps nazis comme Arthur Haulot, Nina Erauw, Paul Halter et Pierre Harmel, et de spécialistes tels que Hervé Broquet, Francis Balace, Xavier Mabilille et Gabriel Ringlet. Chacun intervient ici, à sa façon, sur ce que constitue la démocratie aujourd'hui, les dangers qui la guettent, les défis qu'elle devra relever pour le XXIème siècle,... «Loin de la morosité ambiante, bâtir la démocratie est une invitation au voyage. Voyage riche, contrasté, où toujours s'affiche à travers les itinéraires personnels la volonté d'assumer sa propre perfectibilité et celle d'un système - la démocratie - centré sur l'Homme.»

BROWNING Christopher R., *Der Weg zur «Endlösung»*, J.H.W. Dietz Nachfolger, Bonn, 1998.

Près de la moitié des victimes de la Shoah fut assassinée entre mars 1942 et février 1943. Cherchant à savoir comment cela pu se réaliser en une si courte période (onze mois), l'auteur décrit les étapes de la «solution finale» et analyse la portée de la participation des différentes composantes de la population.

BRUCHFELD Stéphane ; LEVINE Paul A., *Tell my your children. A book about the Holocaust in Europe 1933-1945*, The Swedish Government Offices, Stockholm, 1998.

BRUCK Edith, *Wer dich so liebt. Lebensbericht einer Jüdin*, Wagenbach, Berlin, 1999.

BRUNETEAU Bernard, *Les Totalitarismes*, Armand Colin, Paris, 1999.

BURTIN Jérôme, *La représentation de la Shoah à travers le cinéma comique*. Mémoire de Maître UFR Sciences historiques et géographiques, Université de Nancy 2, Nancy, 1999.

CANONICI Guy, *Les témoins de Jéhovah face à Hitler*, Albin Michel, Paris, 1998.

CANOVI Antonio, *Roteglia, Paris. L'expérience migrante de Gina Pifferi. L'esperienza migrante di Gina Pifferi*, ISTORECO, s.l., 1999.

CANTINI Claude, *Pour une histoire sociale et antifasciste. Contribution d'un autodidacte*, Editions d'en bas & AEHMO, Lausanne, 1999.

Né à Livourne en 1929, Claude Cantini émigre clandestinement en Suisse en 1954, pour échapper au service militaire. Il reçoit une formation d'infirmier en psychiatrie à l'hôpital de Céry près de Lausanne où - naturalisé suisse en 1967 - il travaillera jusqu'en 1989. Il est connu comme militant syndical et pour ses travaux d'historien. L'Association pour l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier (l'AEHMO dont il est membre) a saisi l'occasion de ses septante ans pour rassembler dans le présent recueil, nombre d'études et de chroniques de dimensions variables, publiées dans divers journaux, revues ou brochures ou encore inédites. 26 chroniques rassemblées ici par cet historien par «passion citoyenne».

CAUSTER Bénédicte, *Répertoire photographique Espagne/Portugal - Fotorepertorium Spanje/Portugal*, CEGES-SOMA, Bruxelles-Brussel, 1999.

CELAN Paul, *Choix de poèmes (réunis par l'auteur)*, Gallimard, Paris, 1998.

Centrum Schwule Geschichte, '*Das sind Volksfeinde*'. Publikation zur Ausstellung, Centrum Schwule Geschichte, Köln, 1998.

CHAGOLL Lydia, *In Namen Hitlers. Kinder hinter Stacheldraht*, Pahl-Rugenstein/Röderburg, Köln/Frankfurt am Main, 1979.

CHAGOLL Lydia, *Buigen in Jappenkampen*, Uitgeverij Infodok, Leuven/Den Haag, 1989.

CHAGOLL Lydia, *Pour un sourire d'enfant*, Vie ouvrière-EVO, Bruxelles, 1984.

CHAGOLL Lydia, *Voor een glimlach van een kind*, Infodok, Leuven, 1984.

CHAGOLL Lydia, *Hirohito, criminale di guerra ?*, Targa Italia Editore, Milano, 1989.

CHAGOLL Lydia, *Hirohito, keizer van Japan. Een vergeten oorlogsmisdadiger ?*, Houtekiet, Antwerpen, 1988.

CHAGOLL Lydia, *Gedachten heen en weer*, EPO, Berchem, 1999.

CHAGOLL Lydia, *Une enfance dans les camps japonais. Baisse la tête, petite peau blanche*, Luc Pire, Bruxelles, 2000.

CHAIMOWITSCH-HIRSCH Mali, *Kindheit und Jugend im Schatten der Schoáh. Von Radautz durch Transnistrien nach Israel und zurück. Jüdische Schicksale aus der Bukowina 1928-1990*, Hartung-Gorre, Konstanz, 1999.

CHAKER Salem (éd.), *Langues et Pouvoir. De l'Afrique du Nord à l'Extrême-Orient*, Edisud, Aix-en-Provence, 1998.

Cet ouvrage rassemble les 25 communications présentées au colloque «Langues et pouvoir» organisé par l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Inalco) en 1995 à l'Assemblée Nationale.

CHARGUERAUD Marc-André, *L'Etoile jaune et la Croix-Rouge. Le Comité international de la Croix-Rouge et l'Holocauste, 1939-1945*, Labor et Fides/Editions du Cerf, Genève/Paris, 1999.

Souvent critiqué pour son rôle jugé trop passif lors des exterminations nazies de la Seconde Guerre mondiale, le CICR (Comité International de la Croix-Rouge) a pourtant pris part à de nombreuses entreprises d'assistance et de protection tout au long du conflit. Dans cet ouvrage, l'auteur nous en évoque les limites, trop souvent fixées par les parties en guerre. Dès lors, celui-ci ne cherche pas à dédouaner le CICR mais à replacer les actions effectuées dans leur contexte, tenant d'apporter une justification à ce que l'opinion publique aurait pu considérer comme une immobilité volontaire.

CHARNY Israel W. (éd.), *Encyclopedia of Genocide - volume I et II*, ABC-CLIO, Jerusalem, 1999.

CHARTIER Roger, *La correspondance. Les usages de la lettre du XIX^{ème} siècle*, Fayard, Paris, 1991.

CHIANTARETTO Jean-François (dir.), *Ecriture de soi et trauma*, Anthropos (Psychanalyse), Paris, 1998.

CHING LIE Chow, *Le Palanquin des Larmes*, Robert Laffont-Opera Mundi, Paris, 1975.

CHOMSKY Noam, *Responsabilités des intellectuels (Timor Oriental contre l'amnésie)*, Agone, Marseille, s.d.

CITROEN Michal, *U wordt door niemand verwacht. Nederlandse Joden na Kampen en onderduik*, Het Spectrum, Utrecht, 1999.

Città di Bolzano, *Campo concentramento-Bozen. Scrivere dai Lager* (avec cassette video), Città di Bolzano, Bolzano, 2000.

CLEMENT Jean-Louis, *Les évêques au temps de Vichy. Loyalisme sans inféodation. Les relations entre l'Eglise et l'Etat de 1940 à 1944*, Beauchesne, Paris, 1999.

Les évêques français ont-ils eu sous le régime de Vichy une attitude ambiguë qui aurait nourri les équivoques ? Le commentaire croisé des papiers de la «malle du Maréchal» traitant de la politique religieuse et des archives subsistants de l'Assemblée des cardinaux et

archevêques permet de lever une partie du voile qui recouvre les relations entretenues par la hiérarchie catholique et l'Etat français. Ces documents nouveaux permettent de mieux comprendre les événements de cette époque. Ainsi la reconnaissance de la légitimité de l'Etat français ne fut pas exprimée de la même façon durant les quatre années qu'a vécu le régime. En effet, Vichy ne forma jamais un bloc pour l'épiscopat. Les évêques surent apporter un soutien discret à la faction qui servait le mieux, à leur avis, l'intérêt supérieur du pays. Jean-Louis Clément, docteur en histoire contemporaine est maître de conférences à l'Université Robert Schuman de Strasbourg.

CLING, Maurice, *Vous qui entrez ici... Un enfant à Auschwitz*, Ed. Graphein, Paris, 1999, 237 p., illustrations d'époque, lexique, bibliographie.

Le lecteur non-averti se dira, sans doute, «encore un témoignage sur Auschwitz ?», «à quoi bon ajouter une nouvelle déposition de plus dans la grande masse documentaire dont nous disposons déjà à ce sujet ?». Et pourtant, le témoignage de Maurice Cling vient avec force déjouer cette impression de saturation que laisserait croire la prolifération extraordinaire de témoignages publiés depuis quelques années déjà. Avec le récit de Maurice Cling, nous sommes en effet devant un genre littéraire tout à fait particulier. Il ne s'agit ni d'un récit classique qui mobilise la mémoire, ni d'une élaboration mémorielle qui thématise l'expérience concentrationnaire - deux genres qui dominent la littérature de la déportation.

Maurice Cling a été déporté comme Juif à l'âge de 15 ans avec ses parents et son frère aîné, Willy. Le sort de son père et de sa mère a été définitivement scellé à l'arrivée même du convoi à Birkenau lors de la sélection à la rampe. Avec le gros du transport de Drancy, ils furent immédiatement conduits aux chambres à gaz. Maurice et Willy seront transférés à Auschwitz et affectés à divers commandos de travail. Le frère aîné sera «sélectionné» quelques mois plus tard et disparaîtra à jamais, laissant Maurice sans protection, sans appui, dans une détresse totale. Il touchera alors le fond au seuil de l'état de «musulman». Il ne sera sauvé que grâce à quelques mains secourables et à sa force et obstination de vivre.

La première valeur du récit de Maurice Cling réside dans le fait qu'il nous livre le témoignage de l'un des très rares enfants juifs qui ont survécu à la «solution finale» et aux dures épreuves du système concentrationnaire. Qu'il ait survécu à l'âge de 15 ans est déjà un fait exceptionnel qui relève du miracle. Mais, par delà cet aspect essentiel en soi, le caractère exceptionnel du récit que nous livre Maurice Cling réside ailleurs. En effet, contrairement à la grande masse des témoignages dont nous disposons et qui sont le résultat d'un «effort de mémoire», l'écrit de M. Cling se compose exclusivement des abondantes et très détaillées notes qu'il a pris sur son vécu concentrationnaire dès son retour en France alors qu'il avait à peine seize ans ! Des notes, mais aussi des croquis sur plan topographique du camp et des commandos de travail où il avait été affecté ! L'auteur a tenu - scrupuleusement tenu - à ne point modifier ou altérer les notes de son enfance. Une plume alerte, une intégrité intellectuelle sans égal ont permis la restitution fidèle et intégrale des notes telles qu'elles ont été prises juste après la Libération. Ni les exigences de la maturité, ni les amples lectures ultérieures, ni le fervent engagement politique de l'auteur vieillissant ne viennent alerter les sentiments, les perceptions et les paroles du jeune enfant d'alors. C'est un témoignage de l'intérieur même de l'expérience et du vécu concentrationnaire. Ni thématisées par le travail de la mémoire, ni remémorées par de douloureux forages dans l'épaisseur des souvenirs, les perceptions de l'enfant sont livrées dans leur état brut, direct, sans aucune espèce de médiation, voire de méditation à postériori. Témoignage de l'intérieur, à partir de son lieu d'origine et qui nous fait découvrir, sous un angle inédit, le quotidien du vécu concentrationnaire à Auschwitz - sans parler des affres des marches de la mort, d'une libération vécue dans la confusion et le désarroi le plus total avant la confrontation avec la perte irrémédiable de ses plus proches. Quelque part Germaine Tillion avait si magistralement dit : «Le temps du témoignage venu, nous découvrirons mille camps dans un camp». Avec le témoignage de Maurice Cling nous vivons, pour ainsi dire in vitro, cette stupéfiante découverte.

Et puisque j'ai le privilège de connaître l'auteur, je (lui) dirai qu'à travers son émouvant témoignage ce n'est point le Maurice d'aujourd'hui qui nous fait découvrir son enfance, mais au contraire, c'est l'enfant d'alors qui nous fait mieux connaître le Maurice d'aujourd'hui.

CLOSON Francis Louis, *Les temps des passions. De Jean Moulin à la Libération 1943-1944*, Editions du Félin, Paris, 1998.

COCHET François, *Soldat sans armes. La captivité de guerre : une approche culturelle*, Bruylant, Bruxelles, 1998.

Cet ouvrage tente de montrer que, d'une guerre à l'autre, «par delà les énormes disparités historiquement décelables d'époques fort différentes», émerge une «culture de captivité». Partant de cette hypothèse, l'auteur analyse très précisément les aspects publics et juridiques de la captivité de guerre (Première Partie), les principales captivités de l'époque contemporaine (Deuxième Partie), et ce qu'il nomme «les cultures de captivité» (Troisième Partie) : la capture, l'installation dans la captivité (le camp, les gardiens,...), la quotidienneté captive (la nourriture, le courrier,...), le travail, les évasions,...

COLIN Marcel (dir.), *Le crime contre l'humanité*, Erès, Ramonville Saint-Agne, 1996.

COLLIN Claude, *Carmagnole et Liberté. Les étrangers dans la Résistance en Rhône-Alpes*, PUG, Grenoble, 2000.

Après Jeune combat. Les Juifs de la MOI dans la Résistance, paru aux Presses Universitaires de Grenoble en 1998, Claude Collin, Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université Stendhal de Grenoble, nous livre ici une vision d'ensemble des FTP-MOI en région Rhône-Alpes. L'auteur s'attache d'abord à formuler quelques «Observations et remarques sur les Francs-tireurs et partisans de la Main-d'oeuvre immigrée» (origines, composition, organisation, action,...) avant de se pencher plus précisément sur des témoignages de combattants.

Commission Nationale des Droits de l'Homme, *La lutte contre le racisme et la xénophobie 1999. Discriminations et Droits de l'Homme*, La Documentation Française, Paris, 2000

La France est-elle épargnée par la vague de racisme et de xénophobie qui touche l'Europe ? Ne faut-il retenir que les nombreux aspects positifs de l'intégration des étrangers, mis en œuvre tant par les pouvoirs publics que par la société civile ?

Dans ce rapport pour l'année 1999, la Commission consultative des droits de l'homme présente le phénomène complexe du racisme et de la xénophobie en France, sans complaisance et avec lucidité. Elle s'inquiète d'évolutions néfastes qui se manifestent sans bruit : l'opinion publique dont la température est prise depuis onze ans par un sondage, montre des signes de crispation à l'égard de l'immigration, et fléchit quant aux mesures à prendre contre les discriminations. Par ailleurs, les statistiques de police et de gendarmerie montrent que les actes racistes et antisémitistes ont augmenté entre 1998 et 1999.

Alors que la lutte contre les discriminations mobilise le gouvernement, les associations et les syndicats, le rapport propose une étude sur les mesures à adopter concrètement et sans tarder. Enfin, comme chaque année, la Commission présente son rapport d'activité.

COMTE Bernard, RAMPON Jean-Michel, *Mémoire historique sur les «affaires» de négationnisme dans les universités lyonnaises (1978-1999)*, Université Lyon 2, Lyon, 1999.

COPFERMANN Emile, *Dès les premiers jours de l'automne*, Gallimard, Paris, 1997.

CORNISH Kimberley, *Wittgenstein contre Hitler. Le Juif de Linz*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.

CORNWELL John, *Pius XII. Der Papst der geschwiegen hat*, C.H. Beck, München, 1999.

CORNWELL John, *Le Pape et Hitler. L'histoire secrète de Pie XII*, Albin Michel, Paris, 1999.

Council of Europe - Conseil de l'Europe, *L'Europe contre l'intolérance. Résumé*. Séminaire organisé par le Secrétaire Général du Conseil de l'Europe, Council of Europe, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1994.

Council of Europe - Conseil de l'Europe, Assemblée parlementaire (éd.), *La tolérance religieuse dans une société démocratique*. Rapport de la culture et l'éducation, Council of Europe, Conseil de l'Europe, Assemblée parlementaire, Strasbourg, 1993.

CREMET Jean, *Die extreme Rechte auf der Suche nach neuen ideologischen Ansätzen. Positionen und Polemik*, Jenaer Forum für Bildung und Wissenschaft, Jean, 1999.

D'ABZAC-EPEZY Claude, *L'Armée de l'air des années noires. Vichy 1940-1944*, Economica, Paris, 1998.

DABAG Mihran ; PLATT Kristin, *Genozid und Moderne. Bd 1. Strukturen kollektiver Gewalt im 20. Jahrhundert*, Leske + Budrich, Opladen, 1998.

DARMON Michaël ; ROSSO Romain, *Front contre Front*, Seuil, Paris, 1999.

Michaël Darmon et Romain Rosso, journalistes, spécialistes du Front national à France 2, analysent ici les conflits entre Jean-Marie Le Pen et Bruno Mégret qui ont débouché sur l'éclatement du parti d'extrême droite. «Au-delà du combat de deux hommes, il s'agit de l'opposition de deux politiques, deux stratégies. L'éclatement de l'extrême droite marque-t-il la fin du lepénisme ? Ou annonce-t-il une recomposition politique décisive ?»

DAVIES Ivan H., *Rescue by Comet. An account of the formation of the Belgium Comète Line and the assistance given by the above to an Australian Airman shot down over enemy territory*, s.l., s.d.

DE SMAELE An, *Gevolgen van de operatieve en medicamenteuze proeven tijdens wereldoorlog II bij slachtoffers*, Licentiaat in de criminologische wetenschappen, Universiteit Gent, Gent, 1999.

DE VOLDER Jan ; WOUTERS Lieve, *Van binnen weent mijn hart. De vervolging van de antwerpse joden*, Standaard Uitgeverij, Antwerpen, 1999.

DELCUVELLERIE Jacques ; COLLARD Marie-France, *Rwanda*, Groupov, Bruxelles, 1997.

DELPLA François, *Hitler*, Grasset, Paris, 1999.

Une biographie d'Hitler particulièrement orientée sur les aspects politiques de l'action du «Führer». Sont analysés ici la jeunesse, la formation, la vie privée d'Hitler mais aussi et surtout son action politique en tant que leader, homme d'Etat et chef de guerre. Auteur, entre autres, de Churchill et les Français, paru chez Plon en 1993, et de Aubrac, les faits et la calomnie, édité par Le temps des Cerises en 1997, François Delpla est normalien, agrégé d'histoire.

DELY Renaud, *Histoire secrète du Front National*, Grasset & Fasquelle, Paris, 1999.

Récit journalistique complet des événements et déchirements survenus au sein du Front National et plus spécialement de l'opposition Le Pen - Mégrét qui mena à l'explosion du parti.

DENOLF Jan, *(Re)constructing the Past. Het Verleden als instrument. Le Passé recomposé*, Proceedings of the Colloquium on History and Legitimation organised by the Charles V 2000 Committee, Keizer Karel 2000 and the authors, Brussels, 2000.

DI MASCIO Patrick, *Freud après Auschwitz. La psychanalyse culturelle*, L'Harmattan, Paris, 1998.

DIAZ-PLAJA Fernando, *Los grandes procesos de la Guerra Civil española*, Plaza & Janès, Barcelona, 1997.

DILLMANN Edwin, *Maria Theresia*, dtv, Munich, 2000.

DLUGOBORSKI Waclaw, *Auschwitz 1940-1945. 1. Aufbau und Struktur des Lagers, 2. Die Häftlinge. Existenzbedingungen, Arbeit und Tod. 3. Vernichtung. 4. Epilog*, Verlag des Staatlichen Museums Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1999.

DRWESKI Bruno (dir.), *Octobre 1917. Causes, impact, prolongements*, PUF, Paris, 1999.

DÜLFFER Jost, *Jalta, 4. Februar 1945. Der Zweite Weltkrieg und die Entstehung der bipolaren Welt*, dtv, München, 1998.

Avec la Conférence de Yalta, l'auteur présente un point de repère essentiel de l'historiographie du XXème siècle. Le livre brosse, à larges traits, notre Histoire, du Traité de Versailles à la déflagration de la Seconde Guerre mondiale.

DUPRONT Alphone, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Gallimard folio, Paris, 1996.

DURAND Yves, *Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, Complexe, Bruxelles, 1997.

DUTEIL Marylène, *Auschwitz : Du témoignage à l'écriture*. Thèse de doctorat UFR de langue française, Université Paris IV/Sorbonnes, Paris, 1998.

EDELSTEIN Berl (Rabbi), *Schabbatnachmittage im Obstgarten. Zerbrochene Welten meiner chassidischen Kindheit*, Böhlau, Wien, 1999.

Ce livre rapporte les riches souvenirs d'enfance du Rabbi Edelstein, né dans la région frontalière entre Hongrie et Roumanie. Son éducation hassidique l'accompagna partout et l'aida à survivre lorsqu'il se retrouva détenu d'abord à Dora puis à Buna-Monovitz. Ecrit dans un style anecdotique et malgré le sérieux du sujet, cet ouvrage ne manque pas d'humour lorsqu'il évoque ses mauvais tours d'enfance.

ELCHARDUS Mark ; KAVADIAS Dimokritos ; SIONGERS Jessy, *Hebben scholen een invloed op de waarden van jongeren ?* Samenvatting van het onderzoek naar de doeltreffendheid van waardenvorming in het secundair onderwijs, Vrije Universiteit Brussel (VUB), Vakgroep Sociologie, Brussel, 1999.

ELCHARDUS Mark, *Zonder maskers. Een actueel portret van jongeren en hun leraren*, Globe, Gent, 1995.

ELSÄSSER Jürgen ; MARKOVITS Andrei, *Von der Goldhagen-Debatte zum Jugoslawien-Krieg*, Elefant Press, Berlin, 1999.

ELSBERG Karl, *Come sfuggimmo alla Gestapo e alle SS. Raconto autobiografico*, Le Château Edizioni, Aosta, 1999.

ELSTER Alfred ; HÄNISCH Dirk, *Auf dem Weg zur Macht. Beiträge zur Geschichte der NSDAP in Kärnten von 1918 bis 1938*, Braumüller, Wien, 1997.

EMMANUEL François, *La question humaine*, Stock, Paris, 2000.

ENGEL Reinhard ; RADZYNER Joana, *Sklavenarbeit unterm Hakenkreuz. Die verdrängte Geschichte der österreichischen Industrie*, Deuticke, Wien-München, 1999.

ENGEL Vincent, *Oubliez Adam Weinberger*, Fayard, Paris, 2000.

ESTRADE-SZWARCKOPF Mouny ; ESTRADE Paul, *Un camp de Juifs oublié. Soudeilles (1941-1942)*, Editions Les Monédières (Le Loubanel - F-19260 Treignac - Tél/Fax : 05/55.98.02.54), 1999.

Cette très brillante recherche, menée aux archives départementales de la Corrèze et auprès de survivants et de témoins, nous fait découvrir l'existence d'un camp non répertorié et oublié des historiens. Situé à Soudeilles, ce camp fonctionna de juin 41 à décembre 42. Le 665e groupement de Travailleurs Etrangers (T. E.) composé exclusivement d'Israélites y fut «affecté». Outre l'histoire détaillée du camp, l'on trouvera dans cet ouvrage la liste et les biographies des 550 hommes qui y demeurèrent et/ou qui y transitèrent, via Drancy, en partance pour Auschwitz.

FABER David, *Romeks Bruder. Erinnerungen eines Holocaust-Überlebenden*, dtv, München, 1997.

FACKENHEIM Emil L., *Was ist Judentum ? Eine Deutung für die Gegenwart*, Institut Kirche und Judentum, Berlin, 1999.

FAULSTICH Heinz, *Hungersterben in der Psychiatrie 1914-1949. Mit einer Topographie der NS-Psychiatrie*, Lambertus, Freiburg/Breisgau, 1998.

L'auteur évoque la pratique de la mort par inanition qui fut infligée aux handicapés en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale. Cette extermination «douce» n'était pas inconnue en France et fut surtout, mais pas uniquement, appliquée pendant les crises.

FERRO Marc, *Cinéma et Histoire*, Gallimard/folio histoire, Paris, 1993.

FERRO Marc (prés.), *Nazisme et communisme. Deux régimes dans le siècle*, Hachette (Pluriel), Paris, 1999.

FINK Ida, *Le voyage*, Robert Laffont (Pavillons), Paris, 1993.

FINKIELKRAUT Alain ; CORDIER Daniel ; PIKETTY Guillaume, *Pierre Brossolette ou le destin d'un héros*, Editions du Tricorne, Genève, 2000.

FINKIELKRAUT Alain ; MARIENSTRAS Richard, *Du bon usage de la mémoire*, Editions du Tricorne, Genève, 2000.

FISCHER Erica, *Aimée et Jaguar. Une histoire d'amour. Berlin 1943*, Stock, Paris, 1999.

FISCHER Gero ; WÖLFLINGSEDER Maria, *Biologismus, Rassismus, Nationalismus. Rechte Ideologien im Vormarsch ?*, Promedia, Wien, 1995.

Ce recueil d'essais fait suite à deux symposium qui se sont tenus à Vienne en 1994 et 1995. Le livre a pour but de révéler le rôle que les sciences peuvent jouer en cherchant à justifier des tendances politiques ou des inégalités sociales. La première partie traite de l'influence du «biologisme» sur la conscience quotidienne tandis que la seconde retrace l'histoire et les bases scientifiques du racisme. La majeure partie de cet ouvrage porte sur la notion de nation, dont le développement est illustré par de multiples aspects.

FISCHLER Jörg, *Ganz rechts. Mein Leben in der DVU*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1999.

A l'âge de 13 ans, Fischler (né en 1969), fut invité par un fonctionnaire à faire partie du NPD, un parti allemand d'extrême droite. Destiné à une brillante carrière dans ce parti, il décida pourtant de le quitter et de renoncer à tout extrémisme. Fischler est aujourd'hui l'un des seuls écrivains à oser s'attaquer à ses anciens «camarades».

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1975.

FRANKENBERGER Tamara, *Wir waren wie Vieh. Lebensgeschichtliche Erinnerungen ehemaliger sowjetischer Zwangsarbeiterinnen*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1998.

FRANKL Viktor, *Un psychiatre déporté témoigne*, Editions du Chalet, Lyon, 1967.

FREYMOND Jacques, *Le XXème siècle entre guerre et paix. Essais d'histoire des relations internationales contemporaines*, Georg Editeur (Médecine et Hygiène), Chêne-Bourg, 1997.

FRIEDLÄNDER Saul, *Nazi-Duitsland en de joden. Deel 1: De jaren van vervolging*, Het Spectrum, Utrecht, 1998.

FROMER Rebecca Camhi, *The House by the Sea. A Portrait of the Holocaust in Greece*, Mercury House, San Francisco, 1998.

«Il ne s'agit ni de mythologie, ni d'un travail de fiction. Si le lecteur croit entendre de la poésie, c'est parce que Elia a une âme de poète ; si le lecteur croit lire de la romance, c'est parce que Elia possède aussi les qualités d'un romancier...». L'auteur évoque à travers les souvenirs de jeunesse d'Elia Aelion la condition des Juifs grecs durant la Seconde Guerre mondiale, de l'invasion allemande de 1940 aux camps d'extermination nazis. Fait d'un subtil mélange de poésie et de proverbes sépharades, de documents officiels et de témoignages poignants, ce livre trace le portrait exceptionnel de la Shoah en Grèce.

FROMMANN Eberhard, *Die Lieder der NS-Zeit. Untersuchungen zur nationalsozialistischen Liedpropaganda von den Anfängen bis zum Zweiten Weltkrieg*, PapyPossa, Köln, 1999.

FRYDMAN Marcel, *Le traumatisme de l'enfant caché. Répercussion à court et à long termes*, Quorum, Gerpennes, 1999.

Marcel Frydman est professeur à l'Université de Mons et est lui-même ancien enfant caché.

Dans son ouvrage, il a recours à deux approches complémentaires. Dans un premier temps, une étude autobiographique lui permet d'évoquer l'expérience vécue et les conditions auxquelles la plupart des enfants et adolescents juifs ont été soumis en les éclairant, cependant par le point de vue du psychologue, enrichi à la suite d'une activité professionnelle et d'une série de recherches successives consacrées aux enfants privés de milieu familial.

Dans un second temps, deux études cliniques à caractère rétrospectif se rapportant, d'une part, à un échantillon d'adultes anciens enfants cachés, mais qui ont retrouvé leurs parents après la Libération et, d'autre part, à un groupe d'orphelins dont les parents périrent dans les camps, ont révélé chez les uns et les autres, des séquelles dont l'empreinte semble bien indélébile.

L'auteur, après avoir souligné le caractère indicible du traumatisme et son incidence au niveau de la personnalité actuelle de l'individu, s'efforce d'expliquer le long silence des enfants cachés dont la souffrance a été intériorisée. Il identifie des traits de personnalité spécifiques, relève une vulnérabilité particulière et aussi la difficulté de transmission à la deuxième génération.

Enfin, il fait apparaître le rôle crucial que présente le témoignage des enfants cachés en proposant de l'insérer dans une véritable préparation des jeunes à la vie sociale centrée sur la prévention du racisme et la construction d'un monde plus fraternel.

«Cet ouvrage se lit avec intérêt de la première à la dernière ligne car l'histoire personnelle nourrit et illustre la réflexion du chercheur» Serge Klarsfeld.

GALERIE ASSEMBLEE NATIONALE (éd.), *Mémoire des années noires*. Catalogue de deux expositions (22 septembre et 22 octobre 1999) : Des polytechniciens dans la Résistance, Galerie de liaison, Paris, 1999.

GALL Matei, *Finsternis. Durch Gefängnisse, KZ Wapniarka, Massaker und Kommunismus. Ein Lebenslauf in Rumänien 1920-1990*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

GARTON ASH Timothy, *Zeit der Freiheit. Aus den Zentren von Mitteleuropa*, Carl Hanser, München, 1999.

GARTON ASH Timothy, *Die Akte «Romeo»*, Carl Hanser, München, 1997.

GATENIO Raphael, *International Conference Judeo espaniol. The evolution of a culture. October 19-20, 1997*, Jewish Community of Thessaloniki, Thessaloniki, 1999.

GEBEL Ralf, *«Heim ins Reich», Konrad Henlein und der Reichsgau Sudetenland 1938-1945*, Oldenbourg, München, 1999.

Gedenkstätte Buchenwald (éd.), *Konzentrationslager Buchenwald 1937-1945. Begleitband zur ständigen historischen Ausstellung*, Wallstein Verlag, Göttingen, 1999.

Gemeente Kuurne (éd.), *Kuurne - Berlijn - Krakow*, Gemeente Kuurne, Kuurne, 1999.

GERLACH Christian ; WIEVIORKA Annette, *Sur la conférence de Wannsee. De la décision d'exterminer les Juifs d'Europe*, Liana Levi, Bruxelles, 1999.

GILBERT Muriel, *Souvenirs nomades*, s.l., s.d.

GINZBURG Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Flammarion, Paris, 1989.

GOLD Alison Leslie, *Mon amie, Anne Frank*, Fayard, Paris, 1998.

Le récit de la meilleure amie d'Anne Frank, Hannah Goslar, qui, elle, survécut à l'horreur nazie. «A travers ce témoignage, le lecteur va découvrir l'amitié de deux enfants juifs pendant la guerre ; les humiliations et les souffrances infligées par les nazis, et, dans l'horreur quotidienne des camps, un intense moment d'espoir». A lire à partir de 9 ans.

GOLDBERG Hirsh, *Le paradoxe juif. Ce qu'il y a d'ironique, d'amusant, d'inimaginable et de provocateur dans l'image que l'on se fait des Juifs*, MJR, Genève, 1999.

«Je n'ai jamais cessé d'être étonné par un étrange paradoxe. Comment un peuple comme celui des Juifs, présent sur la scène mondiale depuis trois millénaires, dont l'histoire et la littérature (la Bible) sont bien connues partout dans le monde, qui eut un temps sa propre patrie puis vécut ouvertement dans d'autres pays pendant des siècles, comment ce peuple a-t-il pu faire l'objet de tant d'incompréhension, d'ignorance et de stéréotypes dans l'esprit de tant de gens et pendant si longtemps ?

Aucun autre peuple n'a été en contact avec des peuples plus divers. Aucune autre religion n'a eu tant d'influence dans le monde, puisque les deux grandes religions auxquelles elle a donné naissance comptent aujourd'hui plus de deux milliards d'adhérents.

Et pourtant aucun autre peuple, aucune autre religion, aucune autre littérature n'ont fait l'objet d'autant de malentendus et de critiques malveillantes qui eurent souvent comme effet l'oppression, la discrimination et l'anéantissement des communautés qui le formaient. C'est l'un des grands paradoxes de l'histoire. Et c'est le grand paradoxe de l'histoire juive.»

L'auteur tente de démonter les fausses vérités, les stéréotypes qui ont influencé la manière de percevoir «le juif» dans l'histoire et continuent à influencer sur la façon de le voir aujourd'hui.

GOUREVITCH Philip, *Wir möchten Ihnen mitteilen, dass wir morgen mit unseren Familien umgebracht werden. Berichte aus Ruanda*, Berlin Verlag, Berlin, 1999.

Ce reportage retrace les événements de 1994 au Rwanda. Les multiples voyages de l'auteur dans ce pays lui ont permis de capter dans le détail la situation de l'après-génocide. En renonçant à des analyses abstraites, Gourevitch a su brosse le portrait d'une population traumatisée.

GREENE Joshua ; KUMAR Shiva, *Témoigner. Paroles de la Shoah*, Flammarion, Paris, 2000.

GREWENIG Adi ; JÄGER Margret, *Medien in Konflikten*, DISS, Duisburg, 2000.

GROSSER Pierre, *Pourquoi la 2ème Guerre mondiale ?*, Complexe, Bruxelles, 1999.

Agrégé d'histoire, Pierre Grosser enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris. Il se propose dans son ouvrage de présenter les nombreux travaux et thèses concernant la question des origines de la Seconde Guerre mondiale. Il fournit un panorama utile de la réflexion historique à ce sujet avec un accent particulier sur la production historique de ces dernières années.

GRYNBERG Anne, *La Shoah. L'impossible oubli*, Gallimard, Paris, 1995.

GUILLEBAUD Jean-Claude, *La refondation du monde*, Seuil, Paris, 1999.

HAAS Pavel ; KLEIN Gideon, ULLMAN Viktor, *Le masque de la barbarie. Des musiciens à Theresienstadt 1941-1945*, Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, Lyon, 1998.

HABERMAS Jürgen, *L'intégration républicaine. Essais de théorie politique*, Fayard, Paris, 1998.

HALTER Marek, *Le judaïsme raconté à mes filleuls*, Robert Laffont, Paris, 1999.

Sait-on formuler la différence entre Israélite, Juif et Israélien ? L'Israélien est celui qui a un passeport israélien. Cela va de soi. Mais l'Israélite ? Est-ce une personne qui pratique la religion juive ? Mais alors qu'est-ce qu'un Juif ? Et de surcroît un Juif qui n'a pas de religion ?

«J'ai été souvent tenté d'expliquer pourquoi je me sens profondément Juif tout en étant laïc et ce que signifiait pour moi le judaïsme. Tout au long de mes précédents ouvrages, j'ai raconté non pas le judaïsme, mais des histoires de Juifs. Aujourd'hui mes chers filleuls, j'aimerais évoquer pour vous une culture et des hommes hors du commun que j'aime et qui me portent depuis l'enfance : Abraham, Moïse, Esra[...] Jeté dans l'aventure naissante d'une humanité en proie au mal, ils trouvèrent le

moyen de s'en défendre grâce à l'établissement du premier monothéisme et au livre le plus lu dans le monde : La Bible [...] C'est sur ce chemin-là, celui d'un peuple et d'une mémoire qui ont survécu aux siècles, que je voudrais vous conduire. Car je suis de ceux qui espèrent encore que la connaissance des «autres» sera toujours la nourriture de la paix de demain.

Hamburger Beiträge zur Sozial- und Zeitgeschichte (éd.), *Der Dienstkalender Heinrich Himmlers 1941/42*, Christians, Hamburg, 1999.

Hamburger Institut für Sozialforschung (éd.), *Eine Ausstellung und ihre Folgen. Zur Rezeption der Ausstellung «Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944»*, Hamburger Edition HIS, Hamburg, 1999.

HANOTTE Xavier, *De secrètes injustices*, Belfond, Paris, 1998.

HARA Tamiki, *Hiroshima. Fleurs d'été*, Dagorno, Paris, 1995.

C'est une expérience limite, une plongée dans l'horreur, que retrace le poète Tamiki Hara (1905-1951) dans trois nouvelles réunies sous le titre de l'une d'entre elles, Fleurs d'été. Ces textes furent à l'origine d'un genre littéraire (la «littérature de la bombe atomique», Genbaku bungaku), qui, en raison de la censure dont il fut l'objet de la part des forces d'occupation américaines, ne connut son essort qu'au début des années 1950. (...)

Hara avait quitté sa ville natale de Hiroshima pour étudier à Tokyo, où il devint un jeune écrivain brillant. Il revint à la suite de la mort de sa femme en 1944 pour y connaître l'épreuve du bombardement. Pour cet homme délicat, le monde avait déjà perdu son sens. Il lui fallait témoigner : «Je dois laisser tout cela par écrit, me dis-je en moi-même.» Lorsque ce fut fait, il se suicida en se jetant sous un train, en 1951. (...)

Philippe Pons, Le Monde des Livres.

HASSEL Fey von, *Les jours sombres. Le destin extraordinaire d'une Allemande antinazie*, Denoël, Paris, 1999.

HEFFER Jean, *La Grande Dépression. Les Etats-Unis en crise (1929-1933)*, Gallimard/Julliard, Paris, 1976.

HERF Jeffrey, *Divided memory. The nazi past in the two Germanys*, Harvard University Press, Cambridge/London, 1997.

HESSE Hans (éd.), «Am mutigsten waren immer wieder die Zeugen Jehovas». *Verfolgung und Widerstand der Zeugen Jehovas im Nationalsozialismus*, Temmen, Bremen, 1998.

HEYDECKER Joe J., *Das Warschauer Ghetto. Foto-Dokumentation eines deutschen Soldaten aus dem Jahre 1941*, dtv, München, 1999.

HEYLEN Martin ; VAN HULLE Marc, *Getuigenissen uit de concentratiekampen*, Roularta, Roeselaere, 1999.

HOBERG Inge, *Der Dom so nah und doch so fern. Das Leben eines Mädchens im Versteck und auf der Flucht*, Emons, Köln, 1998.

HOBSBAWM Eric, *Een eeuw van uitersten. De twintigste eeuw 1914-1991*, Het Spectrum, Utrecht, 1995.

HOBSBAWN Eric, *Das Zeitalter der Extreme. Weltgeschichte des 20. Jahrhunderts*, dtv, München, 1998.

HOBSBAWM Eric, *L'âge des extrêmes. Histoire du court XXème siècle 1914-1991*, Complexe, Bruxelles, 1999.

L'auteur dépeint à travers ce qu'il appelle «l'âge des extrêmes», ce «court XXème siècle» courant de l'attentat de Sarajevo à la fin de l'ère soviétique. Cet exposé des événements fait largement appel à la sociologie, à l'économie et à la philosophie. L'auteur défend la pertinence de son analyse par son statut de «spectateur engagé» confronté à une période à la fois extrêmement créatrice et extrêmement destructrice. Un ouvrage de référence très intéressant offrant une vue générale de cette époque hors du commun.

HOCKERTS Hans Günter, *Akten der Reichskanzlei. Die Regierung Hitler. Band II : 1934/35, vol I + II*, Oldenbourg, München, 1999.

HOHEISEL Horst ; KNITZ Andreas, *Zermahlene Geschichte. Kunst als Umweg*, Schriften des Thüringischen Hauptstaatsarchives n°1, Weimar, 1999.

HORN Klaus, *Schriften zur kritischen Theorie des Subjekts, a) Politische Psychologie, b) Subjektivität, c) Sozialisation und strukturelle Gewalt, d) Psychoanalyse und gesell-*

schaftliche Widersprüche, e) Soziopsychosomatik, Psychosozial-Verlag, Giessen, 1998.

HÖRNER Unda ; KIEPE Wolfram, *DADA gegen DADA. Die Affaire Barrès*, Nautilus, Hamburg, 1996.

En 1921, le groupe DADA parisien accusa Maurice Barrès, dans un procès monté, d' « attentat à la sûreté de l'esprit ». Bien que les principaux protagonistes du groupe, Aragon, Breton et Soupault, s'étaient d'abord fort identifiés avec l'œuvre du Barrès d'avant 1898 en raison de ses tendances anarchistes, la génération des « déracinés » a par la suite largement méprisé leur ancienne idole devenue anti-dreyfusard et ultra-nationaliste. Ce procès qui condamna Barrès fut pourtant l'une des causes de la dispersion du groupe dadaïste de Paris.

HUBERT Laurence, *Jörg Haider : le successeur ? L'idéologie du parti de la liberté autrichien (FPÖ)*, Luc Pire, Bruxelles, 2000.

HUND Wulf D., *Rassismus. Die soziale Konstruktion natürlicher Ungleichheit*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1999.

HUNTINGTON Samuel, *Le choc des civilisations*, Editions Odile Jacob, Paris, 1997.

IGNATIEFF Michael, *The warrior's honor. Ethnic war and the modern conscience*, Vintage, Colchester, 1999.

IPEMA Jan, *Tegen de stroom : Ernst Jünger. Tijd en werk 1933-1998*, aspect, Soesterberg, 1999.

JAMET Dominique, *Un petit Parisien 1941-1945*, Flammarion, Paris, 2000.

Après avoir dirigé la mise en place de la Très Grande Bibliothèque, rebaptisée aujourd'hui Bibliothèque François Mitterrand, jusqu'en janvier 1994, Dominique Jamet est revenu au journalisme. Il a signé plusieurs romans et essais. Il apporte, à présent le témoignage du petit garçon qu'il fut pendant la guerre « entre une mère morte trop tôt et un père trop occupé, l'une disparue, enfouie, apparemment oubliée dans sa tombe, l'autre pris dans le tourbillon de ses amours, de ses ambitions et de ses dérives, tous deux absents » sans personne pour l'aider à traverser « ces années deux fois noires ».

JANS Séverine, *Die Dietsche Meisjesscharen 1940-1944. «Is het geen aanlokkelijke taak, on volk al spelend en zingend terug te voeren naar de klare bronnen van zijn eigen aard ?»*. Licentie geschiedenis, Vrije Universiteit Brussel, Brussel, 1999.

JOLY Marie-Hélène, *Des musées d'histoire pour l'avenir*, Noësis, Paris, 1998.

JUNGMANN-BRADT Tutti, *Die Bradts - The Bradts. Jüdische Familiengeschichte aus Berlin. History of a Jewish Family from Berlin 1870-1999*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

JURT Joseph (éd.), *Zeitgenössische französische Denker : Eine Bilanz*, Rombach, Freiburg, 1998.

KAHN Michèle, *Savannah*, Flammarion, Paris, 1999.

Johnatan Neumann est devenu amnésique à la suite d'une agression. Il échoue à Savannah en Géorgie une ville du Sud américain, ville où débarquèrent lors de sa fondation en 1733, quarante-deux colons juifs. Quête d'identité pour un homme et retour à la conscience progressif. Troisième partie d'une trilogie nous contant la saga de la famille Neumann, l'écrivain, Michèle Kahn qui a commencé à écrire des contes pour enfants raconte les péripéties du peuple juif à travers son histoire.

KAISER Ernst ; KNORN Michael, *«Wir lebten und schliefen zwischen den Toten»*, Campus Verlag, Frankfurt am Main, 1996.

L'entreprise «Adlerwerke», à l'époque un des plus importants producteurs d'automobiles et d'armement, faisait partie du programme de la SS «Vernichtung durch Arbeit (destruction par le travail)» utilisant des travailleurs forcés et des prisonniers de guerre. Le «Kommando Katzbach», quant à lui, en 1944-1945, fit travailler 1.600 détenus des camps de concentration. Ce livre décrit leur sort à partir d'une riche documentation.

KAUFHOLD Roland (éd.), *Ernst Federn - Versuche zur Psychologie des Terrors*, Psychosozial, Giessen, 1998.

KAUFMANN Max, *Churbn Lettland*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

Il s'agit de la réimpression du récit, datant de 1947, de l'extermination des Juifs de Lettonie. L'auteur est l'un des quelques 900 survivants de la destruction de la communauté juive de Lettonie qui comptait avant-guerre environ 100.000 personnes. L'auteur n'hésite pas à relater son amertume face à l'attitude des Lettons concernant la recherche historique liée à ce sujet.

KEIM Wolfgang, *Erziehung unter der Nazi-Diktatur. a) Antidemokratische Potenziale, Machtantritt und Machtdurchsetzung, b) Kriegsvorbereitung, Krieg und Holocaust*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1995.

KERSHAW Ian, *Hitler. 1889-1936 : hoogmoed*, Uitgeverij Het Spectrum, Utrecht, 1999.

KERSHAW Ian, *Hitler. 1889-1936*, Flammarion, Paris, 1999.

KERSHAW Ian, LEWIN Moshe (dir.), *Stalinism and Nazism. Dictatorships in Comparison*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.

KERTESZ Lilly, *von den Flammen verzehrt. Erinnerungen einer ungarischen Jüdin*, Donat, Bremen, 1999.

KINGREEN Monica (éd.), «*Nach der Kristallnacht*». *Jüdisches Leben und antijüdische Politik in Frankfurt am Main. 1938-1945*, Campus Verlag, Frankfurt am Main/New York, 1999.

KISLIUK Ingrid, *Unveiled shadows. The witness of a child*, Nanomir Press, Newton, Massachusetts, 1998.

KLEMPERER Victor, *Tagebücher 1933-1934. Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten*, Aufbau-Verlag, Berlin, 1995.

KLEMPERER Victor, *So sitze ich denn zwischen allen Stühlen. Tagebücher 1945-1949*, Aufbau-Verlag, Berlin, 1999.

KLOTZ Johannes (éd.), *Schlimmer als die Nazis ? «Das Schwarzbuch des Kommunismus» und die neue Totalitarismusdebatte*, Papy Rossa, Köln, 1999.

KNOPPER Françoise ; RUIZ Alain (textes réunis et présentés par), *Les Résistants au IIIème Reich en Allemagne et*

dans *l'exil. Pensée et Action*, Presses Universitaires de Mirail, Toulouse, 1998.

Un recueil d'articles qui se propose d'examiner les rapports entre la pensée et l'action politiques chez les Résistants allemands. Une série de contributions qui se rapportent à la résistance militaire et civile à Hitler, l'émigration, la pensée politique en exil,...

KNORR Lorenz, *Rechtsextremismus in der Bundeswehr. Deutsches Militär - von Massenmördern geprägt ?*, VAS, Frankfurt, 1998.

KOPPEN Jimmy, *Davidster en Passer. Judeo-maçonnieke samenweiringtheorieen in België tijdens het Interbellum en de Tweede Wereldoorlog*. Licentiaat verhandeling in de Geschiedenis, Vrije Universiteit Brussel, Brussel, 1999.

KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, EHESS, Paris, 1990.

KRAUS Stefan, *NS-Unrechtsstätten in Nordrhein-Westfalen*, Klartext-Verlag, Essen, 1999.

LAENEN Gie, *Paultje, ze gaan weer wechten. Rondom de geschiedenis van de uitroeiingskampen*, Lannoo, Tielt, 1999.

LAENEN Gie, *Heen en terug*, Lannoo, Tielt, 1999.

LANGANEV André, *La philosophie... biologique*, Editions Belin, Paris, 1999.

L'auteur est généticien et enseigne les théories et mécanismes de l'évolution. A ce titre et débordant le cadre strict de la théorie du Darwinisme, son exposé relate les incertitudes et contradictions des études (de milliers) de chercheurs. Situé à la croisée de la philosophie et de la biologie (cf. Lamarck), cet ouvrage aide à relativiser les idées reçues et commente de manière plaisante, par maints exemples, les découvertes les plus récentes en la matière.

LANGFUS Anna, *Le sel et le souffre*, Gallimard, Paris, 1983.

LANGFUS Anna, *Les bagages de sable*, Gallimard, Paris, 1981.

LAPLANTINE François, *Je, nous et les autres : être humain au-delà des appartenances*, Le Pommier Fayard, Paris, 1999.

LAPLANTINE François ; NOUSS Alexis, *Le métissage*, Flammarion, Paris, 1997.

LAPPIN Elena, *L'homme qui avait deux têtes*, Editions de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 1999.

LAQUEUR Walter, *Histoire du sionisme*, Gallimard, Paris, 1994.

LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire*, Gallimard, Paris, 1988.

LE MANER Yves ; SELLIER André, *Images de Dora 1943-1945. Voyage au cœur du IIIe Reich*, La Coupole, Centre d'histoire de la Guerre et des Fusées, Saint-Omer, s.d.

LEBLANC Alain, *Le séjour des ombres*, Plon, Paris, 2000.

Paris à la libération, à la pension Janneteau au cœur du quartier latin, des jeunes gens de toutes origines cherchent à recommencer «comme avant». «Cette fresque poignante porte un regard audacieux sur les mentalités et la passivité qui ont encouragé l'entreprise la plus monstrueuse du siècle. Dans le combat troublé du Paris d'après-guerre, rarement exploré sur le mode romanesque, elle raconte le bouleversant combat de la renaissance».

Romancier et scénariste, Alain Leblanc a publié sept romans dont Un pont entre deux rives, qui a été porté à l'écran.

LEO Annette (réd.), *Geschichte wird Erinnerung ; Zum 50. Jahrestag der Befreiung im Land Brandenburg*, Ministerium für Wissenschaft, Forschung und Kultur des Landes Brandenburg, Potsdam, 1995.

LEVY Jacob, *Les Pollaks, Les Demi-Juifs, les Doubles-Juifs, les Chrétiens. La Saga des Springer*, Les Belles Lettres, Paris, 1999.

A partir du titre de cet ouvrage, Jacob Levy dessine le portrait d'une famille de Juifs alsaciens, les Springer, en quête d'intégration dans la société parisienne. Aux côtés de Samuel, portant son idéal de respectabilité, l'on apprendra à connaître le père, intolérant et conservateur,

Maurice, le fils aîné empreint de libéralisme et de judaïsme universel et Pierre, le fils cadet idéaliste entièrement dévoué à sa vocation d'avocat. Entre eux les divergences sont monnaie courante. Une saga familiale qui dépeint avec justesse les traditions et le mode de vie des israélites français d'avant-guerre.

LEVY-ROSENBERG Jeanne, *Durch die Hölle. Von Holland durch Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück, Malchow, Taucha, zurück und nach Israel*, Hartung Gorre Verlag, Konstanz, 2000.

LIAUZU Claude, *La Société française face au racisme. De la Révolution à nos jours*, Complexe, Bruxelles, 1999.

La racisme n'est pas une maladie du 20ème siècle. Il puise ses origines dans les écrits de l'Antiquité ainsi que dans les religions dites «du Livre». Avec la Déclaration universelle des Droits de l'Homme de 1789 et les textes relatifs à l'émancipation des juifs de 1791, les conditions étaient enfin réunies pour découvrir une nouvelle concorde entre les peuples. L'histoire du 20ème siècle n'en sera malheureusement pas le témoin. L'auteur délimite, avec cette étude d'histoire sociale, les bornes de la démocratie et de la tolérance. De l'antisémitisme de la première moitié du siècle aux violences urbaines actuelles de Toulon, Orange et autres, voici une réflexion intéressante sur deux siècles de racisme à l'intérieur de la société française.

LIBLAU Charles, *Die Kapos von Auschwitz*, Staatliches Museum Auschwitz-Birkenau, Owiecim, 1998.

LIEBRECHT Savyon, *Apples from the Dessert. Selected Stories*, The Feminist Press at the University of New York, New York, 1998.

LIECHTENHAN Françoise-Dominique, *Le grand Pillage. Du butin des nazis aux trophées des Soviétiques*, Editions Ouest-France, Rennes, 1998.

«En 1941, l'Allemagne nazie envahit l'URSS, pillant ou démolissant des chefs-d'oeuvre uniques, saisissant des fonds entiers d'archives et de bibliothèques. Lorsque l'Armée rouge entre dans Berlin, elle est accompagnée de commissaires et d'historiens d'art chargés de repérer les oeuvres qui doivent compléter leurs collections et dédommager l'URSS des énormes pertes qu'elle a subies. Le nazi avait voulu exterminer un peuple et une culture

jugés inférieurs ; le communiste se venge (...). C'est cette histoire, toujours d'actualité, que Francine-Dominique Liechtenhan raconte ici, dans un véritable reportage, puisé aux meilleures sources soviétiques, russes, allemandes, mais aussi américaines, anglaises, françaises, autrichiennes et suisses».

LINDEMANN Gerhard, «*Typisch jüdisch*». *Die Stellung der Ev.-luth. Landeskrische Hannovers zu Antijudaismus, Judenfeindschaft und Antisemitismus 1919-1949*, Duncker & Humboldt, Berlin, 1998.

L'auteur, dans le cadre de cette thèse en théologie, cherche à révéler la position que pris, durant la République de Weimar, l'Eglise protestante de Hanovre face à la tendance antisémite croissante. Elle n'a par exemple pas protesté contre l'exigence du pasteur de Borkum de faire de son île un territoire «libre de juifs» (judenfrei). Alors que l'Eglise protégeait encore les Juifs convertis pendant la République, elle les écarta dès le début du règne des nazis. Une tendance qui n'a pas cessé avec la fin du régime.

LINDENSTRAUSS Jerry, *Eine unglaubliche Reise. Von Ospreussen über Shanghai und Kolumbien nach New York. Jüdische Familiengeschichte 1929-1999*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

LOWY Vincent, *La Shoah au cinéma (Nuit et Brouillard, La liste de Schindler)*, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 1999.

LUKACS John, *Hitler en de geschiedenis. Hitlers plaars in de 20ste eeuw*, Standaard, Antwerpen, 1999.

MADER, Dr. Hubert Michael, *Politische Esoterik - Eine rechtsextreme Herausforderung*, Schriftenreihe der Landesverteidigungsakademie, Wien, 1999.

MAERTEN Fabrice ; SELLESLAGH Franz ; VAN DEN WIJNGAERT Mark (dir.), *Entre la peste et le choléra. Vie et attitude des catholiques belges sous l'occupation*, Quorum/CEGES/ARCA, Gerpennes, 1999.

Maison d' Anne Frank (éd.), *a) Une histoire d'aujourd'hui. Anne Frank, b) Een geschiedenis voor vandaag. Anne Frank*, Maison d' Anne Frank, Amsterdam, 1996.

MARCHAL Omer, *Un jésuite dans la Résistance : le Père Camille-Jean Joset. Témoignage historique sur le Mouvement National Belge et son journal clandestin La Voix des Belges*, Didier Hatier, s.l., 1990.

MARIE Jean-Jacques, *Le Goulag*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999.

Fondé sur des documents d'archives entrouverts depuis peu et à ce jour peu utilisés, cet ouvrage présente le Goulag tel qu'il est défini, vu et décrit dans les circulaires confidentielles de ses fondateurs et maîtres, ainsi que son organisation, de sa proclamation en 1930 (avec ses antécédents) à 1954, date de sa dislocation, comme organisateur du travail forcé et instrument de la répression de masse. L'auteur étudie aussi le rôle économique du Goulag en temps de paix, mais aussi son rôle en temps de guerre où nombre de détenus « libérés » ont été envoyés dans les usines d'armement ou sur le front. Dureté du régime en place, conditions climatiques qui pouvaient coûter la vie aux uns ou la sauver aux autres, le Goulag considéré sous ses deux faces : celle des victimes et celle des bourreaux.

MAURY Pierre, *Rwanda, an deux*, Luc Pire, Bruxelles, 1996.

A travers les nombreux paradoxes de la vie quotidienne des Rwandais de l'« après génocide », Pierre Maury, journaliste littéraire du journal Le Soir, tente de poser un regard sobre sur le Rwanda d'aujourd'hui. De son témoignage basé sur deux voyages à Kigali, il nous dépeint la fragile stabilité du pays, l'insouciance d'un peuple qui pourrait à nouveau basculer dans l'horreur et les nombreuses cicatrices visibles et cachées laissées par le conflit.

MAYER Arno J., *De hakenkruistocht tegen rood en jood*, EPO, Berchem, 1999.

MAYER Hans, *Les marginaux. Femmes, Juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, Albin Michel, Paris, 1999.

MAYER Nonna, *Ces Français qui votent FN*, Flammarion, Paris, 1999.

Mc CREERY, « *Judentum* », Verlag an der Ruhr, Mühlheim a.d. Ruhr, 1998.

Ce dossier pédagogique présentant les rudiments essentiels de la culture juive est destiné prioritairement à l'enseignement primaire.

MECKL Markus, *Helden und Märtyrer. Die Bedeutung des Warschauer Ghettoaufstandes im öffentlichen Gedenken*, Technische Universität Berlin, Berlin, 1999.

MECKLENBURG Jens (éd.), *Antifa Reader. Antifaschistisches Handbuch und Ratgeber*, Elefanten Press, Berlin, 1996.

Outre l'énumération des organisations néo-fascistes et d'extrême droite en Allemagne, ce manuel, bref et concis, propose à la jeunesse diverses solutions pour tenter de les réduire.

MECKLENBURG Jens (éd.), *Was tun gegen rechts*, Elefanten Press, Berlin, 1999.

MEDEM Vladimir, *Ma vie*, Honoré Champion, Paris, 1999.

Fun Mayn Lebn (Ma vie) est l'autobiographie du plus grand théoricien du mouvement ouvrier juif, Vladimir Medem. Elle avait paru dans le quotidien yiddish de New York, le Forverts (En avant) en feuilleton puis fut éditée en 1923 peu après sa mort sous la forme de deux volumes. Cet ouvrage à présent traduit en français nous retrace la vie d'un révolutionnaire professionnel, une existence tourmentée et pleine de péripéties, en Russie - il connaîtra la condition de forçat - et à l'étranger où il diffusa les idéaux de son parti, le Bund ouvrier juif. C'est une galerie de portraits très attachants et souvent hauts en couleurs. Certains deviendront des hommes d'Etat comme Lénine, Trotsky ou Weizmann ou de grands leaders socialistes comme Jaurès ou Rosa Luxemburg. Medem décrit les milieux émigrés, de grandes personnalités ou d'obscurs militants, tout un arrière-plan politique avec ses problèmes, ses idéologies, ses querelles qui font de ce livre un témoignage de qualité sur les hommes et les événements au tournant du siècle.

MEERSHOEK Guus, *Dienaren van het gezag. De Amsterdamse politie tijdens de bezetting*, Van Gennep, Amsterdam, 1999.

MEHRINGER Hartmut, *Widerstand und Emigration. Das NS-Regime und seine Gegner*, dtv, München, 1997.

Ce livre aborde les diverses phases de l'émigration ainsi que les différentes formes de Résistance (politique, religieuse, bündisch, universitaire et militaire) au régime national-socialiste, sans oublier celles au sein des camps de concentration et de prisonniers de guerre.

MENDES Bob, *De smaak van vrijheid*, Uitgeverij Manteau/Standaard Uitgeverij, Antwerpen, 1999.

MESSADIE Gérard, *Histoire générale de l'antisémitisme*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1999.

De la Grèce et de Rome à l'Europe des totalitarismes en passant par le Moyen-Age se dévoilent sous la plume de Gérard Messadié les trois antisémitismes majeurs qui hantent la conscience contemporaine et qui se trouvent ici décryptés dans leurs singularités. Antisémitisme et persécutions sont replacés dans leur contexte historique ; l'examen des territoires où ils ont faibli ou cessé de manière révélatrice comme dans l'empire islamique ou en Asie n'est pas négligé. Facteurs démographiques, conditions de vie, rapports avec le pouvoir et grands courants politiques, religieux et idéologiques sont pris en compte pour tenter d'analyser les causes de l'antisémitisme.

D'un accès aisé, cet ouvrage offre une étude très documentée sur le comment et le pourquoi de l'antisémitisme à travers les âges.

MEUNIER Sabine, *Les Juifs de Belgique dans les camps du Sud-Ouest de la France 1940-1944*, Mémoire de licence en Histoire contemporaine, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 1999.

MEYER Alrich (dir.), *Der Blick des Besatzers. Promagandaphotographie der Wehrmacht aus Marseille 1942-1944. Le regard de l'occupant. Marseille vue par des correspondants de guerre allemands, 1942-1944*, Temmen, Bremen, 1999.

MILZA Pierre ; BERSTEIN Serge, *Le fascisme italien. 1919-1945*, Seuil, Paris, 1980.

Un ouvrage qui s'interroge sur la naissance du fascisme, son évolution et sa défaite en Italie. Pour les auteurs qui sont tous deux Professeurs à l'Institut d'études politiques de Paris, «comprendre le fascisme, c'est d'abord en rechercher la réalité vivante, complexe, souvent contradictoire, dans le déroulement de son histoire, dans

le jeu turbulent et conflictuel des forces et des hommes qui sous-tendent son action ou qui la combattent.» C'est à partir de cette problématique que se développe cet ouvrage, réédition revue et augmentée de celui paru en 1970 sous le titre L'Italie fasciste.

MILZA Pierre, *Mussolini*, Fayard, Paris, 1999.

Une biographie de Mussolini très complète, qui décrit aussi bien la jeunesse du «Duce» que ses engagements politiques, la naissance du fascisme en Italie, l'établissement de la dictature, la radicalisation du régime, l'échec puis la mise à mort.

MISSER François, *Vers un nouveau Rwanda ? Entretiens avec Paul Kagamé*, Luc Pire, Bruxelles, 1995.

MORELLE Chantal, *De Gaulle, le gaullisme et les gaullistes*, Armand Colin, Paris, 1998.

Dans une collection dont l'accent est mis sur la clarté pédagogique et qui a pour vocation de présenter sous la forme de dossiers concis l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur un thème, Chantal Morelle, agrégée d'histoire, présente en 95 pages un petit ouvrage synthétique. Il reprend les grandes lignes de la vie et de l'œuvre de Charles de Gaulle, présente la diversité du Gaullisme et des Gaullistes, montre comment les générations successives s'appuient sur les principes gaulliens et comment les partis politiques s'en inspirent pour conduire une politique qui leur est propre.

MORREN Paul, *De rechten van de mensen*, Garant, Leuven, 1999.

MOSSE George L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, Paris, 1999.

MOUGNIOTTE Alain, *Pour une éducation au politique. En collège et lycée*, L'Harmattan, Paris, 1999.

MOUSTAKI Georges ; MEIR Siegfried, *Fils du brouillard*, Editions de Fallois, Paris, 2000.

MSELLATI Henri, *Les Juifs d'Algérie sous le régime de Vichy*, L'Harmattan, Paris, 1999.

Les lois de Vichy ont frappé très durement les Juifs d'Algérie, sans que leurs conséquences n'atteignent

celui du sort des Juifs européens. Les Juifs d'Algérie se sont impliqués en favorisant le débarquement allié mais après le 8 novembre 1942, les lois raciales auraient du être abolies puisque édictées selon Vichy. Or, il n'en a rien été.

Cet ouvrage offre un panorama très complet de la situation confuse des Juifs en Algérie pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agit essentiellement d'un ouvrage de synthèse ne s'appuyant pas sur l'analyse d'archives inédites mais ayant pour source des récits de témoins ou d'historiens ainsi que les propres souvenirs de l'auteur, médecin aujourd'hui, qui a passé sa jeunesse à Alger.

MÜLLENHOFF Gisela ; SCHLAUTMANN-OVERMEYER Rita, *Jüdische Familien in Münster 1918-1945*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1995-98.

Ce lexique biographique commandé par la Mairie de la Ville de Münster fait suite à une exposition présentant l'histoire de la vie juive de la cité.

NEANDER Joachim, «*Hat in Europa kein annäherndes Beispiel*», *Mittelbau-Dora - ein KZ für Hitlers Krieg*, Landeszentrale für politische Bildung Thüringen/Metropol Verlag, Berlin, 2000.

NEFORS Patrick, *Inventaris van het archief van de Dienst voor de oorlogsslachtoffers/Inventaire des archives du Services des victimes de la guerre*, SOMA-CEGES, Brussel-Bruxelles, 1997.

NEHER André, *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Editions du Seuil, Paris, 1970.

NGUYEN Eric, *Les nationalismes en Europe. Quête d'identité ou tentation de repli*, Le Monde/Marabout, Paris, 1998.

Face à l'indépendance des économies et à la diffusion d'une culture mondiale, confrontés à la construction d'une Europe économique sans projet politique, les Etats-nations semblent minés de l'intérieur par l'émergence du régionalisme et le développement de micronationalismes. De la défense de l'identité culturelle au mépris de l'autre, de l'amour de la patrie à la haine de son voisin, la frontière est vite franchie. On arrive de plus en plus vite aux affrontements pseudo-ethniques et à la guerre, tout en se parant des oripeaux du multiculturalisme, de l'autonomie régionale ou en revendiquant la partition.

La montée des nationalismes est-elle inévitable face au projet européen pacifique dans ses fondements ? C'est une des questions abordée par Eric Nguyen, diplômé de l'Institut d'Etudes politiques de Paris.

NOTHOMB Paul, *Malraux en Espagne*, Phébus, Paris, 1999.

NOVICK Peter, *The Holocaust in american life*, Houghton Mifflin, Boston/New York, 1999.

OESTREICHER Felix Hermann, *Ein jüdischer Arzt-Kalender. Durch Westerbork und Bergen-Belsen nach Tröbitz. Konzentrationslager - Tagebuch 1943-1945*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 2000.

OFER Dalia, WEITZMAN Lenore J. (dir.), *Women in the Holocaust*, Yale University Press, London, 1999.

ORIOLE Philippe, «*J'accuse !...*». *Emile Zola et l'Affaire Dreyfus*, Libro, Paris, 1998.

Ce petit volume reprend «les textes et les interviews qui marquèrent chaque étape de l'engagement d'Emile Zola jusqu'à son premier procès». Il présente également de brèves impressions d'audiences «dues à la plume de deux figures de chaque camp : le dreyfusard Pierre Quillard et l'antidreyfusard Maurice Barrès. Enfin, pour qu'il soit bien possible de se rendre compte du véritable déchainement de haines et de passions que provoqua 'J'accuse !...', des extraits d'articles des principaux quotidiens permettent de «mesurer le formidable impact que suscita l'engagement de Zola, les espoirs qu'il sût faire naître et les haines tout à fait formidables qu'il provoqua» (p. 14).

OVERY Richard, *Atlas historique du IIIème Reich. 1933-1945 : la société allemande et l'Europe face au système nazi*, Autrement, Paris, 1996.

PALDIEL Mordecai, *Es gab auch Gerechte. Retter und Rettung jüdischen Lebens im deutschbesetzten Europa 1939-1945*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

PAPY Michel, *Les Espagnols et la guerre civile*, Atlantica, Biarritz, 1999.

Un ouvrage collectif rassemblant une série de contributions qui se rapportent tout autant aux aspects régio-

naux de la guerre d'Espagne qu'à ses répercussions au niveau international. Un ouvrage qui aborde aussi le problème de l'exil et des enjeux mémoriels de la guerre. Parmi les nombreuses contributions, on relèvera particulièrement celles de Emile Temine sur «Les Espagnols à Mauthausen» (p. 361-378) et de Carlos Serrano sur «La Guerre d'Espagne et l'antifascisme en question» (p. 327-333).

PARIENTE Mickaël, *2000 livres à thème juif. 1420 auteurs*, Stavit, Paris, 1996.

PASS Walter ; SCHEIT Gerhard ; SVOBODA Wilhelm, *Orpheus im Exil. Die Vertreibung der österreichischen Musik von 1938-1945*, Verlag für Gesellschaftskritik, Wien, 1995.

PEARCE Joseph, *Land van belofte. Een familiechroniek*, Houtekiet/de Prom, Antwerpen, 1999.

PELINKA Anton ; WEINZIERL Erika (éd.), *Das grosse Tabu. Österreichs Umgang mit seiner Vergangenheit*, Verlag Österreich, Wien, 1997.

PEREC Georges ; BOBER Robert, *Geschichten von Ellis Island oder wie man Amerikaner macht*, Wagenbach, Berlin, 1997.

PERELS Joachim, *Das juristische Erbe des «Dritten Reiches». Beschädigung der demokratischen Rechtsordnung*, Campus, Frankfurt am Main/New York, 1999.

PERKS Robert ; THOMSON Alistair (éd.), *The oral history reader*, Routledge, London & New York, 1998.

Un ouvrage de référence incontournable pour qui s'intéresse à l'histoire orale et à ses développements. Cette synthèse traite aussi bien des aspects méthodologiques de l'histoire orale que de ses enjeux et de ses applications. Elle se compose d'une série d'articles sur la question, parmi lesquels on retiendra particulièrement celui de Naomi Rosh White sur «Les témoignages de l'Holocauste et l'histoire» («Marking absences : Holocaust testimony and history», p. 172-182).

PERMEZEL Bruno (dir.), *Montluc. Antichambre de l'inconnu (1942-1944)*, BGA Permezel, Lyon, 1999.

En novembre 1942, après l'invasion de la zone dite libre, les Allemands réquisitionnent la prison Montluc de Lyon pour y entasser des otages, des persécutés raciaux et des résistants dans l'attente d'une décision...

Des milliers d'hommes et de femmes se succèdent pour un «séjour» plus ou moins long, dans l'angoisse et dans des conditions de vie inhumaines, jusqu'au 24 août 1944, jour de la libération du lieu.

Florilège de textes écrits par des internés de cette terrible période, cet ouvrage fait ressortir la prison Montluc d'alors comme une réserve d'otages, une antichambre de la mort et de la déportation, ou parfois se produisent des actes extraordinaires.

PHILIPPART Eric (dir.), *Nations et frontières dans la nouvelle Europe. L'impact croisé*, Complexe, Bruxelles, 1993.

PIERIK Perry, *Hitlers Lebensraum. De geestelijke wortels van de veroveringsveldtocht naar het oosten*, Uitgeverij Aspekt, Soesterberg, 1999.

PIPER Franciszek, *Auschwitz. Nationalsozialistisches Vernichtungslager*, Staatliches Museum Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1997.

PIPER Franciszek, *Auschwitz. Nazi Death Camp*, The Auschwitz-Birkenau State Museum, Oswiecim, 1996.

POLAK Chaja, *Verloren vrouw*, Vassallucci, Amsterdam, 1999.

POLIAKOV Léon, *Mémoires*, Jacques Grancher, Paris, 1999.

POLLAK Michael, *Vienne 1900*, Gallimard, Paris, 1984.

POMIAN Krzystof, *Sur l'histoire*, Gallimard, Paris, 1999.

POSSELT Ralf-Erik ; SCHUMACHER Klaus, *Projekthandbuch : Gewalt und Rassismus*, Verlag an der Ruhr, Mülheim an der Ruhr, 1993.

POUILLARD Véronique, *Hirsch & Cie. Bruxelles 1869-1962*, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 2000.

Véronique Pouillard, licenciée en histoire contemporaine, retrace dans cet ouvrage l'histoire de la maison Hirsh, entreprise bruxelloise spécialiste du vêtement de

luxe qui a opéré de 1869 à 1962. L'apport est intéressant au niveau du commerce de luxe à Bruxelles situé dans le cadre de l'immigration juive et du contexte économique et social de la Belgique d'alors.

PRAGAL Peter ; STRATENSCHULTE Eckart D., *Der Monolog der Lautsprecher und andere Geschichten aus dem geteilten Berlin*, dtv, München, 1999.

QUESEMAND Anne, *Métro fantôme*, Magnard Jeunesse (Les Fantastiques), Paris, 1997.

RAGACHE Gilles, *Les enfants de la guerre. Vivre, survivre, lire et jouer en France 1939-1949*, Perrin (Terre d'histoire), Paris, 1997.

«La guerre, ce fut l'exode, les alertes, les files d'attente, parfois les rafles, les deuils et les terribles bombardements «en tapis». Le tragique donc, et les traumatismes qui s'en suivirent.(...) Mais ceux qui, enfants, ont vécu cette époque se souviennent aussi de tout ce qui constitue le monde de l'enfance, un monde parallèle à celui des adultes, adossé à la «bande», aux «copains» au groupe où chacun puise une extraordinaire faculté d'adaptation et de résistance au malheur et même dans les circonstances les plus difficiles, une phénoménale dose d'optimisme. Ces enfants de la guerre et du «baby boom» ont largement contribué à bâtir et à modeler le pays actuel qu'ils ont maintenant pris en charge. Mais qui étaient-ils exactement ?(...)».

Gilles Ragache s'attache à répondre à cette question. Docteur ès lettres, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, actif dans les milieux de l'édition, auteur de plusieurs livres d'histoire contemporaine, il anime une collection d'album pour la jeunesse et enseigne l'histoire à l'IUFM de Rouen.

RAPAPORT Gilles, *Grand-père*, Circonflexe, Paris, 1999.

Belles illustrations pour cet album jeunesse sur la déportation. L'auteur, dessinateur de presse et illustrateurs de livre pour enfant nous conte un de ces millions de voyage «vers les ténèbres», celui de Grand-Père. Le texte sobre touchera les plus jeunes.

RAXHON Philippe, *Les Territoires de la Mémoire. Le Catalogue*, Crédit Communal, Bruxelles, 1999.

RAZUMOVSKY Dorothea Gräfin, *Der Balkan. Geschichte und Politik seit Alexander dem Grossen*, Piper Verlag, München, 1999.

REICH-RANICKI Marcel, *Mein Leben*, Deutsche Verlagsanstalt (DVA), Stuttgart, 1999.

REITER, F.R., *Notre combat. Interviews de Résistants autrichiens en France*, Le Temps des Cerises, Pantin, 1998.

Ce livre met en lumière un chapitre presque inconnu dans l'histoire du combat pour la liberté et contre le régime nazi : la résistance massive des autrichiens en France. Cette résistance se manifesta sous diverses formes : fabrication de journaux, propagande, actes de sabotage, falsification de papiers d'identité, lutte armée dans le maquis, tenir bon sous la torture, etc. Seize anti-fascistes et combattants de la résistance présentent ici leur témoignage, le récit de leur engagement, de leur lutte contre la «peste brune».

RIBIERE Germaine, *L'affaire Finaly*. «*Ce que j'ai vécu*», Centre de Documentation Juive Contemporaine, Paris, 1998.

«Le 25 juin 1953, à 16 heures, Germaine Ribière traversait la frontière espagnole et ramenait en France Robert et Gerald Finaly, mettant fin à une «affaire» riche en rebondissements qui avait enflammé l'opinion publique.

Mandatée par le cardinal Gerlier, Archevêque de Lyon et Primat des Gaules, Germaine Ribière avait été choisie en accord avec le représentant de la communauté juive de France, le Grand Rabbin Jacob Kaplan pour retrouver et ramener les enfants Finaly, kidnappés par un réseau de prêtres catholiques (...)

Comme tous les Justes parmi les Nations, Germaine Ribière est restée toujours très pudique et modeste sur son activité pendant la guerre. Elle s'est également peu livrée sur son rôle durant l'affaire Finaly. Aujourd'hui, 45 ans après, elle nous livre un témoignage inédit qu'elle a voulu dédier au Grand Rabbin Jacob Kaplan.

La publication de cet ouvrage s'inscrit dans le cadre de la mission du CDJC, mais elle est également un hommage à Germaine Ribière et à toutes celles et ceux qui se sont levés pour défendre les Droits de l'homme, la dignité humaine et redonner un sens au mot fraternité.»

Jacques Fredj. *Directeur du Centre de Documentation Juive Contemporaine.*

RICHARD Lionel (dir.), *Berlin 1933-1945. Séduction et terreur : croisade pour une catastrophe*, Autrement, Paris, 1995.

RIEGEL Paul ; VAN RINSUM Wolfgang, *Deutsche Literaturgeschichte. Band 10. Drittes Reich und Exil*, dtv, München, 2000.

RIGONI STERN Mario, *La sergent dans la neige*, 10/18, Paris, 1995.

Un «classique des lettres italiennes d'après-guerre qui a été unanimement loué par Vittorini, Calvino et Primo Levi qui écrivit à propos de l'auteur : 'Le fait que Rigoni Stern existe est en soi miraculeux. Miraculeuse d'abord sa propre survie : celle d'un homme qui s'est toujours campé aux antipodes de la violence et que le destin a contraint à participer à toutes les guerres de son temps. Miracle, enfin, le fait que Rigoni soit parvenu à garder son authenticité dans notre époque de fous».

RINN Michael, *Les récits du génocide. Sémiotique de l'indicible*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1998.

ROBERTS Andrew, *Churchill und seine Zeit*, dtv, München, 1998.

L'historien brosse le portrait de l'homme politique qui, à 64 ans, signa les accords de Munich et incarna, deux ans plus tard, la figure de «sauveur» de la nation. Churchill dirigea le pays durant neuf ans, assura quinze années de pouvoir aux Conservateurs et permit à la Grande Bretagne de conserver son statut de puissance mondiale.

ROSENBAUM Ron, *Waarom Hitler ? Een zoektocht naar de wortels van het kwaad*, Prometheus, Amsterdam, 1999.

ROSOUX Valérie-Barbara, *La mémoire du Général de Gaulle. Culte ou instrument ?* Préface de Pierre Messmer, éd. Academia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, 1998.

Fruit d'un mémoire de fin d'étude universitaire en sciences politiques, ce livre rappelle le contexte, la nature et la signification du gaullisme ainsi que son impact sur la société française contemporaine.

ROSSI Jacques, *Le manuel du Goulag. Dictionnaire historique*, Cherche Midi, Paris, 1997.

Français, né en 1909, Jacques Rossi adhère très jeune au parti communiste et part à Moscou en 1929. Ses talents de polyglotte lui valent d'être affecté à la section des liaisons internationales du Komintern. Après des missions à Berlin, Paris, Riga, Helsinki, Rome Varsovie, il gagne l'Espagne pendant la guerre civile. En 1937, il est rapelé à Moscou où, après maints interrogatoires, il est accusé d'espionnage et condamné, sans autres formes de procès à «huit ans de travaux de redressement». Il restera au Goulag pendant 19 ans et sera assigné ensuite à résider en Sibérie cinq années supplémentaires.

Jacques Rossi, décidé à dire le Goulag a choisi la forme du Manuel afin d'évoquer le pourquoi et le comment de cette institution et aborde en 1300 articles l'ensemble de ses aspects.

ROTEN Didier, *La mission de Victor Martin. Scénario*, Les films de la Mémoire, Bruxelles, 1999.

ROUSSO Henry (dir.), *Stalinisme et nazisme. Histoire et mémoire comparées*, Complexe, Bruxelles, 1999.

ROVAN Joseph, *Geschichten aus Dachau*, dtv, München, 2000.

SABILLE Jacques, *Les Juifs de Tunisie. Sous Vichy et l'Occupation*, Éditions du Centre, Paris, 1954.

SACHS Nelly ; CELAN Paul, *Nelly Sachs. Paul Celan. Correspondance*, Belin, Paris, 1999.

Durant ces dix ans de correspondances (1960-1970), Nelly Sachs, (Prix Nobel de Littérature 1966), résidant à Stockholm, et Paul Celan, demeurant à Paris, (et de trente ans son cadet) se seront rencontrés trois fois. Cet échange épistolaire, interrompu par la mort de Nelly, constitue le vrai terrain de leur rencontre. De profonds sentiments de solitude et d'angoisse traversent l'écriture et la poésie de Nelly, en parfaite symbiose avec celle de Celan. L'expérience commune du tragique qui fonde leurs poétiques transparait dans ces lettres, composées parfois de poèmes, qui font ressentir toute la profondeur du désastre. Deuil infini donc, d'où tout espoir de réconfort, pourtant si recherché, est d'emblée voué à l'inaccessible.

SALTZMAN Lisa, *Anselm Kiefer and Art After Auschwitz*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.

SANDOZ Gérard, *Ces Allemands qui ont défié Hitler. Histoire de la Résistance allemande. 1933-1945*, Pygmalion Gérard Watelet, Paris, 1980.

SANTERINI Milena, SIDOLI Rita, VICO Giuseppe, *Memoria della Shoah e coscienza della scuola*, Vita e Pensiero, Milano, 1999.

SANTURET José, *Le refus du sens. Humanité et crime contre l'humanité*, Ellipses/Editions Marketing, Paris, 1996.

SARFATI Georges-Elia, *Discours ordinaires et identités juives. La représentation des Juifs et du judaïsme dans les dictionnaires et les encyclopédies de langue française (du Moyen Age au XXème siècle)*, Berg International, Paris, 1999.

SCHALEKAMP Jean, *Van een eiland kun je niet vluchten. Fascistische massamoorden op Mallorca. 1936*, Aspekt, Soesterberg, 1999.

SCHEER Léo, *La société sans maître. Essai sur la société de masse*, Galilée, Paris, 1978.

SCHLINK Bernhard, *Le liseur*, Gallimard, Paris, 1999.

SCHNEIDER Wolfgang (éd.), «Vernichtungspolitik». *Eine Debatte über den Zusammenhang von Sozialpolitik und Genozid im nationalsozialistischen Deutschland*, Junius-Hamburger Institut für Sozialforschung, Hamburg, 1991.

SCHOEPS Julius H., *Theodor Herzl 1860-1904. Wenn Ihr wollt, ist es kein Märchen. Eine Text-Bild-Monographie*, Christian Brandstätter, Wien, 1995.

SCHULMAN Faye, *Die Schreie meines Volkes in mir*, Lichtenberg, München, 1998.

SCHUR Grigorij, *Die Juden von Wilna. Die Aufzeichnungen des Grigorij Schur 1941-1944*, dtv, München, 1999.

SECADES RODRIGUEZ Beatriz, *Le périple du Saint-Louis et de l'Exodus 1947. Analyse et comparaison de la position de trois quotidiens francophones face à ces événements*. Mémoire de licence en information et communication/journalisme, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 1999.

SEGERS Matteo, 179863, René Raindorf, s.l., 1999.

SHOHAM Giora S., *Walhalla, Golgotha, Auschwitz. Über die Interdependenz von Deutschen und Juden*, Verlag Österreich, Wien, 1995.

SILVESTRE Paul et Suzanne, *Chronique des maquis de l'Isère. 1943-1944*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble, 1995.

Un important volume consacré à la résistance maquisarde de l'Isère, des origines à la Libération. En fin d'ouvrage, une chronologie, des cartes et des index viennent utilement compléter ce livre «grâce auquel anciens résistants ou amateurs d'histoire pourront entretenir la mémoire de ceux qui, dans la diversité des réseaux, des mouvements ou des groupes, furent des artisans d'un combat décisif contre l'Allemagne nazie.»

SIMONNOT Anne-Laure, *Hygiénisme et eugénisme au XX^{ème} siècle à travers la psychiatrie française*, Seli Arslan, Paris, 1999.

L'impact du mouvement hygiéniste - dont l'objet est de démontrer la compétence du psychiatre dans un registre socio-économique et politique plutôt que de développer un savoir sur la maladie mentale - ne peut se comprendre en dehors de la pratique de la médecine publique de la fin du XIX^{ème} siècle aux années trente. Son succès correspond au moment où la psychiatrie se voue explicitement au service d'un traitement du malaise social et se réclame d'un alignement sur la médecine somatique. Edouard Toulouse, psychiatre hygiéniste français de la première partie du siècle, illustre bien ces positions.

L'esprit de prévention de l'époque s'avère d'emblée indissociable des positions ségrégatives et discriminatoires contenues dans les thèses eugénistes. L'auteur montre que discours hygiéniste et discours eugéniste se rejoignent dans la lutte contre les fléaux sociaux (syphilis, tuberculose, alcoolisme et maladies mentales), facteurs de dégénérescence retentissant sur le bonheur des cités et sur l'essor de la lignée et de la «race». Aussi, il lui a paru fondamental de dégager les éléments conceptuels qui, en psychiatrie, ont pu valider et servir de fondement à une théorisation de l'exclusion raciale bien avant la Deuxième Guerre mondiale.

Les récentes révélations concernant la stérilisation de milliers de personnes handicapées mentales en Europe

montrent bien l'ampleur des dérives eugéniques, et cette question demeure, du fait des progrès de la génétique, singulièrement actuelle.

Anne-Laure Simonnot est psychiatre des hôpitaux. Elle exerce à L'Association Santé mentale du 13^e arrondissement de Paris. Sa thèse portait sur le mouvement hygiéniste français en psychiatrie.

SIZAIRE Anne, *Les Roses du mal. Résistants allemands au nazisme*, Desclée de Brouwer, Paris, 2000.

Auteur, entre autres, de Primo Levi. L'humanité après Auschwitz, Anne Sizaire, journaliste, nous livre ici une série de portraits de Résistants allemands. Il ne s'agit pas d'une étude historique mais plutôt d'une enquête journalistique sur «ceux qui, comme Inge Scholl ou le pasteur Bonhoeffer, ont osé dire non, affronter la Bête». Un livre «pour rafraîchir nos mémoires et faire que, demain, les roses soient plus fortes que le mal».

SKIBELL Joseph, *Bénédiction sur la lune*, Mercure de France, Paris, 1999.

Un roman qui met en scène Haïm Skibelski, «mort, assassiné par les nazis, en même temps que siens, quelque part en Pologne. Mais il ne va pas se reposer en paix dans l'au-delà. Il revient, désormais invisible, pour accomplir un voyage extraordinaire sur une terre livrée à l'horreur et que même la lune n'éclaire plus. Par le biais des rencontres les plus étranges, il nous apprend néanmoins que peut-être existent encore, bien cachés, des trésors d'humanité et de compassion».

SKOUTELSKY Rémi, *L'espoir guidait leurs pas. Les volontaires français dans les Brigades internationales, 1936-1939*, Grasset & Fasquelle, Paris, 1998.

«Qui sont-ils, ces volontaires français qui partent risquer leur vie ? Pourquoi s'engagent-ils ? Est-ce par idéologie ? Par goût de l'aventure ? Et que laissent-ils dans leur pays ? Comment ces hommes et ces femmes vivent-ils à Madrid et sur l'Ebre, dans les tranchées ou à l'arrière ?» Ces questions, Rémi Skoutelsky les posent et tentent d'y répondre au fil de son ouvrage, en s'appuyant aussi bien sur des témoignages et des entretiens que sur les archives soviétiques.

SMIT Wim, *Geschiedenis, ethiek en theologie van de herinnering. Een analyse van het begrip collectieve schuld in het*

naoorlogse Duitsland vanuit christelijk-ethisch perspectief. Licentiaat verhandeling in de Godsdienstwetenschappen, KUL, Leuven, 1999.

SNYDERS Jean-Claude, *Paroles perdues*, Buchet/Chastel, Paris, 1999.

Ce récit de l'enfance de l'auteur, résurgence d'un temps oublié, s'opère aux côtés de celle de la mémoire de son père, rescapé du camp d'Auschwitz. Ce dernier préféra garder pour lui - et donc taire - les blessures indélébiles issues de ses années de déportation. Son fils, sensible à ces blessures mais sans savoir d'où elles provenaient, n'apprendra qu'adulte la terrible histoire de son père. Ce livre rend compte des modalités de la transmission familiale et intergénérationnelle, du passage du témoin.

SOBOLEWICZ Tadeusz, *But I survived*, Auschwitz-Birkenau State Museum, Oswiecim, 1998.

«Je suis arrivé avec l'espoir de rester en vie...». Tadeusz a 17 ans lorsque la Gestapo arrive chez les Sobolewicz une nuit de 1939. Après s'être enfui et avoir erré aux quatre coins de la région de Poznan, il est rattrapé par les nazis, mis en prison et finalement déporté. «But I survived» est le témoignage poignant d'une adolescence volée et confiée au quotidien des camps de travail et de concentration : la peur, la maladie, la haine, la mort, mais aussi la fraternité et l'entraide dans la douleur. Cet ouvrage se veut aussi un complément d'information pour les jeunes visiteurs des camps de concentration. «Ce sont les rencontres que j'ai eues avec les jeunes qui sont à la base de cet écrit sur mes souvenirs de guerre et des camps...».

SOFASKY Wolfgang, *Traité de la Violence*, Gallimard, Paris, 1998.

SOULET Jean-François, *L'Empire stalinien. L'URSS et les pays de l'Est depuis 1945*, Librairie générale française-Livre de poche, Paris, 2000.

Pour retracer l'histoire de l'URSS et des «démocraties populaires» Est européennes, l'auteur adopte ici une perspective nouvelle. Il montre comment, en quelques années, Staline édifie un véritable «empire» grâce à la reconquête de territoires perdus sous les régimes précédents, et à la conquête de huit nouveaux États. Un

«empire» conçu sur le modèle de la Russie Stalinienne et au seul profit de celle-ci. Au fil de l'analyse des principaux avatars du système, on perçoit que, par une ironie de l'histoire, c'est bien l'impérialisme qui a conduit le communisme au fatal «stade suprême» pronostiqué par Lénine en 1917, pour le capitalisme. Le processus n'a, en effet, cessé d'accroître démesurément les propres contradictions du système jusqu'à son implosion finale dans les années 1989-1991.

SPENGLER Oswald, *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle. a) Forme et réalité b) Perspectives de l'histoire universelle*, Gallimard, Paris, 1976.

SPRENG Michaël, *Une œuvre, un nom Shoah. Un film de Claude Lanzmann. Mémoire de maîtrise en Arts du spectacle*, s.l., 1999.

STEIN Jehuda L., *Die Steins. Jüdische Familiengeschichte aus Krakau 1830-1999*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

STEIN Sabine et Harry, *Buchenwald. Le tour du Mémorial, Mémorial de Buchenwald*, Weimar-Buchenwald, 1993.

STEINER Georges, *Langage et silence*, 10/18, Paris, 1967.

STEINER Stephan (éd.), *Jean Améry (Hans Maier)*, Stroemfeld, Basel/Frankfurt am Main, 1996.

STENGER Bep, *Verzet in Nederlands-Indië. Het levensverhaal van Bep Stenger*, Walburg Pers/Verzetsmuseum Amsterdam, Amsterdam, 1999.

STROBL Ingrid, «Sag nie, du gehst den letzten Weg», Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1989.

Partout, dans les ghettos de l'Est, dans les villes néerlandaises et françaises, sur le front de la guerre civile espagnole ou auprès des partisans de Tito, des femmes se sont battues l'arme à la main contre la terreur fasciste et national-socialiste. Alors que leurs camarades masculins devinrent des héros, les femmes furent souvent oubliées. Ce livre contribue à réparer cette injustice.

STROBL Ingrid, *Die Angst kann erst danach*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

L'auteur décrit la multiplicité des activités et des fonctions qu'occupaient les femmes juives au sein de la Résistance sous l'occupation.

STÜRMER Michael, *Les Allemands. La traversée du siècle*, Endeavour Group UK, Londres, 1999.

SUTTON Nina, *Bruno Bettelheim. Une vie*, Stock, Paris, 1995.

SWIEBOCKI Henryk, *London has been informed [...] Reports by Auschwitz Escapees*, The Auschwitz-Birkenau State Museum, Oswiecim, 1997.

SZAFRAN Willy, *Louis-Ferdinand Céline. Essai psychoanalytique*, Editions de l'ULB, Bruxelles, 1976.

TAGUIEFF Pierre-André, KAUFFMANN Grégoire et LENOIRE Michaël, *L'antisémitisme de plume. 1940-1944. Etudes et Documents*, Berg International Editeurs, Paris, 1999.

Une référence incontournable en matière d'étude de la propagande antijuive entre 1940 et 1944. Un ouvrage remarquable et approfondi qui restitue dans leur contexte les écrits des journalistes, écrivains et universitaires acquis à la cause de Vichy et à la collaboration idéologique. Ce livre propose, en outre, nombre d'études historiques, thématiques et biographiques très pertinentes. Constituant «une somme sans équivalent sur la question», il est «autant destiné au lecteur en quête d'informations précises sur les acteurs, les auteurs et les textes, qu'au chercheur désireux de poursuivre l'investigation sur l'une ou l'autre des multiples pistes ouvertes».

TAYLOR Kressmann, *Inconnu à cette adresse*, Autrement, Paris, 1999.

TELLIER Arnaud, *Expériences traumatiques et écriture*, Economica, Paris, 1998.

TERNON Yves, *Du négationnisme. Mémoire et tabou*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.

«La nomination en février 1999 de Gilles Verstein à une chaire d'histoire turque et ottomane au Collège de France a été précédée d'un mouvement d'opinion et d'une campagne de presse qui, au-delà de la personne d'un enseignant, posaient la question de l'usage du mot

«négationnisme» et des limites de la liberté d'expression. La gravité de l'accusation de négationnisme nécessite un minimum d'accord sur le sens que l'on prête à ce mot et sur son usage en dehors du génocide juif. Est-on en droit d'appeler négationniste un auteur qui refuse aux massacres des Arméniens en 1915 et 1916 le qualificatif de génocide, sans pour autant assimiler cet auteur aux négationnistes du génocide juif, avec la connotation que suppose cette négation ? L'auteur de ce livre pense, avec les méthodes du comparatisme historique, que l'on peut répondre positivement à cette question. Il reconstitue les temps de cette affaire, sans polémique ni provocation. Il permet ainsi de clarifier utilement le concept de négationnisme». Yves Ternon est l'auteur de nombreux ouvrages dont L'Etat criminel. Les génocides au XXe siècle (Paris, Le Seuil, 1995) et La médecine allemande et le national-socialisme (Bruxelles, Casterman, 1973).

THUAL François, *Les conflits identitaires*, Ellipses, Paris, 1995.

TILLION Germaine, *La Traversée du Mal*, Arléa, Paris, 2000.

Le témoignage de Germaine Tillion sous la forme d'un entretien avec Jean Lacouture. Y sont abordés les grands thèmes de l'existence de Germaine Tillion : son métier d'ethnologue, son engagement dans la Résistance, sa déportation, ses rapports avec l'Algérie,...

TOMKIEWICZ Stanislas, *L'adolescence volée*, Calmann-Lévy, Paris, 1999.

«Si quelqu'un avait eu l'idée de me demander pourquoi je travaille avec les adolescents, j'aurais pu répondre parce que je les aime». Il n'était pas question d'avouer aux autres ou à moi-même une vérité que j'ai mis des années à oser regarder en face : je travaille avec les adolescents parce qu'on m'a volé mon adolescence... L'expression peut paraître abusive. On a toujours une adolescence, bien-sûr ; disons que la mienne, entre les murs rouges du ghetto de Varsovie et les barbelés de Bergen-Belsen, n'a pas été tout à fait normale.» Cette autobiographie du psychiatre de renommée internationale, Stanislas Tomkiewicz conjuguent intelligence et humour. Outre qu'elle nous aide à comprendre les racines de son engagement et de son militantisme, elle

offre aussi un regard d'une grande acuité sur les phénomènes de persécution et d'exclusion.

TRIGANO Shmuel, *L'idéal démocratique à l'épreuve de la Shoah*, Odile Jacob, Paris, 1999.

UEBERSCHÄR Gerd R., *Der Nationalsozialismus vor Gericht. Die alliierten Prozesse*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1999.

UEBERSCHÄR Gerd R., *Dienen und Verdienen. Hitlers Geschenke an seine Eliten*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1999.

UMANSKIJ Semjon S, *Jüdisches Glück. Bericht aus der Ukraine 1933-1945*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

Un témoignage portant sur la Transnistrie, une région située entre les fleuves Boug et Dniestr en Moldavie, qui fut occupée par les troupes roumaines et allemandes, et où les «Einsatzgruppen», accompagnés de collaborateurs ukrainiens et roumains, décimèrent les populations juives.

United States Holocaust Memorial Museum (USHMM), *Fourth annual tribute to Jewish Resistance during the Holocaust. Program June 15, 1999*, USHMM, Washington D.C., 1999.

VADNAI Georges, *Jamais la lumière ne s'est éteinte. Un destin juif dans les ténèbres du siècle*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1999.

D'une chaumière en Yougoslavie où il passe son enfance, l'auteur nous conduit pas à pas vers les camps du Vernet et de Gurs. Et cependant, jamais la lumière ne s'est éteinte...

On lira ce témoignage du grand rabbin de Lausanne parce que comme le dit François Clément, «le mélange spécifique de modestie et d'humour qui empreint les souvenirs de Georges Vadnai, loin de toute emphase, suscite chez le lecteur le sentiment de frôler, en une étrange intimité, les événements tragiques de cette époque.»

VALTIN Jan, *Sans patrie ni frontières*, Babel, Paris, 1997.

VAN DEN BRINK Rinke, *De jonge Turken van het Vlaams Blok. Extreem-rechts tussen uniform en maatpak*, Scoop/Mets, Gent/Amsterdam, 1999.

VAN DER ZEE Nanda, *Om erger te voorkomen. De voorbereiding en uitvoering van de vernietiging van het Nederlandse jodendom tijdens de Tweede Wereldoorlog*, Meulenhoff, Amsterdam, 1997.

VAN JOLE Marcel ; DRATWA Daniel, *Hedendaagse Joodse Kunst in België na 1950. L'art juif contemporain en Belgique après 1950. Jewish contemporary Art in Belgium after 1950*, Stad Mechelen, Mechelen, 1999.

VANDEBUSSCHE Fabrice, *Lutte pour les postes à responsabilité des détenus politiques et conditions de vie des détenus dans les camps*, s.l., 1998-1999.

VANWELKENHUYZEN Jean, *1940. Pleins feux sur un désastre*, Racine, Bruxelles, 1997.

VEIT Winfried, a) *Zeichnungen* b) *Bilder*, s.l., s.d.

Vereinigung zur Kritik der politischen Ökonomie (éd.), *PROKLA. Zeitschrift für kritische Sozialwissenschaft*, n°115: *Totalitarismus und Liberalismus*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1999.

VERMEIRE Laure, *Auschwitz ou l'Industrie de la Mort*. Travail de fin d'année, s.l., 1999.

VERNANT Jean-Pierre, *La mort dans les yeux. Figure de l'Autre en Grèce ancienne*, Hachette (Pluriel), Paris, 1998.

VOGEL Loden, *Dagboek uit een kamp*, Prometheus, Amsterdam, 2000.

VON HASSELL Fey, *Les Jours sombres. Le destin extraordinaire d'une Allemande antinazie*, trad. de l'anglais par Philippe PERIER, Denoël, Paris, 1999.

«Le 20 juillet 1944, la vie de Fey von Hassell bascule. A la jeunesse dorée d'avant-guerre, en Allemagne puis en Italie, succède le cauchemar. Son père, Ulrich von Hassell, fut ambassadeur d'Allemagne en Italie et antinazi de la première heure. Avec le colonel Claus von Stauffenberg, il participe au complot contre Hitler ; il est condamné à mort puis exécuté. Fey, fille du conjuré, est immédiatement arrêtée. Les S.S. lui enlèvent ses deux enfants. Commence alors, pour cette 'prisonnière de

sang', un terrible voyage de prisons en camps de concentration. Fey von Hassell ne devra sa survie qu'à son entourage et à son obstination.

Témoignage bouleversant sur ces Allemands qui choisirent la résistance, Les Jours sombres retrace le parcours d'une femme d'exception prête à tout pour retrouver ses enfants.»

VOUTEY Maurice, *Les camps nazis. Des camps sauvages au système concentrationnaire 1933-1945*, Graphein-FNDIRP, Paris, 1999.

Le camp dit «de concentration» remonte à la fin du 19ème siècle, à la Guerre des Boers. Pour empêcher le soutien des colons hollandais aux Boers, l'armée britannique les rassemblait dans des camps. Outre sa recherche sur les origines des camps, l'auteur étudie en détail le système concentrationnaire nazi, notamment dans ses mécanismes constitutionnels.

WAINTRATER Régine, *La valeur de travail psychique du témoignage dans la transmission de la Shoah*. Thèse de doctorat en psychologie, Université Lumière-Lyon 2, Lyon, 1997.

WAJSBORT Inka, *Im Angesicht des Todes. Von Chorzow über Zawiercie, Tarnowitz, Tschenschow durch Auschwitz nach Malchow und Oschatz*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 2000.

WALSER Martin, *Een springende fontein*, De Geus, Breda, 1999.

WEBER Max, *Le judaïsme antique*, Pocket, Paris, s.d.

WEIL Jiri, *Vivre avec une étoile*, 10/18, Paris, 1996.

WEIL Jiri, *Elegie für 77927 Opfer. Jüdische Schicksale in Böhmen und Mähren 1939-1945*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

WEINRICH Harald, *Léthé. Art et critique de l'oubli*, Fayard, Paris, 1999.

Une très intéressante recherche portant sur l'histoire de l'oubli dans la philosophie et la littérature occidentale. Partant des philosophes grecs, l'auteur démontre par de nombreux exemples le développement de notre aptitude à oublier (autant qu'à se souvenir) et consacre un

important chapitre intitulé «la mémoire ou la vie» à l'après Auschwitz.

WEINSTOCK Nathan, *Chroniques du désastre. Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais*, Métropolis, Genève, 1999.

Cinq témoignages inédits de personnalités très différentes qui vivent dans les ghettos de Lodz et de Varsovie au début des années 40 et assistent à l'anéantissement de la plus grande communauté juive d'Europe.

Très peu de témoignages de ce genre ont été traduits en français. Ceux d'Emmanuel Ringelblum, Abraham Lewin, Marek Edelman... ont tous été publiés en français dans les années 90, signe que l'accès aux récits des témoins directs de la Shoah est une préoccupation récente dans l'édition francophone.

Nathan Weinstock, qui a traduit et présenté ces témoignages, est avocat à la Cour et collaborateur scientifique de l'Institut d'Etudes du Judaïsme de Bruxelles.

Georges Bensoussan, qui signe la préface, est professeur d'histoire à Paris et auteur de nombreux ouvrages sur le génocide.

WEISZ Hermann (éd.), *Biographisches Lexikon zum Dritten Reich*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1998.

WELSCH Marc, *België door de ogen van de Nazi's. De bezetting gezien door de Propaganda-Abteilung*, Roularta, Roeselare, 1999.

WESOLY Ouri, *Israël, survivra-t-il jusqu'en 2048 ?*, Editions Luc Pire, Bruxelles, 1999.

«Et si contrairement à ce que sa puissance et sa prospérité laisse croire, Israël n'était nullement assuré de son avenir ? Ce livre détaille et replace dans leur contexte les dangers qui le menacent à court et à moyen terme. A l'extérieur, la poursuite de la politique du Likoud et de ses alliés entraînera une révolte généralisée des Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza, suivie par une nouvelle guerre avec ses voisins arabes.

A l'intérieur, la montée en puissance de l'intégrisme religieux et du nationalisme d'extrême droite suscitera des affrontements de plus en plus violents au sein de la population, qui risquent de déboucher sur une véritable guerre civile. A quoi s'ajoute la menace démographique que la persistance de l'occupation de la Cisjordanie

*fait courir au caractère juif de cet état...»
Ecrit par un juif sioniste, ce livre constitue un plaidoyer engagé pour qu'Israël saisisse cette chance unique - pour lui - que constitue le processus de paix engagé à Oslo en 1993, seule son insertion pacifique au Moyen-Orient lui permettant de fêter son centenaire, en 2048.*

WIEHN Erhard Roy, *Bleibende Warnung I. Schriften zur Schoah und Judaica 1997-1999*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

WIEHN Erhard Roy (éd.), *Totengebet. 60 Jahre des Zweiten Weltkrieges und der Schoah in Polen*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1999.

WIEVIORKA Annette, *Auschwitz expliqué à ma fille*, Seuil, Paris, 1999.

Dans la collection inaugurée par Tahar Ben Jelloun qui expliquait le racisme à sa fille avec le succès que l'on sait, Annette Wieviorka «explique» le génocide nazi à Mathilde, 13 ans.

L'auteur rappelle elle-même que l'explication du génocide reste en partie hors de portée mais elle réussit avec intelligence à présenter le comment et à effleurer le pourquoi sans simplisme excessif dans un langage accessible aux plus jeunes.

WIEVIORKA Annette ; PIERRE Michel, *La Seconde Guerre mondiale*, Casterman, Tournai, 1999.

Cet ouvrage illustré est destiné aux enfants à partir de 10 ans. Les origines du conflit y sont abordées dans un premier temps. Suivent deux chapitres consacrés à l'histoire militaire de la guerre jusqu'à la victoire des alliés. Résistance et collaboration font l'objet d'un quatrième chapitre. Le génocide nazi est examiné en particulier et présenté dans un dossier final.

WINTER Helen ; ROMMEL Thomas, *Adam Smith für Anfänger. Der Wohlstand der National (Eine Leseinführung)*, dtv, München, 1999.

WISTRICH Robert Salomon, *Austria and the Holocaust Legacy*, The American Jewish Committee, New York, 1999.

WISTRICH Robert Salomon, *Curriculum Vitae of Robert Salomon Wistrich (includes bibliography)*, s.l., 1999.

WITTMER Manfred, *Internationale Jugendbegegnungsstätte Auschwitz. Zur Pädagogik der Erinnerung in der politischen Bildung*, Brandes & Apsel, Frankfurt am Main, 1997.

WOLFFSOHN Michael ; BRECHENMACHER Thomas, *Die Deutschen und ihre Vornamen. 200 Jahre Politik und öffentliche Meinung*, Diana, München/Zürich, 1999.

WOLTON Thierry, *Rouge-Brun. Le mal de siècle*, JC Lattès, Paris, 1999.

WULFOWICZ Charles, *Les 39 de la baraque C 37*, Editions du Tricorne, Genève, 1999.

ZACHARY Dominique, *La patrouille des enfants juifs. Jamoigne 1943-1945*, Racine, Bruxelles, 2000.

Journaliste au quotidien L'Avenir du Luxembourg, Dominique Zachary, dans sa volonté d'«écrire contre l'oubli» retrace un demi-siècle après les faits l'histoire des 87 enfants juifs belges cachés au château du Faing à Jamoigne.

Résultat d'investigations auprès des enfants et des moniteurs survivants, son livre nous fait mieux connaître cette opération de sauvetage d'enfants, exceptionnel de par son ampleur et de par sa durée, qui devait leur permettre d'échapper à la déportation.

ZANDMAN Félix ; CHANOFF David (avec la collaboration de), *Il y a toujours un lendemain. Rescapé de l'Holocauste, chercheur scientifique en France, devenu fondateur et président d'une multinationale cotée à Wall Street*, Editions du Félin, Paris, 1999.

ZÖCHLING Christa, *Haider. Licht und Schatten einer Karriere*, Molden, Wien, 1999.

ZUCKERMANN Moshe, *Zweierlei Holocaust. Der Holocaust in den politischen Kulturen Israels und Deutschlands*, Wallstein, Göttingen, 1999.

ZWEIG Arnold, *Bilanz der deutschen Judenheit 1933. Ein Versuch*, Aufbau Verlag, Berlin, 1998.

The Auschwitz Poems (selected, prepared and edited by Adam A. Zych), Auschwitz-Birkenau State Museum Oswiecim, 1999.